PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

SEP 21 1932

39e Année. N° 17.

LA REVUE DE PARIS

1er SEPTEMBRE 1932

		Pages
ri de Régnier.	*Lettres diverses et curieuses.* — I.	5
liam Martin	*Le Problème albanais*	26
is Batiffol	*Au Quartier latin sous Louis XIII.*	45
rice Parturier.	*Précisions sur Mérimée*	63
sper Mérimée	*Lettres à Sophie Duvaucel.* — I. .	83
trud Bäumer.	*L'Enseignement en Allemagne* . .	99
hel de Pourichkevitch.	*Le Passé de Sobakine.* — III . . .	109
rcel Guiard.	*Avec Lyautey au Maroc.*	141
rre Lièvre	*Pradier* (fin)	172
Wuilleumier	*Les Fouilles récentes en Afrique* .	202
ry Bidou.	*Parmi les Livres.*	218
nçois Porché.	*Charles Dullin*	228

Copyright 1932 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

La REVUE DE PARIS ***publiera prochainement*** :

La Bataille de Verdun

Souvenirs du Maréchal Joffre

Histoires

par ANDRÉ MAUROIS

La Voix d'Israël

par SOMERSET MAUGHAM

De Lausanne à Londres

par HENRY BÉRENGER

La Conférence d'Ottawa

par PIERRE LYAUTEY

La Religion positive

par CHARLES DE ROUVRE

Jardins maures

par A.-R. DE LENS

General
Savion

LETTRES DIVERSES ET CURIEUSES ÉCRITES PAR PLUSIEURS A L'UN D'ENTRE EUX

« Je ne sais pourquoi, il m'est venu la fantaisie d'écrire sur le bonheur. C'est un de ces sujets sur lesquels on peut dire ce que l'on veut. »

Journal de Eugène Delacroix, 29 avril 1850

AVERTISSEMENT

J'aurais pu, tout comme un autre, inventer assez facilement des circonstances romanesques qui m'eussent mis en possession du manuscrit que l'on va lire. Je pouvais prétendre l'avoir trouvé dans une bouteille, comme celui qu'Edgar Poë nous transcrit en l'une de ses *Histoires extraordinaires*, ou l'avoir découvert au fond d'une armoire, ainsi que je l'ai feint jadis pour un de mes *Contes à soi-même*. Puisque l'imagination est le fait des romanciers, j'aurais pu vouloir vous faire croire que ces feuillets m'ont été remis mystérieusement par un homme masqué ou qu'ils ont été déposés à ma porte par une femme voilée. Qui eût pu me contredire si j'avais affirmé qu'ils gisaient parmi des meubles démantibulés et des objets de rebut, dans le grenier poussiéreux de quelque antique maison de province ou qu'ils étaient insérés entre les tomes dépareillés d'une de ces vénérables bibliothèques de château que ne fréquentent plus guère que les rats et où les gens de nos jours ne se hasardent plus, car le goût des livres leur a passé et la lecture des journaux suffit amplement à leurs curiosités?

1er Septembre 1932.

Entre combien d'autres artifices ne m'eût-il pas, d'ailleurs, été permis de choisir pour donner plus d'intérêt à ma trouvaille? J'aurais pu dépeindre par quelles ingénieuses déductions j'aurais été mis sur la piste de l'existence de ce lot de paperasses et par quelles ruses admirables j'en serais devenu l'heureux possesseur. Il y avait là des occasions dont ma vanité eût pu tirer parti. Peut-être, plus jeune, aurais-je cédé à la tentation, mais je suis arrivé à un âge où l'opinion que l'on a de soi est faite et où l'on n'a pas plus le goût de la modifier, que de voir changer les autres sur celle qu'ils ont de nous, même si ce revirement devait tourner à notre avantage. C'est pourquoi je n'ai éprouvé aucun besoin d'inventer, au sujet du manuscrit qui est l'objet de ces lignes, quelqu'une de ces circonstances romanesques auxquelles je faisais allusion plus haut.

Je rapporterai donc ici simplement la manière dont il est venu entre mes mains. L'an dernier, aux approches du jour de l'an, j'eus à me mettre en quête d'un cadeau que je voulais offrir à une de nos amies. J'étais assez embarrassé d'en trouver un qui lui plût. Cette amie est une jeune femme du goût le plus fin et qui a réuni chez elle de charmants objets anciens. C'était donc dans ce sens que devaient s'orienter mes recherches. Je savais qu'elle aimait particulièrement ces miroirs de Venise dont les glaces sont ornées de personnages gravés qui représentent souvent des masques de la Comédie italienne, mais qu'elle avait une prédilection marquée pour les petites figurines en émaux de Nevers. On en rencontre qui sont des Anges, des Mages ou des Bergers de Crèches de Noël, d'autres des danseurs ou des marquis, des dames poudrées ou des saintes, parfois aussi des Déesses de la Fable et des Dieux parmi lesquels est souvent l'Amour. Parfois aussi ces gentilles figurines nous montrent l'aspect des Saisons. Chacune en a les attributs. Le printemps porte un bouquet fleuri; l'été une faucille et des épis de blé; l'automne une grappe de raisins; l'hiver, tout encapuchonné, approche ses mains d'un réchaud. Il y a aussi toutes sortes d'animaux, des chiens et des moutons. Il y a des oiseaux et même des dragons, des chimères et des licornes; mais ce mignon peuple de verre émaillé commence à se faire rare et il est assez difficile d'en trouver des pièces intactes et

de belle qualité. Il les fallait telles pour ne pas déparer la collection de notre amie. Or cette année, je m'y étais pris trop tard pour espérer découvrir quoi que ce fût de présentable et les quelques visites que j'avais tentées chez les antiquaires avaient été infructueuses. Il faudrait donc me rabattre sur les bouquets de coquillages ou sur les ouvrages en sablé. Restaient les toiles brodées de Provence, mais le temps me manquait, aussi, dans l'embarras où j'étais, me décidai-je pour un livre à reliure ancienne. C'est un cadeau peu original, mais qui est toujours le bienvenu. A cet effet, je me rendis chez mon vieil ami le libraire Gorju. Gorju, dont ma jeunesse avait hanté la boutique encombrée de l'étroite rue l'Échaudé-Saint-Germain, s'est établi maintenant sur le quai Malaquais. Sa boutique est devenue un beau magasin installé avec « tout le confort moderne ». Plus de piles de bouquins à demi écroulées, plus de rayons surchargés, plus de chaises boiteuses, plus rien du pittoresque désordre d'autrefois. A la place un mobilier, de style anglais, aux lignes nettes. De larges fauteuils de cuir s'offrent aux visiteurs et des tables recouvertes de drap fin permettent aux acheteurs d'examiner commodément les ouvrages précieux que Gorju extrait de vitrines bien closes. Chez Gorju on marche à présent sur un épais tapis et on n'y respire plus cette odeur de pipi de rat dont j'ai gardé un si bon souvenir. Gorju lui aussi a fait toilette. J'admirai en entrant le beau veston et l'élégante cravate qui avaient remplacé sa blouse de toile de jadis.

Comme j'étais en train de manier un volume de Marivaux qui me semblait assez bien convenir à mes intentions, mes regards tombèrent sur un grand portefeuille de maroquin rouge que l'employé de Gorju venait de déposer sur un coin de table. C'était un de ces beaux portefeuilles, dont se servaient les commis et les fonctionnaires de l'ancien Régime et qui portent souvent inscrits en lettres d'or le nom et la charge de leurs possesseurs. Celui-là ne présentait pas d'inscription sur son maroquin bien patiné, orné de fers dorés du meilleur goût. Il était pourvu d'un large fermoir de cuivre. Le tout en excellent état. En le voyant, une idée soudaine me traversa l'esprit. J'avais souvent entendu notre amie se plaindre d'égarer ce qu'elle appelait le « dossier de ses folies ». Elle désignait ainsi

en riant les factures des achats de bibelots où, disait-elle, « elle se ruinait » et qui la feraient « finir sur la paille ». Quand elle avait besoin de retrouver quelqu'une de ces factures pour savoir « où elle en était », elle perdait son temps à cette recherche, vaine le plus souvent. Ce portefeuille allait lui permettre de mettre un peu d'ordre et de voir un peu clair dans ses comptes. C'étaient là, au moins, des étrennes utiles. Gorju ne me demandait pas de l'objet un prix trop déraisonnable et je sortis de chez Gorju, le portefeuille sous le bras, et fort satisfait de mon acquisition.

Rentré chez moi, je l'examinai de plus près et, en le soupesant je fus étonné de son poids. Machinalement, je tentai de soulever le fermoir. Comme il résistait, je m'aperçus qu'une clé minuscule y était suspendue par un fil de soie rouge. Introduite dans l'étroite serrure du fermoir, elle l'ouvrit et, ayant soulevé le rabattement du portefeuille, je constatai qu'il contenait des feuilles de papier. Je les en retirai avec précaution et j'étalai leur liasse devant moi. Elles étaient un peu jaunies et couvertes d'une écriture extrêmement fine, mais très nette. Sur la première page se voyaient ces mots tracés en plus gros caractères : *Lettres diverses et curieuses écrites par plusieurs à l'un d'entre eux.* En feuilletant ces lettres, au nombre de sept, je remarquai qu'elles étaient, en effet, signées de noms divers et toutes adressées au même destinataire. L'uniformité de leurs écritures prouvait qu'elles ne figuraient pas là en autographes, mais en copie de la même main. Cette correspondance multiple avait dû présenter un certain intérêt, puisque l'on avait pris soin de la recopier, soit pour en conserver un double, soit pour la rendre plus lisible. Aucun des signataires n'avait fait suivre son prénom d'un nom de famille. Ils ne prononçaient pas non plus celui de ce Tiburce à qui leurs missives étaient destinées et à qui, sans doute, nous devions leur conservation. J'avoue que ces singularités piquèrent assez ma curiosité. Que pouvaient bien contenir ces lettres? Quelques phrases, lues au hasard, ne me permettaient pas d'en juger. Avaient-elles réellement été envoyées au mystérieux Tiburce ou étais-je en présence d'une correspondance factice entre personnages imaginaires? Peut-être n'avait-ce été là qu'un amusement de société?

J'aurais eu plaisir à résoudre cette petite énigme, mais avant de pousser plus loin mes investigations, je crus bon d'avertir Gorju de ma trouvaille. En me vendant le portefeuille avait-il connaissance de son contenu? J'allai donc le voir pour être éclairé sur ce point et lui faire part du scrupule que j'éprouvais à m'approprier des papiers que je n'avais pas eu l'intention d'acquérir puisque j'ignorais leur existence. Aussi lui offris-je de les lui restituer, car ils n'étaient sans doute pas compris dans la vente qu'il m'avait faite, à bon compte, du portefeuille. Le brave Gorju accueillit en riant ma proposition. Ma foi, tant pis pour lui! Ce qui est vendu est vendu, d'ailleurs il ne revenait jamais sur un marché. A moi de profiter de son inadvertance, d'autant plus qu'il était bien aise d'en faire bénéficier un vieux et fidèle client. Sur ma demande d'où lui était venu le portefeuille, il me répondit qu'il avait fait partie de son fonds, du temps qu'il tenait boutique rue de l'Échaudé et qu'on l'avait retrouvé, l'autre jour au cours d'un récent inventaire. Quant à me dire où et quand il l'avait acheté, sans doute à quelque vente en province ou à l'étranger. Quoi qu'il en fût, le portefeuille était à moi et bien à moi, contenant et contenu.

C'en est le contenu que je mets ici sous les yeux du lecteur. Quand j'eus pris connaissance de ces lettres, il me sembla qu'elles ne manquaient pas d'intérêt et formaient une sorte d'ouvrage, d'une composition assez agréable. Ces lettres avaient-elles été adressées véritablement à Tiburce par ses amis ou constituaient-elles un jeu d'esprit et l'artifice romanesque de quelque auteur anonyme? J'inclinais tantôt vers l'une, tantôt vers l'autre de ces suppositions. Le lecteur jugera par lui-même de celle qu'il voudra adopter et à laquelle il entendra se ranger. Pour mon compte, je le répète, je demeure indécis. L'unité de ton et la conformité de style de ces lettres, de signataires différents, fournissent un argument pour les faire attribuer à une seule et même plume qui se serait exercée à cette supercherie épistolaire. Le rédacteur en serait donc le même sous des masques divers. D'autre part, il est notoire que des gens liés d'amitié, qui vivent dans le même milieu, y contractent des façons de penser, de sentir et de s'exprimer qui leur sont communes. Chaque petite société a ses particula-

rités de langage. Il en pouvait être ainsi pour Tiburce et ses amis. Quant à l'époque à laquelle peut remonter cette correspondance, qu'elle soit authentique ou apocryphe, il me semble bien difficile de l'établir. Est-elle antérieure ou postérieure au portefeuille où elle était renfermée? En est-elle contemporaine? Je ne sais. Elle n'offre aucune date qui permette quelque certitude à cet égard et ne présente que des indices extrêmement vagues, de même qu'elle ne nous renseigne guère sur la véritable personnalité de ce Tiburce et de ses amis. Les recherches que j'ai faites à leur sujet sont demeurées infructueuses. Peut-être le lecteur sera-t-il plus heureux que moi? Je lui laisse également le soin de décider si le mystérieux Tiburce exista réellement ou s'il le faut considérer comme une figure symbolique. En tout cas, je n'ai trouvé aucune lettre de lui en réponse à toutes celles que m'a livrées le portefeuille en maroquin rouge. Les voici sans que j'aie eu à y retrancher quoi que ce fût d'un caractère licencieux. Je m'en excuse auprès des amateurs de ce genre d'écrits, mais je suis certain que, le cas échéant, les gens de goût m'eussent su gré de leur avoir épargné la peine d'expurger de leur mémoire ce qui aurait pu offusquer la délicatesse du leur.

LETTRE I

DE GORDIEN A TIBURCE

Tu m'as souvent reproché mon orgueil, mon cher Tiburce, mais tu ne t'étonneras pas si j'éprouve aujourd'hui dans mon cœur une juste fierté, et que tu ne pourras certes pas blâmer, car elle me vient d'une cause que tu ne saurais qu'approuver. Il y a, en effet, plusieurs façons d'être orgueilleux, mon Tiburce. On peut l'être de soi-même, mais on peut l'être aussi de ses amis, de ce qu'ils sont aussi bien que de ce que l'on est. On peut l'être également d'avoir été distingué par eux et d'avoir été admis à leur amitié. Il arrive aussi qu'on le soit des grandes charges où ils parviennent, des grand talents dont ils font preuve, des grandes fortunes qui leur échoient et qu'on en prenne autant d'orgueil que si ces grandes fortunes

nous advenaient à nous-mêmes, que si ces grands talents étaient les nôtres, que si ces grandes charges nous étaient confiées. S'il y a des bonheurs que nous sommes fiers d'avoir mérités, n'y en a-t-il pas dont nous soyons plus fiers encore que nos amis en aient été trouvés dignes? Que la faveur de la destinée s'adresse à nous ou à eux, nous en sentons également le prix et nous sommes aussi orgueilleux qu'ils en soient l'objet que nous le serions si c'était nous qui le fussions.

C'est ce sentiment d'orgueil fraternel que j'ai éprouvé en recevant ta lettre, mon cher Tiburce. Sa lecture m'a enflé le cœur d'une magnifique et chaleureuse vanité en pensant à l'honneur qu'il y a à être l'ami d'un homme dont la vie vient d'être illuminée par un de ces soudains et miraculeux caprices du sort qui se produisent si rarement qu'il y faut voir, chez ceux qu'ils atteignent de leur éclair, une prédestination mystérieuse ou l'effet d'une convocation secrète par laquelle certains êtres attirent le bonheur comme certains sommets sollicitent la foudre. Pour être en butte à ces fulgurantes surprises, il faut être situé sur un niveau humain supérieur à la commune altitude et c'est sur ce plan que je t'ai toujours établi dans ma pensée...

Je puis bien te l'avouer, aujourd'hui qu'un événement merveilleux t'a séparé du reste des hommes, car te voici maintenant à part parmi eux, je puis te l'avouer aujourd'hui que la porte dorée du bonheur s'est refermée sur toi à jamais, je t'ai toujours considéré parmi nous comme quelqu'un d'exceptionnel et, en t'attribuant cette qualité, je ne faisais que devancer ce qui est à présent devenu une certitude. Loués soient les dieux d'avoir confirmé mon jugement anticipé, eux qui viennent de te placer en dehors des voies ordinaires de la vie. Désormais, en effet, nos chemins ne se croiseront plus. Aucun de ceux qui furent tes amis ne mêleront l'écho de leurs pas à celui des tiens. Tandis que nous, nous continuerons à errer parmi les hasards, à hésiter aux carrefours, à nous heurter aux impasses, à nous enliser aux ornières, toi, tu demeureras loin de nous en ta stabilité bienheureuse. Tu te tiendras dans la lumière, lorsque nous nous égarerons à tâtons dans l'ombre. Un seul sentiment remplira ta pensée et ton cœur. Tu seras affranchi de notre misérable

condition. Qu'aurais-tu à faire désormais de nos ambitions et de nos désirs, de nos espoirs et de nos incertitudes, de nos pauvres soucis et de nos pauvres joies? Que nos peines et nos plaisirs te sembleront donc vains! Que nos passions te paraîtront donc folles! Comme tu souriras de nos amours! En quelle pitié tu prendras leurs brèves exaltations et leurs longues larmes! Quel dédain pour nos engouements et nos haines, pour nos efforts à la poursuite de la richesse ou de la gloire! Et cette pitié et ce dédain, au lieu de nous offenser, nous les trouverons justes et légitimes. Pourquoi participerais-tu à nos agitations? N'es-tu pas, ô Tiburce, quelqu'un d'exceptionnel? En l'étant, d'ailleurs, tu ne fais que te continuer tel que je t'ai toujours connu, dès les jours de notre jeunesse, au temps déjà lointain où l'amitié réunit nos cœurs en l'accord d'un sentiment mutuel et où s'est scellé entre nous le pacte qui nous lie à jamais.

Souviens-toi de ces années où nos pères, qui s'étaient perdus de vue, furent ramenés dans la même ville par des occupations similaires. Une sympathie réciproque nous porta immédiatement l'un vers l'autre. Bientôt notre camaraderie se changea en amitié et, nos études terminées, nous commençâmes à vivre de concert. Nous n'eûmes qu'une même jeunesse. Nous lisions les mêmes livres, nous caressions les mêmes chimères, nous faisions les mêmes rêves; nous éprouvions les mêmes peines et nous goûtions les mêmes plaisirs. Nous fîmes ensemble notre apprentissage de la vie. Après avoir eu les mêmes maîtres, nous eûmes parfois les mêmes maîtresses, et ce fut ainsi que nous devînmes des hommes. Cependant, si nos cœurs restaient unis, nos caractères différaient. Le mien m'a rendu ce que tu sais. L'orgueil fut mon péché, Tiburce, je l'avoue, mais je ne puis m'en repentir. Certes, il m'a fait commettre des injustices et des maladresses; il m'a inspiré des duretés, mais il m'a éloigné de bien des bassesses et m'a évité bien des compromissions. Il m'était nécessaire. Toi, Tiburce, tu n'avais pas besoin de cet appui pour te tenir droit dans la vie et y marcher la tête haute. Tu eus vite l'attitude d'un sage, mais ta sagesse ne tira jamais d'elle-même cet orgueil duquel je n'ai pas su me défendre; elle te servit simplement à traverser dignement et noblement les

conjonctures qui se présentèrent sur ta route. Tu fus toujours un sage, mais ta sagesse ne te venait ni de l'indifférence, ni de l'égoïsme. Tes expériences quotidiennes t'en fournissaient les éléments successifs. Tu les empruntais à tes plaisirs, à tes passions, et aussi à tes erreurs, car tu connus, comme tout vivant, les embûches de la vie, mais, de chacun de tes jours, tu prenais de quoi ajouter à ton équilibre et à ta perfection. C'est de ce temps-là que date l'admiration orgueilleuse que tu m'as dès lors et toujours inspirée. Orgueilleux, certes je l'étais par nature et par raisonnement, mais je l'étais aussi par amitié. Une part de mon orgueil fut d'être l'ami d'un ami tel que toi. Je savais que si tu étais l'un de nous, tu n'étais pas un comme nous. Déjà je te sentais promis à quelque merveilleuse aventure et que, quelle qu'elle fût, tu t'y comporterais toujours à ta manière, que Tiburce serait toujours mon Tiburce, c'est-à-dire celui qui ne me semblait pareil à aucun.

Ce sentiment, je l'avais en te comparant aux compagnons qui nous entouraient. Quelques-uns sont devenus et sont restés nos amis, mais je m'apercevais déjà combien ils te ressemblaient peu, tandis que je me découvrais en moi quelque chose de chacun d'eux. Toi, tu étais un autre et tout autre, si haut au-dessus de nous, et cependant, avec quelle condescendance tu nous donnais une part de ton cœur, avec quelle bonté tu te penchais sur nous pour nous écouter et nous conseiller, bien en vain, car malgré tes conseils nous ne sommes que trop restés ce que nous étions, mais rien ne te décourageait de nous. Je te revois disant les paroles utiles, répandant sur nous les clartés de ton esprit, le proportionnant à nos petitesses car tes amis, Tiburce, n'étaient pas dignes de toi. Ah! ne crois pas que je veuille les dénigrer. J'ai de l'affection pour eux, tout en ne connaissant que trop leurs imperfections. Je n'ignore pas que, comme eux, j'ai les miennes et cependant c'est la comparaison d'eux à moi qui a contribué à me donner de moi-même cette opinion exagérée, cet orgueil que tu blâmes en moi avec raison, mais qui pourtant m'a été une force et un soutien.

Cher Tiburce, pourquoi t'inquiétais-tu tant d'eux et pourquoi t'acharnais-tu à les vouloir élever jusqu'à toi? Avaient-ils

donc besoin d'autre chose que d'être tels qu'ils étaient et tels qu'ils sont restés? Pensais-tu pouvoir corriger Sébastien de son penchant à la colère, l'empêcher d'obéir aux mouvements violents qui le jettent hors de lui-même et auxquels il ne sait pas résister? Ne suffit-il pas de regarder son visage, ses yeux ardents, cette veine qui se gonfle au milieu de son front à la moindre contrariété, à la plus légère contradiction, pour deviner que rien ne combat en lui la fougue désordonnée de sa nature? Ce corps robuste, ces bras vigoureux, ce torse bombé, tout cet aspect sanguin n'est-il pas un indice qu'il cédera toujours à son tempérament orageux? Mais, ses colères apaisées, que de bonté, que de générosité qui en font oublier les fureurs passagères! Quelle ardeur à défendre les faibles! Quel soulèvement de tout son être contre l'injustice et la méchanceté! Je les aime souvent, ces colères de Sébastien et je les ai toujours considérées avec respect. Elles l'ont jeté en de grands dangers, exposé à de graves périls et il s'y est toujours comporté héroïquement. Je les ai admirées, ces colères sacrées qui gonflaient son cœur contre les ennemis de la patrie. Ne sont-elles pas la compensation et le rachat des fureurs absurdes et puériles qui parfois le transforment en un insensé et le précipitent, le poing levé, contre les vains fantômes de son imagination? N'oublions pas que nous l'avons beaucoup aimé ce Sébastien. Que n'a-t-il donné un peu de sa furie à l'indolent, au paresseux Nicaise?

Qu'il nous a donc souvent divertis, notre Nicaise avec son incorrigible paresse! Il en porte le signe sur tout son visage. Rappelle-toi son nez court, son menton gras, ses yeux toujours ensommeillés, sa bouche qui semble prête à bâiller. Et son gros corps, si lent à se mouvoir et où tout est mollesse. Rappelle-toi, quand nous allions l'éveiller au milieu de la journée, l'étonnement qu'il éprouvait à nous voir déjà debout et avec quelle commisération il nous considérait du fond de son lit. Quel soin pressant avait pu nous faire quitter le nôtre? Quel plaisir valait une heure de sommeil? Lui avons-nous assez démontré que sa paresse rendait vaine son intelligence, obscurcissait son esprit, annihilait ses talents, qu'il perdait sa vie par sa faute et laissait échapper les occasions qui eussent pu assurer son avenir. Pour le tirer de sa nonchalante torpeur, nous lui

représentions l'urgence de finir le livre commencé et tout le bien qui en pourrait résulter pour lui, tout ce qu'il laissait choir de ses mains molles, tous les buts qu'il manquait, l'échec volontaire et inévitable auquel il se condamnait et dont il n'a conservé nul regret et nulle amertume. A tout ce qu'il aurait pu être, il a préféré le rien qu'il a été, se consumer en rêveries vagues, en flâneries interminables, mais comment lui en vouloir de ce qu'il n'a pas voulu, d'avoir tout laissé passer à sa portée sans faire un geste pour l'atteindre, pas plus la richesse que la gloire, pas plus l'amour que le bonheur, le bonheur dont Grégoire avouait ne pouvoir supporter le spectacle et dont la vue le faisait jaunir de bile et verdir d'envie.

Celui-là, pourquoi l'avons-nous admis et conservé dans notre petit groupe amical? Je crois bien que c'est par pitié. C'était bien, en effet, une sorte de pitié que sa mine inspirait, non moins que la misère de son vice. Il en portait le masque au visage, si bien qu'on était averti d'avance de ce qu'il y avait à attendre de lui, c'est-à-dire rien d'autre que ce de quoi le rendait capable son infirmité morale. Il en avait tellement l'apparence que l'on ne pouvait s'y méprendre mais, une fois son fiel extravasé, une fois satisfaction donnée à un instinct plus fort que sa volonté, notre pauvre Grégoire se montrait le plus inoffensif garçon du monde. L'envie qui était, si l'on peut dire, le premier mouvement de son être, qui en était l'irrésistible manifestation n'avait pas entièrement corrompu son cœur. Grégoire n'était incapable ni de dévouement, ni de générosité. C'était un envieux honnête qui n'essaya jamais de se procurer par artifice ce qu'il enviait le plus. Aussi n'a-t-il jamais rien atteint de ce que convoitaient misérablement ses ambitions. Elles sont demeurées vaines. Il est resté le plus pauvre d'entre nous et cependant comme il souffrait de tout ce qui en nous dépassait matériellement la médiocrité de son état! Singulier Grégoire, en pensée, il a peut-être commis toutes les bassesses, en pratique, aucune. Il garde en lui son venin. On le voit circuler en ses veines, tendre sa peau et couler dans ses paroles; il ne s'insinue pas en ses actes.

Si nous ne pouvions songer sans pitié à Grégoire, nous ne pouvions regarder Eustache sans sourire. Autant Grégoire

était jaune et bilieux, autant Eustache était avenant et frais, avec sa large face rubiconde et gaie, sa bedaine précoce et ses bras courts, juste assez longs pour qu'il pût porter à sa bouche les mets dont il était friand. Chez Eustache, comme nous aimions sa gourmandise infinie, comme nous nous amusions de le voir installé devant quelque succulent pâté, quelque grasse volaille ou quelque venaison au fumet plein de promesses! Sa figure s'illuminait d'une expression d'extase. Sa principale, pour ne pas dire son unique occupation, était d'atteindre l'heure du repas après en avoir savamment élaboré le menu. Au moment de cette opération, Eustache était plus sérieux qu'un philosophe en train de construire quelque système de métaphysique ou qu'un savant aux prises avec quelque calcul difficile. Il faisait aussi penser à un général d'armée, préparant une manœuvre victorieuse. Il fallait voir quelle joie il manifestait quand il avait réussi à ordonner un de ces repas où rien n'avait été laissé au hasard et où tout avait été fixé avec une attention réfléchie. Eustache d'ailleurs ne s'en tenait pas là. Il en surveillait les préliminaires et en suivait l'accomplissement à travers les diverses manipulations qui devaient amener à la perfection le résultat des ordres qu'il avait donnés. Il imaginait, avec une volupté à la fois inquiète et attendrie, le cuisinier à son fourneau et le pâtissier à son four, car sa sollicitude s'étendait tant au solide qu'au délicat. L'importance de l'un ne le cédait pas dans son esprit à celle de l'autre. En matière de bouche, Eustache n'était pas seulement un connaisseur, il était un inventeur en gourmandise. Tels plats, dus à ses profanes méditations culinaires, étaient des merveilles véritables par leur composition dont toutes les parties étaient en parfaite concordance. Eustache poussait l'art de bien manger à un point qui ne peut guère être dépassé. Il en est devenu l'un des maîtres les plus consultés et sa réputation est répandue à travers le monde. Ses recettes sont des chefs-d'œuvre et ses sentences gastronomiques sont tenues pour des oracles. Il a donné son nom à quelques sauces célèbres et son traité : *Des présents de Momus* est classique. Nous avons connu Eustache à ses débuts; il est maintenant à son apogée.

Souviens-toi, Tiburce, de quels brocards Anselme pour-

suivait Eustache et avec quel dédain il réprouvait les dépenses de table qu'il lui voyait faire sans compter, car pour Anselme tout ce qui ne sert pas strictement à soutenir la vie et tout ce qui y apporte un agrément superflu est taxé de prodigalité. Dès sa jeunesse, qui fut contemporaine de la nôtre, Anselme adopta une existence ascétique. Les deux modestes chambres qu'il occupait alors dans la riche maison de son père comportaient le mobilier le plus succinct. Quant à sa garde-robe elle était réduite au plus juste, ainsi que le service. Anselme eût considéré comme une folie d'employer un personnel supérieur à ses besoins et comme ses besoins étaient fort limités, Anselme se tenait lieu à lui-même de serviteur. Il était porté à se restreindre ainsi sur tout, non seulement par une disposition de sa nature, mais par ses principes ou plutôt par le seul auquel il obéissait. Pour Anselme, l'argent n'était pas fait pour passer de mains en mains. Il éprouvait une véritable angoisse à voir circuler un écu, surtout si cet écu était sorti de sa bourse, qui d'ailleurs ne quittait sa poche qu'aux occasions indispensables et y rentrait, heureuse de s'y retrouver, mais triste d'y revenir allégée. Après ces incursions épuisantes, Anselme redoublait d'économie pour remplir le vide qu'elles avaient creusé. Nous lui en avons vu pratiquer d'inimaginables, mais qu'il nous donnait volontiers en exemple et dont il tirait une sorte de vanité. Il eût voulu convertir chacun de nous à ses coutumes ou, du moins, nous faire convenir qu'elles étaient les seules raisonnables. Il eût, s'il s'était écouté, ouvert école d'avarice. La sienne, d'ailleurs n'était pas égoïste, car les dilapidations des États l'affligeaient autant que celles des particuliers. Il avait l'amour de tout argent, aussi bien de celui des caisses publiques que des cassettes privées. Quant au sien, il l'accumulait en d'ingénieuses et mystérieuses cachettes; il en supputait continuellement l'accroissement. L'argent qu'il avait lui procurait d'immenses plaisirs qui compensaient le regret que lui donnait l'argent qu'il n'avait pas.

Il en était un peu ainsi de ce qu'éprouvait Hilaire envers les femmes. Il les aimait passionnément, et toutes, mais il ne se consolait pas de penser que le nombre de celles qu'un homme peut avoir eues est infiniment surpassé par le nombre de

celles qu'il n'aura pas pu avoir, quoiqu'il ait fait d'elles l'unique occupation de sa vie. Cet insatiable désir poussait Hilaire à ne s'attacher à aucune, de peur que cet attachement l'empêchât de saisir au passage les occasions qui pouvaient se présenter. Ses passions ont toujours été réglées plus par le hasard que par lui-même et elles s'en sont toujours tenues au physique sans y ajouter quoi que ce fût d'autre. Une femme ne fut jamais pour lui qu'un corps et qu'un visage, mais il tirait de ce corps, de ce visage, un plaisir que rien n'égalait. Il en éprouvait une curiosité toujours renouvelée. La possession était toujours pour lui un enivrant imprévu. Enlever un à un les voiles qui couvraient cet inconnu vivant lui causait un voluptueux délice. Quelle victoire plus émouvante que de réduire les fiertés et les pudeurs d'une femme à toutes les complaisances, que de pénétrer dans le plus secret d'elle-même, que de l'amener à s'offrir, nue en sa beauté, à l'étreinte qu'une force dominatrice fait accepter à sa faiblesse! Hilaire ne s'est jamais lassé de ce jeu. Manier une chevelure dénouée, toucher un sein qui palpite, caresser un ventre doucement ombré a toujours jeté Hilaire en d'éloquents et passionnés transports. Il faut l'entendre parler de telle chevelure, de tels yeux, de telle bouche. Avec quelle ardeur il conte la poursuite de la volupté par le désir, les ruses qu'il faut déjouer, les obstacles qu'il faut surmonter pour arriver à l'instant où la belle proie haletante succombe aux bras qui se referment sur elle! De chaque femme il attend une miraculeuse surprise, une foudroyante révélation et cependant la plus belle et la plus désirée ne lui apportent rien d'autre que ce que tant d'autres lui ont déjà donné. Ne vous avisez pas néanmoins de vouloir convaincre Hilaire de ce qu'il y a de vain dans cet acharnement au plaisir. Il haussera les épaules et vous le verrez repartir avec une infatigable ardeur sur quelque nouvelle piste amoureuse au bout de laquelle il aperçoit l'éternelle et voluptueuse figure de son désir.

Excuse-moi, mon cher Tiburce, de t'avoir parlé si longtemps de moi et de nos amis et de te rappeler si longuement un passé dont tu es si loin maintenant et dont tu semblais quelque peu désintéressé. Lorsque, pour des raisons qu'il ne m'appartient pas d'apprécier, tu eus quitté la ville où nous nous sommes

connus et où, autour de toi, s'étaient groupées des amitiés auxquelles tu ne paraissais pas insensible, j'ai cru que tu les avais oubliées et j'ai pensé que d'autres soins plus essentiels avaient pris leur place dans ton esprit et dans ton cœur. Peut-être, je puis bien te l'avouer, cet oubli ne fut pas sans m'être pénible. En mon orgueil, il me semblait que je valais mieux que cette indifférence. J'avais eu parfois le sentiment que, de Sébastien, de Nicaise, de Grégoire, d'Hilaire, d'Eustache et d'Anselme, c'était moi que tu préférais, mais en réfléchissant à ta conduite envers nous, je ne pouvais m'empêcher de reconnaître que c'était bien ton droit de te préférer à qui que ce fût. Je ne pouvais t'en vouloir de ce dédain où tu nous tenais. J'avais trop de respect et d'admiration pour tout ce qui, en toi, nous dépassait pour ne pas m'incliner devant l'attitude que tu avais prise à notre égard. Ton départ avait mis fin à une période de notre vie. Tu t'étais senti le besoin d'autres horizons. Ce qui me consolait un peu de ton absence, c'était la pensée que tes pas ne t'avaient point conduit vers d'autres amitiés et qu'ils ne te mèneraient que là où tu trouverais pour ton intelligence des éléments plus substantiels que ceux que notre compagnie pouvait t'offrir.

En effet, dans le long voyage que tu entreprenais, quel besoin aurais-tu d'un compagnon? Je t'imaginais en ta solitude errante, n'écoutant pas d'autre voix que celle de la beauté et ne conversant guère qu'avec toi-même. De qui aurais-tu pu tirer des réponses plus valables que des muettes confidences de ton silence? Ah! comme je m'imaginais bien ta vie, mon Tiburce! Attentif aux leçons de la nature et de l'art, fréquentant les hauts lieux d'où la pensée s'étend sur le spectacle de l'univers et de soi-même. Je te voyais interrogeant les grands monuments de l'histoire et scrutant les grandes figures qui errent à travers les siècles et qui nous offrent les vivants visages de l'humanité. Je te voyais étudiant dans les livres de la sagesse la plus haute façon d'être un homme. Comment alors ne pas te pardonner ce que je nommais injustement ton oubli! Parfois j'étais obligé de l'expliquer à l'un ou à l'autre de nos amis qui n'en comprenaient pas les motifs et s'en plaignaient amèrement. Que de fois j'ai eu à apaiser les amicales colères de Sébastien et à

faire taire les insinuations malveillantes de Grégoire! Parfois aussi, à certains moments, j'avais à t'en justifier à mes propres yeux et à m'en répéter les raisons auxquelles mon orgueil se refusait d'acquiescer, mais bientôt j'en acceptais l'intime légitimité et je m'y soumettais humblement. Que j'avais donc tort de t'accuser et, comme Sébastien, Hilaire, Grégoire, Eustache, Nicaise et Anselme à faux! Tu obéissais à ta destinée. Elle avait mis en toi cet ardent besoin de connaissance, ce goût de la perfection qui te faisaient déjà si grand parmi nous. Comment, en y demeurant, aurais-tu pu devenir ce que tu étais appelé à être? Comment aurais-tu pu vivre à ta taille dans l'étroit milieu que nous formions? Comment aurais-tu pu t'y élever à toute ta hauteur? Il était nécessaire que tu en sortisses pour te mettre en contact avec toi-même à travers tout. Nous n'étions pour toi qu'une infime représentation du vaste monde et tu ne pouvais te borner à notre pauvre diversité. C'est pourquoi tu nous as quittés et nous avons cru à ton oubli. Parfois cependant venait de toi jusqu'à nous un signe de souvenir, mais ces rares témoignages de ta pensée ne faisaient qu'aviver nos regrets de ton absence. Parfois aussi des rumeurs nous signalaient ta présence ici ou là. On t'avait vu en tel lieu, on t'avait rencontré en tel pays. J'interprétais de mon mieux ces faibles indices où je voyais les marques de ta studieuse activité, de tes curiosités insatiables, puis, un jour, les minces fils qui nous reliaient à toi se rompirent et une période de cruel silence put nous laisser croire que nous t'étions devenus étrangers. J'avoue que j'ai eu alors quelque peine à te défendre contre nos amis et contre moi-même. J'en arrivai, moi aussi, à douter de toi, quand survint l'annonce du prodigieux bonheur qui est le couronnement lumineux de ton destin.

Je me revois encore, ouvrant la lettre qui contenait la nouvelle du miracle dont ta lointaine amitié nous invitait à partager avec toi la féerique surprise. Elle était écrite de ta main, cette lettre, mais elle ne portait aucune indication du lieu d'où tu nous l'adressais, et la voie par laquelle elle était parvenue jusqu'à moi me demeurait mystérieuse. Que m'importait après tout le pays d'où elle venait; l'essentiel était qu'elle m'apportât un peu de toi. Aussi avec quelle hâte en

ai-je rompu le cachet et parcouru les premiers feuillets! Ah! Tiburce, comment te dire ce que j'éprouvais à mesure que j'avançais de page en page? Il me semblait être entouré d'une atmosphère extraordinaire. Tout mon orgueil tressaillait en moi, mon orgueil de toi, mais aussi la fierté d'avoir toujours pressenti que tu étais réservé à un sort insigne. J'en ressentais une intime et puissante exaltation, tandis que se déroulaient sous mes yeux les phases de ta merveilleuse aventure, celle qui te place désormais à l'écart des hommes, et pour ainsi dire au-dessus de la vie, qui t'affranchit, au nom du bonheur, de tous les soins auxquels s'efforce, à sa façon, chacun de nous pour se donner, fût-ce au prix d'un vice, l'illusion d'être heureux.

Parmi tous mes orgueils, ô Tiburce, j'ai toujours eu celui du nom que je porte; j'ai toujours été fier d'être le fils d'une race illustre par son ancienneté, par les services qu'elle a rendus à l'État, par les grandes charges qu'elle a occupées et par les grands emplois qu'elle a remplis. Tu aurais pu me faire remarquer qu'à cette illustration je n'avais guère ajouté, mais je t'aurais répondu qu'il me suffisait de participer héréditairement à tout ce que les miens avaient accompli de considérable au cours des âges. Ils m'en avaient, sans condition, légué l'orgueilleux honneur. Je prenais plaisir à remonter de siècle en siècle jusqu'au fondateur de notre haute fortune et tu m'as surpris plus d'une fois à consulter les ouvrages qui en conservent le souvenir. J'en tirais, je l'avoue, une vanité, que je m'efforçais de ne pas rendre offensante et que j'eusse trouvée toute naturelle chez autrui, même si elle n'eût pas eu des raisons aussi éclatantes que celles qui justifiaient la mienne. C'est pourquoi je me suis souvent étonné du peu d'état que tu faisais de ta naissance qui, sans avoir d'illustration, te distinguait assez de commun pour que, sans outrecuidance, tu pusses ne t'y pas confondre. Souvent je t'interrogeais sur ta famille qui avait compté d'honorables gens de robe et de valeureux hommes de guerre. Un de tes aïeux même n'avait-il pas contracté une alliance avec une maison qui allait de pair avec la nôtre? Mais les tiens n'avaient pas tiré d'avantage de ce qui eût pu les mener haut et ils étaient demeurés dans un rang qui, sans être médiocre, n'avait rien de consi-

dérable. Quand je faisais allusion à cette parenté négligée, tu souriais avec indifférence et cependant, ô Tiburce, n'est-ce pas cette lointaine alliance qui fut l'origine, tu n'en disconviens pas, de la soudaine transfiguration de ta vie?

Ne fut-ce pas, en effet, ta lointaine parenté avec cette illustre famille, d'ailleurs éteinte, qui, au cours d'un de tes voyages, te mit en rapport avec le mystérieux personnage qui a fait de toi ce que tu es devenu. Quand le fait miraculeux se produisit, tu avais oublié déjà le singulier vieillard qui vivait seul, au milieu d'immenses terres. Elles formaient un domaine presque royal autour d'un antique château, rempli d'œuvres d'art admirables et dont l'incomparable bibliothèque renfermait des trésors inestimables. De ce bizarre et solitaire seigneur tu ne me dis ni le nom, ni le pays qu'il habitait, mais ne crains pas que je cherche à pénétrer ton secret. N'est-il pas assez que je sache par toi que, à la suite de circonstances fortuites, tu fus pendant quelques jours hébergé dans cette magnifique demeure et que, lorsque tu en partis, tu pensais n'y revenir jamais. La contrée où elle était située était peu accessible. Un hasard t'y avait conduit et il était bien peu probable qu'il t'y ramenât un jour. Ce jour cependant arriva quelques mois après ton départ. Un message réclamait ta présence urgente. Il était conçu en termes si pressants qu'en souvenir de la cordiale hospitalité reçue, tu ne crus pas devoir te dérober à cet appel.

Tu fus accueilli avec le même cérémonial que lors de ta première visite. La nuit était tombée et tu traversas la cour d'honneur entre deux haies de valets porteurs de torches. Au bas du perron le majordome t'attendait et, lorsque tu te fus accommodé, on te conduisit dans la vaste salle à manger où un somptueux repas était servi. Sur la table la lumière des hauts candélabres faisait luire les argenteries et étinceler les cristaux. Comme tu allais t'enquérir du majordome si quelque indisposition retenait ton hôte dans son appartement, il te désigna une large enveloppe déposée sur la nappe à la place que tu devais occuper. Tu y lus ton nom et tu rompis le cachet de cire qui la fermait.

Elle contenait les dispositions testamentaires du singulier vieillard qui intervenait en maître dans ton destin. De par

ses volontés suprêmes, il te faisait l'héritier de ses immenses biens, de ses terres, de son château, de tout ce qu'il laissait après lui. Sentant la mort proche, il avait ordonné que, dès qu'il aurait fermé les yeux, un courrier te fût expédié, te portant le message auquel il ne doutait pas que tu obéisses, car le peu qu'il savait de toi lui avait inspiré une haute estime pour ton caractère. La teneur du testament ne laissait pas de doute à cet égard. D'ailleurs, il naît souvent chez les vieillards de ces affections soudaines où ils concentrent les dernières forces de leur cœur. Le sort ne lui ayant pas donné d'enfants à qui transmettre ses richesses, c'était toi qu'il choisissait pour lui en tenir lieu. Nul ne lui avait jamais paru plus digne d'une faveur dont tu saurais user dignement. Nul ne saurait mieux que toi conserver au merveilleux château qu'il avait tant aimé son antique et magnifique splendeur, aussi t'en faisait-il le don précieux avec la certitude que tu veillerais jalousement sur sa beauté. Et à ce don il en ajoutait un autre dont l'acceptation était la condition absolue qu'il mettait à ce que tu entrasses en possession de ce fabuleux héritage; tu aurais à le partager avec une jeune fille qu'on te ferait connaître et dont tu aurais à devenir l'époux. Elle avait seize ans et elle était d'une radieuse et resplendissante beauté. C'était le plus beau des dons qu'il entendait te faire. Au cas où tu refuserais d'accéder au vœu formulé dans le testament, les dispositions qu'il contenait seraient annulées, les terres seraient aliénées, le château démoli pierre à pierre et jusqu'aux fondements, la bibliothèque vendue, les objets d'art dispersés. Les sommes résultant de cet encan seraient affectées à des établissements charitables et la fiancée qu'il t'avait choisie prendrait le voile dans un monastère.

J'imagine, mon cher Tiburce, la surprise que tu dus éprouver à la lecture de ce singulier testament. Je te connais assez pour savoir que l'attrait des richesses, fussent-elles démesurées, n'était pas capable de régler tes décisions. Tu n'es pas de ceux dont on achète la liberté par la convoitise des biens de ce monde et à qui l'intérêt dicte des actes contraires à ce qu'ils attendent d'eux-mêmes. Un Tiburce n'est pas né pour être le jouet d'un vieillard maniaque qui, au fond d'un antique château, se livre à d'étranges fantaisies posthumes. Un

Tiburce ne se prête pas aux extravagances d'une sorte de Prince des Mille et une Nuits, qui, dans sa solitude, s'amuse à créer des enchantements. Aussi je comprends que ton premier mouvement fut de refuser cette prestigieuse donation, mais je comprends aussi l'espèce de remords qui te saisit en pensant que, par ta faute, ces nobles bâtiments allaient s'écrouler sous la pioche, que ces jardins deviendraient des terrains incultes et bouleversés, que les statues allaient tomber de leurs piédestaux, que les bassins ne seraient plus qu'une boue marécageuse, que les fontaines égorgées ne pousseraient plus qu'un hoquet désespéré, que tant de merveilles rassemblées à prix d'or s'en iraient aux mains des plus offrants. Certes il ne dépendait que de toi, Tiburce, de sauver de la ruine toutes ces vieilles choses, mais il fallait pour cela que tu misses la main dans la main d'une femme, que, d'une jeune fille inconnue tu fisses la compagne de ta vie.

Et qui était-elle, cette mystérieuse jeune fille? Était-elle par sa beauté le couronnement suprême du don magnifique, ou en était-elle l'humiliante condition, la rançon inacceptable? La nature avait peut-être fait d'elle un être de disgrâce et de pitié. Au lieu de la magique apparition de la beauté, ne serait-elle pas la misérable présence de la laideur? N'était-elle pas le piège dissimulé au coin de l'étonnante faveur que tu rencontrais sur ta route? Ne valait-il pas mieux rebrousser chemin et chercher ailleurs le bonheur dans l'amour, le dut-on trouver sous l'humble robe de la pauvreté?

Ah! Tiburce, comme je comprends tes hésitations et tes craintes, mais il fallait que la prodigieuse aventure eût un achèvement radieux. Ne devais-tu pas être, parmi nous l'exemple d'une destinée incomparable? Non, Tiburce, le vieux Seigneur n'avait pas menti. Le vrai don qu'il te faisait n'était pas son château, ses terres, ses forêts, ses richesses, c'était la créature merveilleuse qui t'attendait en la tendre et surnaturelle beauté de ses seize ans, qui t'attendait de tout son visage, de tout son corps, de tout son cœur, de toute son âme, de tout son esprit, pour t'apporter le bonheur terrestre sous la divine figure de l'Amour. Quand tu la vis, tout disparut qui n'était pas elle. Que t'importaient à présent les terres, les forêts, les jardins, les pierres, les eaux,

les statues et les fontaines, les salles où les pas foulent des dalles précieuses ou des parquets de bois odorant, que t'importaient les argenteries et les miroirs, les meubles et les tableaux, tous les luxes et tous les raffinements, les écuries où piaffent les chevaux, les chenils où grondent les meutes, les volières où chantent les oiseaux; tout cela tu ne l'acceptais que comme un superflu insignifiant, comme un simple cadre à ton bonheur. Lui venait à toi dans un pas, dans un geste, dans une parole, dans un regard, dans un sourire, dans l'aurore vivante qui se levait sur ta vie.

Excuse-moi, mon cher Tiburce, de me répéter ainsi à moi-même l'histoire de ta félicité. Ton bonheur me rend moins amère la pensée que je ne te reverrai plus. Dans la lumière heureuse où tu vis, que ferais-tu de nos ombres et cependant notre souvenir ne s'est pas tout à fait effacé en toi, puisque tu as songé à entr'ouvrir pour nous la porte d'or de ta destinée. Ta lettre, à laquelle tu m'as donné le moyen de répondre en m'indiquant par quelle voie mystérieuse, je vais la communiquer à nos amis. Merci, Tiburce, de m'avoir choisi pour être l'intermédiaire entre toi et eux. Je suis fier que tu m'aies confié ce soin. L'orgueil est mon péché. Que ton amitié m'en absolve. A toi,

GORDIEN

HENRI DE RÉGNIER,
de l'Académie Française.

(*A suivre.*)

PETIT PAYS, GRAND PROBLÈME :

L'ALBANIE

Vous montez en avion à Brindisi, en pleine civilisation occidentale; une heure après, vous êtes en Orient, au pays des mosquées, des bazars, des femmes voilées. Et vous pouvez assister, pourvu que vous sachiez ouvrir les yeux, à l'un des grands drames de l'histoire, la lutte entre la tradition islamique et la vie moderne, entre des mœurs moyen-âgeuses et les conceptions du XXe siècle, entre un passé immobile et les conquêtes de la technique.

Par certains aspects, l'Albanie c'est le pays des mille et une nuits transporté parmi nous. Sa capitale, Tirana, c'est une ville américaine parmi des turqueries, une capitale moderne avec ses ministères, ses légations et son palais du parlement, née comme Ankara de la volonté artificielle d'Orientaux épris de culture occidentale. Lorsqu'on sort d'un couvent musulman ou de la forteresse de Skanderbeg et que l'on est reçu à la préfecture ou au palais royal, on a l'impression de franchir en une minute des siècles et des immensités.

L'Albanie, c'est un drame, celui qui se livre dans l'âme de tous les Orientaux de notre temps. Mais c'est quelque chose de plus; c'est une menace pour notre tranquillité, pour la paix de l'Europe. Les événements qui se déroulent sous nos yeux en Extrême-Orient manifestent le danger que peut faire courir à la paix l'existence de pays faibles ou troublés à côté d'États conscients de leur force et enclins à s'en servir. C'est

là ce qui fait la gravité ou tout au moins l'intérêt du problème albanais en Europe.

Par sa position géographique, l'Albanie est la porte d'entrée de l'Italie dans les Balkans. Elle peut, si elle est vraiment indépendante, constituer entre l'Italie et la Yougoslavie un État tampon, précieux pour le maintien de la paix et conforme à l'intérêt général. Si elle est incapable de défendre sa liberté, elle peut, au contraire, devenir le champ de luttes et de rivalités dont les conséquences sont imprévisibles.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'Albanie est appelée, par sa situation, à jouer un rôle important dans l'histoire du monde. Dès la plus haute antiquité, elle a été habitée par des populations illyriennes, descendues des Alpes le long de la côte de l'Adriatique et qui ont formé le trait d'union entre les Étrusques et Hellénisme. Plus tard, c'est par l'Albanie, qui est située au point le plus étroit de la mer Adriatique, que les Romains sont partis pour conquérir le monde oriental. C'est sur le territoire de l'Albanie ou dans ses environs immédiats que la plupart des grandes luttes civiles de Rome se sont déroulées et pendant tout le haut moyen âge c'est là que l'Empire d'Orient est entré en contact avec l'Occident. Cela explique l'intérêt que les Vénitiens ont attaché à ne pas laisser l'Albanie tomber entre les mains des Turcs. La grande lutte que Skanderbeg — c'est-à-dire le bey Alexandre — a conduite au xve siècle pour la libération de sa patrie contre les Turcs avec l'appui des Vénitiens, en témoigne. Mais le royaume éphémère de ce grand féodal n'a pas pu, entre les mains de ses descendants, résister à la poussée puissante des Turcs, que leur instinct conduisait vers l'Occident, et l'Albanie a subi, dès lors, pendant près de quatre siècles, le joug de la Turquie.

Ce régime a eu, en Albanie, les mêmes conséquences que dans tout l'Orient. Il a déboisé les montagnes, détruit les systèmes de canalisation dans les plaines et transformé en une sorte de désert une contrée florissante, qui avait été dans l'Antiquité l'un des centres de la civilisation occidentale. Les montagnes sont devenues inaccessibles, et les fleuves torrentueux ont transporté vers la mer la terre qu'ils entraînaient avec eux. Peu à peu ils ont relié à la terre les îles qui parsemaient la côte albanaise et qui la protégeaient. Vio-

lents à leur source et ensablés à leur embouchure, les fleuves ont débordé et transformé en un immense marais cette plaine d'une trentaine de kilomètres de largeur. Lorsque au soleil couchant on la survole en avion, en allant de Brindisi à Tirana, on la voit miroiter comme une mer d'argent.

Jusqu'à ces dernières années, l'Albanie était à peu près inhabitée dans toute la partie de son territoire qui pourrait être fertile et la population s'était réfugiée dans les montagnes où elle a gardé des mœurs féodales. Les sultans ont traité avec faveur l'aristocratie albanaise d'où ils ont tiré non seulement leurs gardes personnels, mais souvent leurs hauts fonctionnaires et jusqu'à leurs ministres; ils ont laissé à ces aristocrates féodaux la main libre pour opprimer un peuple maintenu artificiellement dans un état extrêmement primitif. Il était interdit, sous le régime turc, d'imprimer l'albanais; les paysans n'avaient aucune instruction et presque aucune ressource, en dehors du pauvre revenu que peuvent donner les chèvres. Un esprit de clan, comparable à celui qui animait les populations montagnardes de l'Écosse au xve siècle, formait la base de la vie sociale. Tous les hommes ont été habitués à porter des armes et le régime de la vendetta a suffi longtemps à assurer l'ordre public. Aucun sentiment vraiment national n'a pu se développer.

Mais si les Albanais des diverses régions, des diverses vallées et parfois des villages voisins ont été longtemps des étrangers et même des ennemis les uns vis-à-vis des autres, la religion, qui ailleurs oppose, est ici plutôt un élément d'union. Le pays est divisé entre l'islamisme, l'orthodoxie et le catholicisme romain. Les catholiques, animés d'une foi ardente, sont assez exclusifs et se mêlent peu aux autres éléments de la population. Mais entre les Musulmans et les Orthodoxes, les contacts n'ont jamais cessé. Les mariages mixtes sont fréquents; lorsqu'on construit une mosquée, les Orthodoxes contribuent à son érection et en retour les Musulmans donnent des fonds pour élever des églises orthodoxes. Le couvent de Saint-Naoum, actuellement en territoire yougoslave, mais dans un pays de population albanaise, est entièrement entretenu par les dons des Musulmans. Ceux-ci fêtent saint Georges, patron du pays et l'on raconte que, le soir,

dans les montagnes, en éteignant l'âtre, les vieilles femmes musulmanes font le signe de la Croix, souvenir atavique d'époques disparues. C'est que l'Islamisme a été introduit dans ces pays par la force et qu'au fond, il n'a jamais pénétré très profondément dans la mentalité populaire.

C'est ce pays farouche, épris de l'indépendance des individus mais peu apte à concevoir l'indépendance nationale, que la dissolution de l'Empire turc en 1912 a brusquement libéré.

Après l'intermède du Mbret[1], l'Albanie qui avait à peine joui de la liberté retrouvée, fut soudain transformée par la guerre mondiale en un champ clos. Les Autrichiens occupèrent le nord, les Italiens le sud et la lourde vague de l'armée serbe en retraite submergea le pays tout entier. Il paraissait si bien détruit que le pacte de Londres, en 1915, en prévoyait le partage. Il fallut toute une série d'événements inattendus pour amener, au lendemain de la guerre, la résurrection de l'État albanais. Mais alors l'Albanie devint l'enjeu de la rivalité entre l'Italie et la Yougoslavie. Les Yougoslaves ont-ils proposé aux Italiens le partage du pays? Ils le nient avec force, en montrant que ce qui les intéresse par-dessus tout, c'est d'empêcher les Italiens d'avoir un pied dans les Balkans et que tout partage, quel qu'en soit pour eux l'avantage apparent, signifierait précisément ce qu'ils veulent empêcher. Mais les Italiens, de leur côté, rappelant combien les vues politiques de M. Pachitch furent courtes à certains égards, affirment que les dossiers diplomatiques de l'après-guerre contiennent des choses singulières.

Dans cette rivalité, les puissances penchèrent nettement du côté de l'Italie et, un an après l'entrée de l'Albanie dans la Société des Nations et en violation, semble-t-il, du Pacte, la Conférence des ambassadeurs reconnut à l'Italie, par le protocole du 9 novembre 1921, une sorte de mandat moral et politique sur l'Albanie.

Au cours des premières années après la paix, des troubles se sont produits à diverses reprises en Albanie dans lesquels tantôt les Italiens, tantôt les Yougoslaves ont eu la main. Dans un pays où la majorité des hommes armés n'avaient d'autre patriotisme que la fidélité à leur chef féodal, il a été

1. Ce mot qui signifie « Souverain » est une contraction de *Imperator*.

facile de fomenter ou de soutenir un soulèvement contre celui de ces aristocrates qui cherchait à s'emparer du pouvoir central et à se hisser au-dessus de ses pairs. C'est sans doute avec l'aide des Italiens que Mgr Fan Noli était arrivé au pouvoir. C'est avec l'aide des Yougoslaves qu'Ahmed Zogou renversa Fan Noli en 1924. Mais lorsqu'il fut au pouvoir, ce jeune homme énergique et avisé se rendit compte que la Yougoslavie n'offrait pas à son pouvoir une base solide et qu'arrivé au gouvernement avec l'aide des Yougoslaves, il serait pratiquement invulnérable s'il s'appuyait désormais sur l'Italie. Telle fut la conception qui conduisit à la conclusion du Pacte de Tirana en 1926 et du traité d'alliance en 1927. En 1928, enfin, le président Ahmed Zogou[1] se proclama roi d'Albanie sous le titre de Zog Ier, sans qu'on ait pu discerner, de qui était venue l'initiative et quel était le but politique profond de cette transformation.

Le roi Zog, dont l'âge n'est pas exactement connu, car il n'y avait pas d'état civil en Albanie lors de sa naissance, mais qui doit avoir une quarantaine d'années, ne les porte pas. C'est un grand jeune homme châtain, pâle, l'œil bleu, un peu mélancolique et qui, dans son complet gris, a l'air anglais. Neveu par sa mère d'Essad pacha, mais lui-même de petite noblesse, Ahmed Zogou a fait ses études au Galata Sérail de Constantinople. Au début de la guerre, il s'est mis, avec les hommes qu'il pouvait lever, au service des Autrichiens; mais il ne tarda pas à se brouiller avec eux et il fut interné à Vienne. C'est là qu'il a appris l'allemand et qu'il est entré, pour la première fois, en contact avec la culture de l'Occident.

De retour dans son pays, il fut plusieurs fois ministre et révéla des qualités tout à fait exceptionnelles d'administrateur. Émigré à nouveau sous le régime de Fan Noli, il vécut à Belgrade et rentra de là les armes à la main. Mais l'évocation de ses aventures ne donne pas une image exacte de cet homme, dont l'apparence physique n'a rien d'aventureux. Actuellement il vit de façon extrêmement renfermée, en partie à cause du labeur écrasant qu'il accomplit dans un pays où tout est à faire et où il est obligé de faire tout lui-

1. La forme *Zogou* est le génitif de Zog. C'est l'équivalent du « itch », « of » ou « ovitch » des langues slaves ou de « poulos » du grec, qui signifie fils de...

même, en partie à cause du danger qui pèse constamment sur sa vie, dès qu'il sort de chez lui. Lorsque le Roi passe la revue de ses troupes, il le fait sur le pas de sa porte.

Cette existence presque claustrale est sans doute un des éléments de sa mauvaise santé. On exagère beaucoup dans le monde les maladies du roi Zog. Il ne semble pas atteint gravement et il va beaucoup mieux depuis sa dernière cure à Vienne; mais son régime de vie est évidemment anémiant.

Le Roi est-il populaire? Il est difficile de le dire. Dans un pays où sur 800 000 habitants, il n'y a pas plus de 4 000 personnes qui peuvent lire et écrire, l'opinion publique est un mot vide de sens. Elle se limite en réalité à une quinzaine de beys qui peuvent lever 20 000 soldats et l'on est bien obligé d'admettre qu'auprès de ces beys, pour des raisons que nous dirons tout à l'heure, la popularité du roi est limitée. Mais l'opinion publique est en voie de formation, à mesure que l'instruction se développe, et il existe dans tout le pays un sentiment national de plus en plus fort, sur lequel le roi peut s'appuyer. Lorsqu'il résiste aux Italiens, il est à peu près sûr d'être populaire dans son pays; lorsqu'il leur cède, sa popularité est en baisse. Or il dépend de l'Italie et c'est une des difficultés contre lesquelles il doit lutter.

Une autre difficulté vient de l'insuffisance du personnel auquel il peut faire appel pour l'aider. Son entourage est médiocre et en quelque mesure même déplorable. Bien qu'occidentalisé par la culture, ayant à la fois une haute conception de ses devoirs et un coup d'œil politique aiguisé, le roi Zog n'en est pas moins prisonnier d'une éducation orientale, sans laquelle, d'ailleurs, il ne comprendrait pas pleinement son pays. La moindre nomination dans le gouvernement ou à la Cour est une affaire compliquée qui suscite mille rivalités et qui exige des négociations interminables, dont le résultat n'est pas toujours heureux.

Le roi est obligé d'accomplir lui-même presque toute la besogne d'un chef de gouvernement. Ses ministres lui servent de secrétaires pour telle ou telle question; mais la politique générale lui appartient et c'est presque toujours lui qui reçoit les diplomates étrangers. A l'intérieur comme au dehors sa volonté est dominante; mais elle est déterminée par les cir-

constances et pour comprendre ce qu'il fait, il faut étudier tout d'abord pourquoi il est obligé de le faire.

La première préoccupation d'Ahmed Zogou, lorsqu'il eut conquis le pouvoir, fut d'en assurer la stabilité. Il n'a pas été dirigé à cet égard uniquement par un intérêt personnel, quelque grand que fût celui-ci, mais par l'intérêt de son pays et de son œuvre. Comment créer, en effet, quelque chose de durable, comment affermir l'État et développer la vie économique sans avoir la sécurité du lendemain? Ce souci était chez lui d'autant plus naturel que son pouvoir court des dangers de plusieurs natures.

On sait, tout d'abord, que le Roi n'est pas marié. Il ne semble pas très désireux de trouver une femme, mais il se plierait sans doute, sur ce point, aux nécessités de l'État et à l'intérêt de sa dynastie, s'il trouvait une princesse qui pût remplir un certain nombre de conditions.

Le Roi, qui est mahométan, ne veut pas épouser une princesse musulmane, parce que tout son effort tend à occidentaliser son pays. Il ne veut favoriser, par son mariage, aucune des deux confessions chrétiennes existant dans le pays, la catholique et l'orthodoxe, de sorte que son choix se trouve restreint à une princesse protestante. Il ne semble pas avoir eu jusqu'ici la possibilité ou le désir de se fixer à cet égard. Dans ces conditions, la durée de son pouvoir personnel prend une importance particulière, car si la succession au trône venait à s'ouvrir prématurément, il en résulterait des ambitions et des rivalités d'où pourraient sortir les plus graves dangers pour l'Albanie et pour l'Europe.

La sécurité personnelle du Roi est menacée à la fois par les mécontentements que provoque, dans le pays, sa politique et par les intrigues du dehors. Le Roi sort, nous l'avons dit, d'une famille noble de médiocre importance. Il s'est élevé au pouvoir par ses qualités personnelles, mais beaucoup de féodaux, plus importants que lui, ne le lui ont pas pardonné. Il cherche à se les concilier par l'octroi de grades, de titres ou de prébendes, qui coûtent fort cher au budget. Mais ce genre de fidélité est toujours sujet à caution. En certaines circonstances, le Roi a été amené à heurter de front le parti des beys. Il a été fiancé à une Albanaise de haut lignage, made-

moiselle Verlazzi, et il a rompu ses fiançailles pour des raisons qui ne sont pas exactement connues. Dans certains milieux, on lui en a voulu. D'autre part, le développement économique du pays exige des réformes, dont plusieurs vont à l'encontre des intérêts des grands propriétaires. L'établissement d'un cadastre, l'élaboration d'une réforme agraire sont des œuvres utiles et bienfaisantes, qui tendent à soustraire le peuple à l'arbitraire des propriétaires terriens et qui, pour cette raison, mécontentent ceux-ci.

Tous les souverains qui, dans l'histoire, ont essayé de devenir puissants en brisant la féodalité ont dû aller au peuple. Certains lui reprochent de n'y pas aller assez et de ne pas faire une politique assez nettement démocratique. Mais telle qu'elle est, elle soulève déjà de puissantes colères. Le Roi a fait aussi un gros effort pour assurer l'ordre public, dans un pays où le nombre moyen des assassinats est de soixante par mois. Pour cela, il a dû faire pendre un certain nombre de brigands, dont quelques-uns avaient des parents et des amis; on comprendra qu'une redoutable vengeance pèse sur sa tête. Les mœurs patriarcales n'ont pas encore disparu de l'Albanie. Toute offense se noie dans le sang et le Roi a, dans le pays, des ennemis obscurs, dont il ignore jusqu'à l'existence, mais qui pourraient venger, par l'assassinat, le destin d'un proche.

Ces intérêts et ces rancunes ne sont pas très redoutables, aussi longtemps qu'aucune puissance extérieure ne s'y intéresse. Les organes publics ont une force suffisante pour arrêter toute révolte qui ne sera ni fomentée, ni encouragée de l'extérieur. Mais aussitôt qu'un pays voisin peut avoir un intérêt à créer dans ce pays des difficultés et à en troubler l'ordre, la tâche du gouvernement devient presque irréalisable.

C'est pourquoi le Roi a cru devoir conclure en 1926 le Pacte de Tirana, qui remettait entre les mains de l'Italie le soin d'assurer en Albanie la stabilité du pouvoir. Le traité a causé une vive inquiétude en Europe; mais de son point de vue personnel, le roi faisait coup double. Il s'assurait du côté des Italiens contre toute velléité de lui créer des difficultés et il s'assurait en même temps du côté des Yougoslaves, par le risque même que présenteraient désormais des troubles intérieurs en

Albanie. De fait, alors qu'au cours des années précédentes les révolutions et les soulèvements avaient été constants, l'ordre a régné depuis lors dans le pays. A la fin de l'année dernière, le Roi lui-même a cru pouvoir ne pas renouveler le Pacte de Tirana; il estime que sa dynastie est maintenant assez assurée pour n'avoir plus besoin d'une garantie extérieure, qui, tout en constituant pour lui une sécurité, ne contribue pas à sa popularité dans le pays.

Une fois la stabilité du pouvoir assurée, il a fallu construire l'État, dans un pays à qui cette notion était absolument étrangère; tous les peuples qui ont été soumis à la Turquie ont dans le sang l'idée que l'État c'est l'ennemi. La tradition étatique manque en Albanie et de plus il n'y a pas de personnel administratif. Certes, la Turquie a employé, jadis, des Albanais. Mais ces anciens fonctionnaires turcs commencent à vieillir; ils sont tous musulmans et les habitudes de l'administration turque n'étaient pas tout à fait celles que l'on exige d'un État moderne. Tout en utilisant donc dans certaines fonctions importantes quelques anciens fonctionnaires, le roi a été obligé de créer un personnel nouveau, en se servant à la fois de ce qu'il pouvait y avoir d'intellectuels parmi les orthodoxes et les catholiques et des éléments que forment aujourd'hui même les universités étrangères.

L'Albanie a créé un grand nombre de bourses pour des jeunes Albanais : 300 en France, 200 en Italie, etc. Malheureusement ces jeunes gens font en général des études un peu hâtives, trop courtes; ils reviennent trop jeunes dans le pays et y occupent trop vite des situations importantes. Ils se gâtent. Les branches essentielles de l'administration : l'instruction publique, la justice, la perception des impôts, ne sont pas encore à la hauteur désirable. Les fonctionnaires sont mal payés et un peu irrégulièrement. Les instituteurs sont patriotes mais souvent ignorants. Les juges sont quelquefois arbitraires et dans l'armée même, la qualité des officiers, pourtant instruits en Italie, est inégale.

L'armée paraît excessive pour les besoins d'un État protégé du côté des terres par une barrière naturelle de montagnes presque infranchissables; mais elle est la meilleure école qui existe dans le pays. Elle permet d'instruire superficiellement,

mais rapidement, tous les Albanais en âge de servir. Elle permet surtout de les envoyer d'une région dans l'autre et de créer ainsi peu à peu ce sentiment d'unité nationale qui jusqu'ici leur faisait essentiellement défaut.

Mais de même que l'administration, l'armée exige de l'argent, une douzaine de millions, 14 en y comprenant la gendarmerie. Le budget albanais ne dépasse guère 30 millions de francs-or, au total et c'est déjà une lourde charge pour un peuple dont la vie économique est encore rudimentaire.

Le développement de l'économie nationale est le plus grand souci du roi. Mais les difficultés sont, dans ce domaine, énormes. Le paysan ne sait pas cultiver. Dans beaucoup de régions du pays, il n'a jamais vu ni une charrue, ni une faux. Tout ce qu'il produit, c'est-à-dire essentiellement le bétail et le tabac, est de qualité médiocre et insuffisant pour l'exportation. Il n'y a pas de débouchés, parce que l'Italie produit les mêmes choses et mieux. Le gouvernement voudrait obtenir des autres pays, notamment de la Tchécoslovaquie, à laquelle l'Albanie achète du sucre, un système de compensations; mais elle n'a pas de produits à leur vendre.

Dans le bas pays où la terre serait fertile, il faudrait au moins un milliard de lires italiennes de capital pour faire les travaux d'assainissement nécessaires. La contrée ne se prête pas à l'établissement d'un réseau de voies ferrées, étant donné son étroitesse et les énormes différences de niveau qui existent entre la côte et l'intérieur. Les transports ne peuvent se faire que par route, et, comme l'essence doit être importée, ils reviennent cher.

Le réseau routier lui-même est encore insuffisant. Jusqu'à ces dernières années, il n'y avait pas de ponts et les rivières devaient être traversées en bateau. On dit que les Italiens ont fait des routes; il serait plus exact de dire qu'ils ont fait des ponts. Dans les montagnes, ils ont aussi fait quelques routes, que l'on qualifie volontiers de stratégiques. Toute route est à la fois stratégique et économique et ce réseau routier, qui commence à relier la capitale aux villes principales de la province présente, pour le développement du pays, un très grand intérêt. On pourrait faire encore bien d'autres travaux et lorsque M. Albert Thomas a séjourné en Albanie,

il s'est intéressé à un projet d'abaissement du lac de Scutari qui rendrait à la culture des étendues immenses de terres tant en Albanie qu'en Yougoslavie.

Mais pour les travaux publics comme pour l'armée, comme pour l'administration, il faut de l'argent et l'État n'en a pas.

L'Albanie a un besoin urgent d'aide. Les impôts directs ne rentrent pas, parce que personne ne veut les payer et qu'on n'ose pas les exiger de gens armés et protégés. Les impôts de consommation eux-mêmes produisent peu, parce que le pays consomme très peu; les douanes également parce que n'ayant presque rien à exporter, il ne peut pas acheter au dehors. La circulation monétaire est de 12 francs-or par habitant. La monnaie a une très grosse couverture parce que les Autrichiens ont laissé dans le pays pendant la guerre beaucoup de métal, notamment de l'or. Mais cela ne procure pas à l'État des ressources régulières. Où l'Albanie peut-elle s'en procurer?

Auprès de la Société des Nations? Ce fut, dès le début, l'idée du Roi. Il a parfaitement compris que la Société des Nations seule est en état de donner aux pays faibles une aide désintéressée et qui ne soit pas attachée à des hypothèques d'un caractère politique. Par le fait que la Société des Nations comprend tous les États du monde, elle ne peut pas procurer à l'un de ses membres des avantages spéciaux par rapport aux autres; c'est ce qui assure le caractère politiquement gratuit de ses interventions. Malheureusement, les démarches entreprises par le roi d'Albanie à cet effet n'ont jamais eu de résultats satisfaisants, en grande partie parce qu'aux termes du protocole de 1921, dont nous avons parlé, la France, l'Angleterre et le Japon se sont liés les mains vis-à-vis de l'Italie.

Ce protocole n'est pas en complète harmonie avec l'esprit du Pacte de la Société des Nations et celle-ci l'ignore officiellement. Mais on ne peut pas empêcher les États membres d'agir au Conseil comme bon leur semble et le résultat est que la Société des Nations ne peut venir en aide au gouvernement albanais que si l'Italie l'autorise.

Pour la même raison l'Albanie ne peut pas avoir l'espoir de trouver une aide financière en Angleterre ou en France, ces

deux États étant liés par le protocole de 1921. Le gouvernement anglais pratique en Albanie une politique d'abstention ostentatoire, à tel point que son ministre ne réside même pas dans la capitale, mais villégiature en permanence au bord de la mer. Quant à la France, elle ne songe certainement pas à pousser ses capitalistes à engager de l'argent en Albanie, sans grand espoir de profit et au risque de compliquer encore ses relations avec l'Italie.

Un seul pays, qui n'est pas lié par le protocole de 1921, pourrait peut-être entrer en ligne de compte pour aider les Albanais : ce sont les États-Unis. Il y a, entre l'Albanie et l'Amérique des relations plus étroites qu'on ne pourrait croire, par le fait qu'un grand nombre d'Albanais ont jadis émigré aux États-Unis, d'où ils sont revenus fortune faite. Dans le sud du pays, on aperçoit les maisons de pierre assez coquettes qu'ils ont construites et le ministre des États-Unis à Tirana, qui est un homme entreprenant, a songé à la possibilité d'intéresser des capitalistes américains au développement du pays. Mais il n'a pas tardé à se rendre compte qu'une semblable initiative posait des problèmes politiques et que le gouvernement américain, peu enclin à se mêler aux difficultés européennes, était bien décidé à se tenir à l'écart de celles-ci.

Resteraient les voisins de l'Albanie. Les États balkaniques ne peuvent pas souhaiter le partage de l'Albanie, qui signifierait l'installation dans les Balkans d'une grande puissance; ils ont donc intérêt à fortifier l'État albanais, à le rendre viable et réellement indépendant. Ce n'est malheureusement pas la politique qu'ils ont pratiquée. M. Venizelos a cherché à obtenir de la Conférence de la Paix, au prix de Valona à l'Italie, Korytza et la partie sud du pays, qui est habitée par des « Grecs orthodoxes ». Mais l'expression : *Grecs orthodoxes* signifie dans ce cas une confession religieuse et non pas une nationalité. Même si l'Église a souvent hellénisé la population en combattant la langue albanaise, la conscience nationale albanaise est restée très vivante parmi ces populations. Depuis lors, les relations entre la Grèce et l'Albanie se sont améliorées, mais elles ne sont devenues ni intimes, ni confiantes.

En ce qui concerne la Yougoslavie, l'Albanie croit avoir contre sa voisine deux griefs. L'un consiste dans le traitement que l'État yougoslave fait subir à la minorité albanaise qui réside sur son territoire. Les Albanais estiment à 7 ou 800 000 leurs frères irrédimés. Les Yougoslaves pensent qu'ils n'ont pas plus de 4 à 500 000 Albanais. Il s'agit en tous cas d'une population importante, vivant en masse compacte dans les environs de la frontière albanaise et qui devrait, aux termes des traités, jouir de la protection de la Société des Nations. Or, le gouvernement yougoslave n'applique pas à cette minorité toutes les dispositions des traités. S'il ne semble pas qu'il y ait de grandes difficultés dans le domaine religieux, il y en a certainement en ce qui concerne les écoles. Le gouvernement yougoslave assure qu'il manque d'instituteurs albanais pour ouvrir des écoles albanaises; mais les Albanais du royaume qui, en quatorze ans, ont trouvé le moyen de former un grand nombre d'instituteurs, sont un peu sceptiques sur ce motif. La vérité est plutôt que les Yougoslaves craignent de voir les instituteurs albanais former l'avant-garde de l'armée italienne.

En second lieu, si les Yougoslaves se plaignent que des comitadjis sont constamment rassemblés en Albanie le long de la frontière, les Albanais, de leur côté, assurent que certains brigands albanais traversent la frontière avec des recommandations officielles des autorités yougoslaves pour venir porter le trouble sur leur territoire. En eux-mêmes ces faits n'ont pas une très grande importance, mais ils dénotent des relations tendues et constituent pour l'État albanais en voie de formation, une difficulté de plus.

On doit ajouter que l'attentat commis à Vienne contre le Roi n'a pas contribué à améliorer ces relations, parce que, dans l'entourage du Roi, on est convaincu que cet attentat avait été plus ou moins préparé en Yougoslavie.

Parmi les autres États balkaniques, le plus sympathique à l'Albanie est la Roumanie, en partie à cause des souvenirs de la famille de Wied, qui était étroitement apparentée à la famille royale de Roumanie, en partie parce qu'il y a en Albanie une population d'origine koutzovalaque, très active et qui maintient entre les deux pays des liens moraux. Mais

la Roumanie, si elle peut prêter au gouvernement albanais, de temps à autre, un appui diplomatique et servir d'intermédiaire pour résoudre certaines difficultés avec ses voisins, ne peut pas offrir une aide matérielle suffisante.

L'Albanie est entièrement séparée de ses voisins par de hautes montagnes; ni la Grèce, ni la Yougoslavie n'ont relié jusqu'ici leur réseau routier au réseau albanais et les échanges entre ces pays sont à peu près nuls. Au contraire, la mer, au lieu d'être une barrière, est un moyen de communications. De Bari à Durazzo, il y a quelques heures de navigation. De Brindisi à Valona, il y a moins d'une heure d'avion. La presque totalité du commerce albanais se fait avec l'Italie ou passe par l'Italie. Il en résulte une grande dépendance économique, accrue encore par le fait que l'Italie s'efforce de tenir à l'écart de l'Albanie tous les autres pays et offre généreusement son aide.

Les intérêts de l'Italie en Albanie sont à la fois stratégiques, politiques et économiques. Vu l'étroitesse de la mer Adriatique, Valona peut constituer une grave menace pour les Italiens, si elle est entre les mains d'un adversaire et peut, au contraire, leur permettre de fermer l'Adriatique comme une boîte, si elle est entre leurs mains. Le pacte de Londres de 1915 avait reconnu que la véritable frontière stratégique de l'Italie est la frontière de l'Albanie. Et le protocole de 1921 dit pareillement : « L'Empire britannique, la France, l'Italie et le Japon reconnaissent que la violation des frontières ou de l'indépendance de l'Albanie pourrait constituer une menace pour la sécurité stratégique de l'Italie... » Cela explique l'intérêt que le gouvernement italien manifeste à l'égard de l'armée albanaise. Le commandant nominal de l'armée est un Albanais. Mais le général Pariani, officiellement chef de la maison militaire du roi, en est le chef véritable. Les officiers albanais sont formés dans les écoles militaires italiennes; l'armée est organisée sur le modèle de l'armée italienne, équipée avec des armes et des uniformes italiens. Telle qu'elle est maintenant l'armée albanaise ne constitue pas encore pour l'Italie une grande force d'appoint; mais lorsqu'un nombre suffisant de classes auront été instruites, elle pourra compter sur pied de guerre environ 80 000 hommes, bons

soldats à condition d'être bien commandés. Ce n'est pas négligeable; cela peut constituer pour l'Italie une force de couverture et lui éviter de mobiliser prématurément le IXe corps de Bari.

Dans le domaine politique, l'intérêt italien en Albanie est plutôt négatif que positif. Le but est d'empêcher la mainmise de n'importe qui d'autre sur le pays et c'est en ce sens que les Italiens peuvent dire qu'ils sont décidés à respecter l'indépendance albanaise, qui est pour eux la meilleure des garanties.

Enfin, dans le domaine économique, l'Albanie peut constituer pour un pays surpeuplé un débouché utile. A l'heure actuelle, la capacité de consommation de la population est trop faible pour entrer en ligne de compte dans la balance commerciale de l'Italie. La mise en valeur du pays, qui exigerait des capitaux énormes, ne serait pas justifiée, étant donné l'absence de débouchés en période de crise. Enfin la colonisation du pays est impossible; cela coûterait trop cher, la terre n'est pas assez fertile et les conditions de vie et de travail des Albanais sont trop inférieures à celles des Italiens.

Mais les circonstances peuvent changer et la plaine albanaise, qui a été dans l'Antiquité l'un des greniers de Rome, peut le redevenir. Il suffirait pour cela de l'assécher et l'Italie a accompli sur son propre territoire, dans ce domaine, de magnifiques travaux. Dès maintenant les travaux publics, entrepris avec de l'argent italien sur territoire albanais, offrent du travail à un certain nombre d'ingénieurs et d'ouvriers italiens, qui, sans cela, seraient probablement chômeurs.

Sans exagérer l'intérêt économique que représente l'Albanie pour l'Italie, il ne faut donc pas non plus le sous-estimer.

Ces considérations expliquent la politique financière que l'Italie a pratiquée en Albanie. Non seulement elle a fourni à la Banque nationale d'Albanie son assiette financière, mais encore elle a donné à l'État albanais par deux fois des emprunts importants. Le premier est l'emprunt de la Société pour le développement économique de l'Albanie (*Societa di sviluppo economico dell, Albania,* en abrégé la Svea) d'un montant de 50 millions de francs-or. Cet emprunt est essentiellement affecté à l'exécution de grands travaux publics. Il est garanti

par le revenu des douanes, mais ses intérêts — 13 p. 100 — ont été constamment moratoriés et il n'y a pas grande chance pour qu'ils puissent jamais être payés.

Au cours de l'année dernière, l'Italie a accordé un nouvel emprunt d'un montant de 100 millions de francs-or, répartis en dix annuités de dix millions. Cet emprunt, plus gratuit encore que le précédent, ne prévoit pas d'intérêt jusqu'au jour où le budget albanais aura atteint 50 millions et ensuite seulement après entente entre les deux gouvernements. Il est destiné aux besoins de l'administration albanaise et il est géré par une commission qui comprend un nombre égal d'Albanais et d'Italiens, mais dans laquelle l'influence des Italiens est déterminante, puisqu'ils détiennent l'argent. En cas de conflit entre les Italiens et les Albanais de la commission, la décision dernière appartient au Roi.

Au fond, tout cet argent est destiné à l'armée, mais il a paru préférable de le répartir entre les différents départements ministériels, libérant ainsi des sommes qui, par virement, peuvent aller aux besoins militaires. Cette méthode n'est pas sans soulever quelques critiques, car elle encourage les Albanais à faire dans toutes les branches de leur administration des dépenses qu'ils croient couvertes par l'emprunt italien, alors qu'en fait, si l'on va au fond des choses, il n'en est rien.

Ce second emprunt n'a pas bien marché jusqu'ici; dès après le paiement de la première tranche de un million et demi de francs-or, des difficultés politiques et financières se sont élevées entre les gouvernements albanais et italien.

Pour les comprendre, il faut se rappeler que le Pacte de Tirana de 1926 venait à échéance en novembre 1931, à moins qu'il n'eût été renouvelé une année à l'avance. Il n'a pas été renouvelé à la date prévue et il a pris fin en droit au mois de novembre dernier. Que s'est-il passé alors? Le Pacte était unilatéral; il faisait peser sur l'Italie la responsabilité de l'ordre public en Albanie sans aucune contre-partie. En apparence, c'était donc le roi d'Albanie qui avait intérêt au traité et l'Italie qui devait le considérer comme onéreux. En fait, c'est le roi d'Albanie qui n'a pas voulu le renouveler. Il le trouve superflu, dans l'état de tranquillité actuel du pays,

superfétatoire, puisque l'alliance de 1927 subsiste, et contraire à sa propre popularité. Et malgré les dénégations officielles, il semble bien que les Italiens aient exercé une certaine pression pour obtenir la prolongation du traité.

Faut-il chercher dans cet incident la raison pour laquelle le second emprunt italien a traversé des difficultés presque aussitôt après sa mise en vigueur? Faut-il voir également dans la dénonciation du Pacte de Tirana la raison pour laquelle la société S. V. E. A. a brusquement, à la fin de l'année dernière, réclamé à l'État albanais le paiement des intérêts moratoriés de son emprunt, au montant de 8 millions? Nous n'en savons rien. Mais toutes les apparences parlent dans ce sens et l'incident est caractéristique.

En apparence, l'Italie est toute-puissante en Albanie. Elle tient tout, elle domine tout. L'armée est commandée par un général italien. Elle est instruite par des officiers italiens. Les officiers albanais font leur école militaire en Italie. Il y a des conseillers italiens dans plusieurs ministères albanais. L'Italie tient entre ses mains tous les moyens de communication de l'Albanie avec l'extérieur. Il est difficile d'imaginer un État qui soit vis-à-vis d'un autre dans une dépendance plus complète.

Et pourtant, cette domination de fait, favorisée par la nature, par la géographie, par l'économie, par la finance et par les intérêts politiques, se heurte à de très grands obstacles. Nous ne parlons pas ici d'obstacles extérieurs, tels que l'existence de la Yougoslavie, mais avant tout d'obstacles de nature morale et intérieure.

Les Italiens ont occupé, pendant la guerre, toute la partie méridionale du pays et ils n'y ont pas laissé de très bons souvenirs. Tandis que les Albanais parlent avec sympathie et quelquefois avec attendrissement des Autrichiens, qui occupèrent le nord du pays — et cela s'explique peut-être par le fait que l'Autriche n'est plus un danger — ils sont sévères vis-à-vis des Italiens. Comme ces souvenirs sont particulièrement vivants dans le sud de l'Albanie, qui est la partie du pays la plus développée, la plus riche, la plus agissante et la plus influente, le gouvernement ne peut pas s'y soustraire. Les Italiens ne l'ignorent pas. Des attentats

commis ici et là sur quelques-uns de leurs officiers ou de leurs ingénieurs, n'ont pas laissé de doutes dans leur esprit sur les sentiments de la population.

L'instinct profond des petits États est toujours de se méfier des grands, surtout lorsqu'ils sont leurs voisins. Les Albanais ont peur que l'Italie, un jour ou l'autre, ne colonise leur pays, et, bien que les Italiens déclarent qu'ils n'y songent pas, cette crainte reste profonde au cœur d'un peuple paysan. Les Italiens se consolent en essayant d'organiser la jeunesse albanaise sur le modèle des *balille*. Ils pensent que la prochaine génération, grandie parmi eux, les tolérera plus aisément. Mais c'est peut-être là une illusion, car les organisations de jeunesse albanaise sont entre les mains de leurs instituteurs, qui sont patriotes et nationalistes.

Les Albanais ne craignent pas l'avenir. Ils ont le sentiment qu'à mesure qu'ils se développeront, qu'ils s'enrichiront, ils deviendront plus forts pour résister à l'emprise italienne. Les Italiens croient, au contraire, qu'avec le temps, ils s'enracineront. L'avenir dira qui se trompe.

A ces obstacles sentimentaux viennent s'ajouter des obstacles politiques. En apparence, l'Italie domine l'Albanie, mais en fait, on peut se demander qui tient l'autre. A cet égard les incidents récents qui se sont produits entre les deux pays sont très caractéristiques. On aurait pu croire que la simple menace de réclamer les intérêts de l'emprunt Svea et de couper les nouveaux crédits serait de nature à faire réfléchir les Albanais et les amènerait à céder immédiatement. L'emprunt Svea n'est-il pas garanti par les douanes et la saisie des douanes ne serait-elle pas un premier pas dans la voie de la sujétion? Cependant il n'en a rien été.

C'est qu'en fait, même financièrement, les Albanais tiennent le bon bout. Réclamer les intérêts de l'emprunt Svea ne signifie rien, si l'on continue à verser le second emprunt; l'Italie se payerait elle-même. Si l'on arrête le second emprunt, le cas est plus grave. On met alors l'État albanais dans la nécessité de faire, pour pouvoir payer, des économies radicales. Sur quoi peuvent porter ces économies? En première ligne sur les deux domaines les plus coûteux du budget : l'armée et les travaux publics. L'État albanais peut réduire

son armée, qui ne représente pas pour lui un intérêt direct et considérable; une fois déjà, il l'a ramenée de 12 à 6 bataillons; il pourrait la ramener à 4. Il peut dénoncer les contrats qui le lient aux entreprises italiennes pour le développement de son réseau routier. Dans les deux cas, qui perdra le plus? L'Italie ou l'Albanie? On peut se le demander, car les travaux publics que le gouvernement italien fait en Albanie, même s'ils sont payés avec son propre argent, rentrent dans la politique générale de lutte contre le chômage, qui est l'une des préoccupations principales de M. Mussolini.

En résumé, l'alliance italo-albanaise est plus équilibrée qu'elle ne paraît. Elle présente, pour l'Italie, un grand intérêt moral et militaire. Mais elle est coûteuse et l'Italie ne peut pas s'en dégager. Pour l'Albanie, elle n'est pas sans risque, car il est toujours dangereux pour un petit pays d'être dans la dépendance d'un grand. Mais les Albanais se disent, non sans raison, qu'avec ou sans alliance, ils seraient fatalement entraînés dans une guerre entre l'Italie et la Yougoslavie. Dans ces conditions, mieux vaut tirer, en temps de paix, les avantages qui peuvent compenser ce risque. D'ailleurs, l'Albanie n'a pas le choix. Elle a besoin d'aide pour exister, et personne d'autre ne lui en offre.

L'Albanie est-elle encore un pays libre? Il n'est pas très facile de répondre à cette question que l'avenir seul tranchera. Si la liberté est un sentiment, il n'est pas douteux que les Albanais l'ont dans le cœur. Ils sont vis-à-vis des Italiens dans une situation matérielle et morale analogue à celle des Bulgares vis-à-vis des Russes, pendant les premières décades qui suivirent leur libération. La Bulgarie était alors un fief russe; néanmoins elle a tourné le dos à sa protectrice, chaque fois que les circonstances et son intérêt lui ont paru l'exiger. Les Italiens se rendent parfaitement compte de ce que leur œuvre en Albanie a de précaire. Si leurs intentions étaient conquérantes, ils bâtiraient sur le sable. Mais si leur but est seulement de donner à l'Albanie un sentiment complet de son indépendance, afin que personne d'autre ne puisse s'y installer, ils réussiront et ils accompliront, par surcroît, une œuvre civilisatrice.

WILLIAM MARTIN

AU QUARTIER LATIN SOUS LOUIS XIII

La rive gauche de la Seine à Paris, qui forme sous Louis XIII ce qu'on appelle « l'Université », semble constituer comme une sorte de ville si distincte que certains la croient lointaine et prétendent qu'elle se trouve quelque part, là-bas, dans le Hurepoix, sans doute parce qu'ils font venir le Hurepoix jusqu'au quai Saint-Michel.

Aux yeux de tous les étrangers, l'Université de Paris passe pour être « l'une des plus illustres écoles de toute la chrétienté ». « Je ne crois pas, dit l'un d'eux, que l'on puisse en rencontrer une semblable ! » Elle porte le titre illustre de « fille bien-aimée des rois, première née, mère des bonnes lettres ! » Un *Traité pour la défense de l'Université de Paris*, de 1643, la qualifie de « pépinière des prêtres et des prélats » de France. Elle date de Charlemagne. On y enseigne tout, excepté, il est vrai, le droit civil et le droit romain, mais ceci par « privilège », « afin qu'on sache que dans sa capitale, les sujets du Roi ne sont aucunement liés aux lois romaines et qu'elles ne sont reçues en France que par raison », ce qui veut dire qu'on a peur de ces lois romaines, attendu qu'elles peuvent autoriser l'empereur allemand du Saint Empire romain germanique, se disant héritier et successeur des Césars, à les invoquer pour réclamer l'antique domination de Rome sur la vieille Gaule !

Comme ses prédécesseurs, Louis XIII a confirmé à l'Université ses privilèges. Ceux qui la composent, en effet, et que les documents officiels énumèrent ainsi : « Recteur, docteurs, principaux, régents, escoliers, messagers, officiers, serviteurs

et suppôts d'icelle », sont exempts d'impôts, de tailles, aides, droits sur ce qu'ils vendent ou achètent, levées exceptionnelles de deniers, contributions sur les habitants de Paris et, de plus, de toute obligation de garde et de guet aux portes de la ville. A l'avènement de chaque roi, l'Université va prêter serment au nouveau souverain. Louis XIII lui a accordé, de plus, le privilège que ses ressortissants ne seraient jugés que par le Châtelet et ne pourraient être cités devant aucune autre juridiction à Paris et en province.

Tout ce qui enseigne publiquement, à titre quelconque, dans la ville, dépend de l'Université. L'article 70 de l'ordonnance des États de Blois, de 1579, l'a édicté : « Professeurs et lecteurs de lettres et sciences tant divines que profanes ne pourront lire en assemblées où multitude d'auditeurs, sinon en lieu public et seront sujets au recteur, lois, statuts et coutumes de l'Université. » L'Université ayant été fondée, jadis, par les évêques de Paris et son enseignement s'étant trouvé d'abord soumis au chantre de Notre-Dame, puis, par surcroît, les ecclésiastiques abondant toujours dans une organisation où la Faculté de théologie tient une place considérable, on s'est posé, au XVIIe siècle, la question de savoir si l'Université était une personne laïque ou non. La cause sera plaidée brillamment devant le Parlement de Paris par quatre avocats célèbres : Fourcroy, Maréchaux, Michel Langlois, Abraham, et, sur les conclusions de l'avocat général Bignon, le Parlement décidera, par un bon arrêt de 1667, que le patronage que l'Université exerce sur les bénéfices qu'elle possède étant bien et dûment laïque, l'Université est une personne laïque!

La tête de l'Université, c'est excellemment le recteur et les quatre Facultés, les quatre Facultés étant celles de théologie, de droit canon, dite encore de décret, de médecine et la Faculté des arts. La Faculté des arts consiste en ce qu'on appelle les quatre nations, à savoir : France, Picardie, Normandie, Allemagne, vieilles dénominations s'appliquant jadis à des maîtres et des écoliers qui appartenaient à ces pays et qui est demeurée, comprenant maintenant les différents régents et professeurs des collèges, et dans la nation dénommée Allemagne tout ce qui est étranger. Les trois Facultés et les quatre nations sont dites les sept compagnies de l'Université. Chaque

nation a à sa tête un procureur. Ce sont les quatre procureurs qui conduisent la Faculté des arts, tandis que les autres Facultés ont à leur tête chacune un doyen. Le recteur, les trois doyens et les quatre procureurs, voilà « les huit chefs » de l'Université. Ces huit chefs la représentent dans toutes les manifestations et cérémonies royales, religieuses, ou autres. Quand on leur adresse la parole, ce qui se fait en latin, le protocole veut qu'on leur donne les épithètes suivantes : *Rector amplissime, dignitissimi decani, procuratores ornatissimi!*

A l'église Saint-Julien-le-Pauvre se réunissent les maîtres régents des quatre nations des arts chargés d'élire les quatre procureurs. Il faut, pour se voir nommé procureur, être régent au moins depuis trois ans et résider sans fraude, avec cinq ans de maîtrise, dans un collège « bien famé! » Les quatre procureurs en exercice réunis dans ce qu'ils appellent pompeusement un conclave élisent alors le recteur tous les ans. Car le recteur n'est élu que par la Faculté des arts, l'élection devant être approuvée ensuite par le reste de l'Université. Voyons une de ces élections pour nous rendre compte du mécanisme.

Le 10 octobre 1626, à huit heures du matin, s'assemblent, non à Saint-Julien-le-Pauvre, parce qu'il y a cette fois de « la peste » autour de l'église, mais aux Mathurins, les procureurs de la Faculté des arts et les maîtres régents électeurs. On entend une messe du Saint-Esprit. Le recteur sortant, M. Jean Tarin, prononce un petit discours et demande qu'on procède d'abord à la nomination des quatre nouveaux procureurs. On les élit sans difficulté, à la pluralité des voix. Les quatre procureurs nouveaux prêtent serment. Après quoi, seuls ils entrent en conclave et après examen offrent à M. Tarin de le renouveler dans sa « rectorerie ». M. Tarin refuse : il a été déjà recteur six fois, dit-il, il n'est pas bien portant, il a besoin de s'occuper de ses affaires personnelles. Les autres insistent. M. Tarin tient bon. Alors on élit M. Guillaume Mazure, professeur de philosophie, procureur de Normandie, malgré que celui-ci dise qu'il n'y tienne pas. L'année suivante, pour l'élection du successeur de M. Mazure, en 1627, les électeurs ne s'entendront pas : deux proposeront de renommer M. Mazure, ce qu'on appelle « proroger les faisceaux recto-

riaux », les deux autres voudront choisir un nouveau recteur. Dans le doute, on fera appel à un tiers arbitre, M. Jean Aubert, ancien recteur, qui se prononcera pour M. Guillaume Mazure et celui-ci sera nommé!

Il faut, pour être recteur, avoir « dirigé un cours entier » dans la Faculté des arts, ou conduit pendant six années continues *in grammaticalibus* dans un collège en vue, ou être bachelier en théologie, bachelier en décret, licencié de médecine, avoir sept ans de maîtrise, avoir enseigné dans des collèges toujours « bien famés ».

Nous avons les noms des vingt-cinq recteurs, environ, élus pendant le règne de Louis XIII. Il n'y a guère de personnages marquants dans le nombre : MM. Hardivilliers, Pescheur, Ruaut, Padet, Duchevreul, Du Chesne, etc. L'année de la mort du Roi, en 1643, est recteur M. Louis de Saint-Amour, bachelier en théologie de la maison de Sorbonne, « au collège de Sorbonne, domicile du dit recteur », car le recteur n'a pas d'hôtel particulier. Il siège chez lui.

Toutes ces élections doivent se faire avec décence, en habits convenables, surtout sans festins. S'il y a quelque soupçon de corruption, les quatre procureurs font une enquête sévère et les coupables reconnus tels sont exclus comme parjures et infâmes de toutes les charges et honneurs de l'Université.

Or, le recteur, il faut le constater, n'a aucun pouvoir personnel dans les trois Facultés et les quatre nations. Il peut bien assister à leurs réunions respectives et y faire entendre ses observations, mais il ne les préside pas, il n'y délibère pas, excepté dans la réunion de la nation des arts à laquelle il appartient, car chaque nation a ses assemblées particulières, comme elle a sa chapelle, son censeur, son receveur, ses revenus, son sceau et deux bedeaux portant des masses.

Le recteur ne reprend de l'autorité que réuni aux trois doyens et aux quatre procureurs qui, comme nous l'avons dit, représentent le corps universitaire. Ensemble, ces huit forment comme un haut conseil de l'Université, gérant les revenus communs de celle-ci, aidant de leurs avis le recteur qui juge des différends entre eux des maîtres, principaux de collèges, régents, pédagogues, boursiers, écoliers. Les huit ont

chacun une clef du sceau de l'Université. Les réunions du conseil se tiennent aux Mathurins dont l'église est située sur l'emplacement de la rue actuelle de Cluny où il subsiste encore quelques restes des arcatures des bâtiments. Le conseil siège dans un coin du chapitre pour confirmer la nomination d'un recteur et dans un coin du cloître pour les affaires ordinaires. Au chapitre, le recteur en exercice prend place dans une haute chaire, devant un pupitre. Les affaires ordinaires traitées sont des questions simples comme d'ouvertures et clôtures de rôles, des nominations de provisions de bénéfices et offices, etc.

Cette Université a donc des revenus. Elle touche des droits sur les grades qu'elle confère. Elle a quatorze bénéfices ecclésiastiques dont elle dispose et où elle nomme. Elle a un personnel : quatorze bedeaux, six pour les trois Facultés, huit pour les quatre nations des arts, et des gens dépendant d'elle à divers titres : vingt-quatre libraires, quatre parcheminiers, quatre marchands de papiers, deux enlumineurs, deux relieurs, enfin et surtout des messagers jurés allant dans chaque diocèse porter des lettres aux parents des étudiants et rapportant l'argent dû par ceux-ci pour la pension de leurs fils, raison principale qui a motivé leur création à l'origine. En dehors du conseil, le recteur doit s'occuper de visiter les collèges et d'y veiller au maintien de l'ordre et de la discipline conformément aux statuts et ordonnances de l'Université.

Le premier samedi de chaque mois, le recteur réunit chez lui, quelquefois à la Sorbonne, les doyens des trois Facultés et les quatre procureurs de la Faculté des arts, afin de régler avec eux les affaires courantes. Il y a des jetons de présence qui valent pour le recteur deux quarts d'écu, et pour les autres un quart d'écu. Sont appelés souvent à ces réunions trois officiers de l'Université qui sont : le procureur fiscal, le greffier et le receveur.

Mais il y a aussi des assemblées générales extraordinaires pour des cas graves, ce qu'on appelle « la congrégation solennelle de l'Université », tenue toujours aux Mathurins : par exemple, celle qui a lieu en 1614 afin de présenter au roi le cahier des remontrances à l'occasion des États généraux. Voici la composition d'une de ces assemblées réunie pour

examiner une réforme des statuts de l'Université : le recteur, les quatre procureurs, les trois doyens accompagnés chacun de six docteurs de leur Faculté, des représentants des docteurs, des principaux de collèges, régents, pédagogues, écoliers et suppôts, enfin un président, deux conseillers et un avocat du Roi au Parlement. Il arrive que telle de ces assemblées soit convoquée pour condamner un livre scandaleux faisant du bruit : ce sont les affaires Sanctarel, Richer et autres. On délibérera aussi sur les péripéties de la bataille qu'on a livrée sous Louis XIII contre les Jésuites.

Les dignitaires de l'Université ont un costume, une robe, avec une épitoge, un chaperon; le recteur ajoute une grande escarcelle qui pend à son côté, ce qui rappelle un peu le costume du xve siècle. C'est en cette tenue qu'ils vont au Louvre saluer le Roi et notamment, selon la tradition, lui offrir un cierge la veille de la chandeleur. Les courtisans se moquent bien un peu de ces accoutrements de « chatsfourrés », comme ils disent. Ils prétendent que l'escarcelle du recteur ressemble assez à celle que maître Gouin, un saltimbanque du Pont-Neuf, porte pour faire ses tours de passe-passe. Henri IV, lui, se divertit surtout de ce titre de « sa fille aînée » qu'on donne aux gens de l'Université et qui l'amuse. Un jour où ceux-ci sont venus le saluer par un temps de pluie affreux et qu'on les introduit dans son cabinet, trempés, couverts de boue, en les annonçant : « Sire, voilà votre fille l'Université qui s'en vient vous faire la révérence. » Le Roi ne peut s'empêcher de dire en riant : « Ah! mon Dieu! Que ma fille est crottée! »

Le recteur et sa suite sont venus au Louvre à leurs frais. Lorsqu'ils doivent assister à quelque cérémonie particulière où on les mande, comme à une procession à Saint-Victor, ils se font donner une indemnité : au recteur, vingt sous; à chacun des doyens et des procureurs, dix sous; aux bedeaux, cinq sous.

Il résulte de toute cette organisation, qu'en somme, c'est la Faculté des arts qui, matériellement, prédomine. Si elle a, comme les autres, sa chapelle, son procureur, son censeur, son receveur, ses examinateurs, ses revenus, son sceau, ses deux bedeaux, si elle confère, comme les autres, tous les degrés,

elle a par surcroît le privilège insigne, tandis que les lettres ou diplômes de bachelier, licencié, docteur, que délivrent les trois autres Facultés commencent par la formule : *Decanus et magistri Facultatis talis,...* de mettre, elle, en tête des siens : *Rector et Universitas parisiensis,...* ce qui témoignerait qu'à elle seule elle serait ainsi l'Université. Elle le proclame, du moins, de par son origine. Elle dit avoir le droit d'enseigner seule toutes les langues et les arts libéraux et elle est, en effet, la plus considérable comme nombre, puisqu'elle compterait, paraît-il, une centaine de professeurs et de principaux, « tous en exercice », tandis que la Faculté de théologie n'a que neuf professeurs, la Faculté de médecine huit, et celle de décret six.

Alors les trois autres Facultés protestent contre ces prétentions. Leurs doyens et docteurs régents réunis dans « l'aula » de la Faculté de théologie, à la Sorbonne, rédigent leur protestation et l'adressent au Parlement. Ils déclarent que leurs Facultés sont toutes trois « supérieures » et que celle des arts est « inférieure »; qu'il est faux que les arts soient distincts d'elles, qu'elles font, toutes quatre, corps également pour constituer l'Université. A quoi les arts ripostent avec véhémence qu'au contraire, ce sont les quatre nations qui ont seules composé, à l'origine, le conseil de l'Université, et qu'avec le temps les trois Facultés s'y sont ajoutées. Ils rappellent qu'ils nomment le recteur, « dignité souveraine de l'Université », qu'ils ont plus de peine et de sollicitude à eux seuls que toutes les autres Facultés ensemble, qu'ils sont chargés des corvées de compliments et qu'en vérité il y a grande différence entre leurs docteurs et ceux des autres Facultés, puisque lorsqu'un des suppôts, par exemple, de la Faculté de théologie obtient un bénéfice, il abandonne l'Université pour aller vivre de ce bénéfice ailleurs, qu'un médecin en fait autant pour courir après ses pratiques et qu'il ne reste que la Faculté des arts pour toutes les besognes courantes, avec ses docteurs « mal portatifs et pesants, comme sont la plupart des vieux docteurs ». Cette querelle sera sans issue.

Mais, si la Faculté des arts est la plus considérable par le nombre, celle de théologie est la plus illustre par son action.

Nous avons dit que la Faculté de théologie ne comprenait que de six à neuf professeurs; six enseignent au collège de

Sorbonne et les autres au collège de Navarre. Chaque professeur est payé cinq cents livres par an. Autour de la Faculté sont groupés l'ensemble des docteurs en théologie issus de cette école célèbre et formant ce qu'on appelle la « Société et congrégation de Sorbonne ». Il y a trente-six logements dans la Sorbonne; les trente-six plus anciens docteurs de la Société les habitent. C'est l'assemblée de tous ces savants qui joue au XVIIe siècle le rôle retentissant qu'a été celui de la Sorbonne. Nous avons, pour 1612, le programme d'enseignement de l'année, prévu dans la *Schola Sorbonica* de théologie. M. André du Val, docteur de Sorbonne, professeur royal de théologie, nous dit-on, traitera le lundi un peu avant huit heures, des indulgences et du purgatoire contre les hérésies de notre temps; M. Philippe de Gamaches, également docteur de Sorbonne et professeur royal de théologie, traitera, le même jour, à trois heures, du péché originel, de la grâce et des secours divins; M. Pierre Le Clerc, docteur de Sorbonne, lecteur et professeur, expliquera le jeudi à dix heures, le dernier article du décalogue, et les préceptes de l'Église; M. Nicolas Isambert, docteur de Sorbonne, entreprendra, le mardi, à huit heures et demie, d'expliquer la première partie de la *Somme* du docteur angélique Saint-Thomas; M. Jacques Hennequin, docteur de Sorbonne, parlera le lundi après-midi des sacrements à la question 60 et suivantes, troisième partie, de Saint-Thomas; enfin M. Jean d'Autrui, docteur de Sorbonne, le mercredi, à deux heures, décrira l'hérésie de Luther, « prendra en mains l'épître de Saint Jude, apôtre, contre Simon le Magicien, les nicolaïtes et les gnostiques qui florissaient à son époque et, si le temps le permet, reviendra aux psaumes quarante-quatre, quatre-vingt-un, quatre-vingt-six et cent neuf ».

Sur tout cet enseignement théologique, en même temps que les autorités ecclésiastiques, veille le Parlement lui-même, contrôleur vigilant de la doctrine. Il a rendu, au XVIIe siècle, un arrêt par lequel, s'avisant d'apprendre, sans doute, à tous ces savants docteurs, que « le principal fondement de la science de théologie est le vieux et le nouveau Testament », il leur prescrit d'avoir tous les jours à faire quatre lectures ordinaires des deux saints documents au collège de Navarre, le

matin de sept heures à huit heures et de huit heures à neuf heures; deux l'après-midi à la Sorbonne, de une heure à deux et de deux à trois, pour traiter, le matin, les épîtres des apôtres, l'apocalypse et un prophète, l'après-midi, les évangiles, le Pentateuque et les hagiographes!

Plus réduite et moins illustre est la Faculté de droit canonique ou de décret avec ses six régents. Elle fait peu de bruit, a rarement l'occasion de se produire. Mais il n'en est pas de même de la Faculté de médecine qui enseigne la médecine proprement dite près de la place Maubert, la chirurgie à Saint-Côme, la botanique au Jardin royal, près de Saint-Victor. Là s'assemblent des docteurs fougueux, qui prenant à cœur les querelles sur des problèmes du temps, tels que ceux de l'émétique ou de l'antimoine, tempêtent, tonitruent, à la grande joie des étudiants qui font chorus. Le public est sceptique sur leur science. Mais, depuis le moyen âge, ils ont le privilège de leur art, nul ne peut exercer leur profession sans avoir été approuvé « par le collège de la Faculté de médecine ». Il est interdit aux apothicaires et épiciers de donner aucune drogue sans recettes et ordonnances délivrés par des docteurs approuvés, et on verra le Châtelet condamner un charlatan à 300 livres d'amende et à « vuider la ville dans les vingt-quatre heures », parce qu'il a tué, avec une pilule, un bonhomme qui avait la gale. En vain, un médecin plein d'humanité, Théophraste Renaudot, aura-t-il la hardiesse d'essayer d'organiser des consultations gratuites pour les malades pauvres et les indigents, il devra cesser devant le tollé de ses confrères.

Quant à la Faculté des arts, elle est constituée pratiquement par l'ensemble des collèges groupés dans le quartier de l'Université que coupent deux artères principales, les rues de la Harpe et Saint-Jacques et au milieu duquel sont semés dix-sept églises, trois chapelles, quatre hôpitaux et vingt-quatre libraires.

Il y a une cinquantaine de collèges. L'Université parisienne avait la réputation d'avoir eu, jadis, jusqu'à quarante mille étudiants, ce qui est peut-être exagéré. Lorsque autrefois un évêque ou un abbé de quelque monastère important venait à Paris pour ses affaires à la cour, il préférait descendre dans une maison qui lui appartînt, achetée ou construite par lui.

Comme il ne venait pas souvent et que la demeure restait vide, certains eurent l'idée d'y envoyer loger quelques-uns de leurs clercs les plus intelligents qui suivraient les cours de l'Université et reviendraient ensuite dans leurs diocèses ou abbayes, instruits et perfectionnés. Il fallait leur donner de quoi vivre. Les prélats fondèrent des bourses. Les collèges ont donc été, à l'origine, des maisons où l'on recevait des boursiers étudiants, la moyenne de ces bourses étant d'environ d'une douzaine par demeure. Les noms de ces collèges, Reims, Lisieux, Laon, Beauvais, Tréguier, Léon, Clermont, Cambrai, Cluny, Marmoutier, etc., indiquent quel était le diocèse ou le monastère par qui ils avaient été fondés. Il y a eu également des fondations de « pure libéralité », comme celle de Robert de Sorbon, au XIIIe siècle, qui a été le collège de la Sorbonne, maison de boursiers, comme les autres, puis des établissements de pur enseignement comme le Collège de France, créé au XVIe siècle par François Ier, sur l'emplacement ou « au terroir de Cambrai, Tréguier et Léon ».

Avec le temps, ces collèges se sont organisés. Ils ont eu un chef qu'on a appelé « le principal ». Ils ont institué des cours qu'assuraient des professeurs nommés régents et que vinrent suivre, en payant, des pensionnaires du dehors, autres que les boursiers. Les Jésuites s'étant installés au XVIe siècle dans un de ces collèges, celui de Clermont, ont amené une révolution. Conformément, d'ailleurs, aux vœux déjà exprimés par les États généraux d'Orléans, ils ont transformé l'institution qui, avec eux, est devenue une vaste entreprise prenant de nombreux élèves qui payaient, leur assurant le vivre, le couvert, très confortablement, l'enseignement le plus varié à tous égards, grâce à un personnel abondant, d'où leur succès immédiat, et les malheureux collèges de l'Université, avec leurs chétives bourses du moyen âge, leurs revenus réduits, leur enseignement de fortune, étriqué, sont tombés dans la misère! C'est là où ils en sont, ou à peu près, sous Louis XIII, pour la plupart.

Il faut voir, en effet, le sort modeste d'un principal à cette date. Il a à peine une ou deux petites chambres et 30 ou 40 livres de gages par an. S'il cherche à augmenter le nombre de ses régents ou à les payer mieux pour en avoir de meilleurs,

les boursiers réclament, disant que les fonds et rentes du collège ont été faits pour eux, destinés à leur subsistance et non à payer des professeurs; et, si le principal insiste, ce sont des querelles, des procès, cinq ou six ans d'écritures et de procédures, coûts, dépenses, jugements, appels à la cour, arrêts du Parlement qui, d'ailleurs, renvoie tout le monde à « régler l'affaire conformément aux statuts ».

Suivons, d'après un texte du temps, un principal nouvellement nommé qui s'installe dans son établissement.

Le principal, arrivant, inspecte la maison. Il constate qu'il y a beaucoup à réparer, les bâtiments, les meubles, car les écoliers « rompent et fracassent tout ». Il faut calmer ensuite l'humeur farouche des boursiers qui s'inquiètent et murmurent contre sa nomination. Il emprunte. Il fait des avances pour effectuer les réparations, pour payer les régents. Dans un collège qui se respecte, il doit y avoir huit ou neuf régents, dont il faut assurer le vivre et l'entretien, et qui demandent des gages décents; deux portiers qui veillent à ce que les écoliers ne sortent pas irrégulièrement. Habitent encore le collège avec le principal, des « pédagogues ». C'est bien du monde! Lorsque le collège est florissant, c'est-à-dire qu'il s'y trouve des pensionnaires payants nombreux, on réunit tout le personnel dans un réfectoire pour les repas. Mais si les affaires ne vont pas, chaque régent doit trouver à ses risques et périls des pensionnaires qu'il prend dans sa chambre et nourrit, lourde servitude que cette « vie de ménage! » Les pensionnaires peuvent ne pas payer, tomber malades et ce sont des procès avec les parents pour faire rentrer l'argent! Chaque régent pourrait avoir jusqu'à cinq ou six pensionnaires, auxquels il fait répéter les leçons, dicte les thèmes, mais auxquels aussi il doit avancer les sommes nécessaires pour le tailleur, le cordonnier, le libraire, et Dieu sait s'il faudra ensuite réclamer aux père et mère, qui seront « morosifs » à rendre!

La tâche du principal est extrêmement compliquée. Elle est, par surcroît, absorbante. Il doit, à toute heure, de jour et de nuit, être partout, le premier à la messe et au salut, aux répétitions. Il a à enseigner le catéchisme, noter les absents, chapitrer les mauvais élèves. Il faut qu'il surveille,

d'ailleurs, aussi bien les maîtres que les écoliers et qu'il ait l'œil dans tous les coins. Un roman du temps met en scène un principal surprenant, dans la ronde qu'il fait, un soir, avec une lanterne, des écoliers en train de danser aux sons d'une vielle dont joue un vielleux qu'ils ont introduit clandestinement. Le principal entre dans une fureur indicible : « Mais en quel lieu est-ce vous jouez ici? Vertu non de Dieu! Je pense que vous êtes ivres! — Ah! Monsieur le principal, ne vous fâchez pas! dit l'organisateur de la sauterie, j'ai fait ici un convive à quelques-uns de mes amis avec lesquels je m'esbaudis un peu!... »

Et que dire ensuite des écoliers! Voici d'après un récit contemporain un petit garçon, qui, venu de Bretagne, est placé dans le collège de Lisieux, vers 1633. On l'attache à un des régents de la maison, mais il prendra sa nourriture au réfectoire. Après un bref examen, et même par faveur, il est admis dans la classe de cinquième. La discipline est sévère. Le jeune écolier va être enfermé, dira-t-il, « plus qu'un religieux dans son cloître ». Tous les matins, il assiste à la messe. Il doit être aux repas et aux leçons exactement à l'heure, annoncée par le son de la cloche. Le régent qui s'est chargé de lui « a l'aspect terrible et se promène toujours avec un fouet à la main ». L'instruction commence. Il faut apprendre à parler couramment latin. Après un temps raisonnable, si on s'oublie à lâcher un mot français, on aura « un signe » et un certain nombre de signes entraîneront une punition. La façon dont le régent procède n'est pas des plus tendres. « L'on m'a accusé, dira notre écolier, avec des paroles aussi atroces que si j'eusse été le plus grand scélérat du monde! » En même temps que le régent, surveille un « maître de chambre », qui est le plus ancien des écoliers, et généralement affecte « un air glorieux et impertinent au possible ».

La tenue générale de l'établissement, ajoute l'écolier, est médiocre, les lits d'une propreté douteuse. Le collégien observe que les maux dont il souffre commencent tous par un P : « Pédant, peine, peur, punition, prison, pauvreté, petite portion, poux, puces, punaises! »

La chère est piteuse. Le principal se croit obligé d'être chiche, afin de joindre les deux bouts. Il y a des collèges où

l'on met sur la porte de la cuisine le sage adage : *Ne quid nimis!* Des menus sont exclus les raves, les salades, la moutarde et le vinaigre, sous prétexte qu'ils excitent trop l'appétit. De temps à autre, le principal fait un petit discours sur l'abstinence et ses avantages : il cite Cicéron et sa sentence reprise par Molière : « Il faut manger pour vivre et non vivre pour manger! » Comme punition, il infligera de préférence quelques jours de jeûne au pain et à l'eau, manière honnête de pratiquer l'économie. On remarquera aussi cette autre pratique salutaire qui consistera à donner au domestique chargé de distribuer le goûter, l'après-midi, quelque bonne commission à faire très loin, juste à l'heure de ce goûter, ce qui permettra d'oublier celui-ci, en apparence par mégarde.

Aux jours de grande fête, qui sont les jours dits de « récréation », la Saint-Martin d'hiver, le 11 novembre, les Rois, carême prenant, etc., il devrait y avoir meilleure nourriture par tradition, mais il faut que l'élève donne alors un écu de supplément. Alors, il mangera de la volaille bouillie ou de quelque pièce rôtie, mais qu'il ne se croie pas à quelque banquet somptueux d'un « Lucullus » ou d'un « Apicius », car ces noms sont honnis des régents, qui ne les prononcent qu'en les accompagnant des termes flétrissants « d'infâmes, vilains, et pourceaux! » Dans le cas où le principal régalerait quelques amis, l'écolier pourra venir présenter aux convives des épigrammes bien tournées, pour lesquelles les invités lui donneront quelques fruits, gâteaux, tartes, même des morceaux de viande, que le collégien mettra soigneusement dans la doublure de sa robe transformée ainsi en besace.

Et comme pour achever son triste sort, l'écolier n'aura pas seulement contre lui des régents despotiques et mal embouchés, mais aussi ceux de ses camarades qui sont de mauvais garnements et qu'on appelle des « pestes ». Ceux-ci ne savent quels tours lui jouer pour se divertir. La nuit ne s'amusent-ils pas à faire peur dans la cour à ceux de leurs condisciples que quelque nécessité fait descendre? Ne les assaillent-ils pas dans l'obscurité à coups de nerfs de bœuf, déguisés en un accoutrement effrayant, ce qui est proprement intolérable? Il y a bien des punitions pour les châtier, le fouet, dont le nombre de coups est fixé suivant l'importance de la faute. C'est un domes-

tique, dans les collèges, qui est chargé de cet office : chez les Jésuites, c'est un ecclésiastique, mais pas membre de la compagnie. Combien est insuffisante la discipline!

Toutes ces causes réunies expliquent comment, sous Louis XIII, tant de collèges sont en décadence! Quelques-uns n'y ont pas résisté et ont été décidément fermés! Le 8 avril 1643, le recteur, M. Louis de Saint-Amour, ayant reçu une plainte relativement à l'état du collège de Marmoutier, situé rue Saint-Jacques, tout contre le collège du Plessis, se transporte sur les lieux, accompagné d'un commissaire au Châtelet, M. Michel Charles — nous avons le procès-verbal de sa visite — et voici ce qu'il trouve! La chapelle est occupée par des charpentiers et des menuisiers qui y travaillent paisiblement à leur compte dans la nef, une cloison les séparant du chœur rempli de foin. En parcourant le bâtiment, le recteur rencontre une « gargotière », qui tient une pension de famille, un imprimeur avec ses presses, des tailleurs, des cordonniers, des relieurs, des couturières; au rez-de-chaussée est une écurie où sont les chevaux de M. de Nemours; le réfectoire est devenu la boutique du libraire Hénault et celle d'un faiseur de luths, violons et autres instruments de musique : à côté est un charcutier; les bâtiments sont ouverts à tout venant, sans surveillance, dans un complet abandon! Et le recteur remarque avec douleur que, dans l'église, il y avait « plusieurs sépultures de personnes de qualité », qu'on y célébrait jadis, tous les jours, matines et autres heures, qu'on y disait quotidiennement huit à dix messes pour le repos de l'âme des fondateurs! Ainsi le temps a tout ruiné!

Néanmoins une quinzaine de collèges restent encore debout et suffisamment florissants dans la première moitié du XVIIe siècle. Ils logent même une assez abondante population d'étudiants. Mais ils ne sauraient, évidemment, suffire à les contenir tous, s'il est vrai qu'il y ait sous Louis XIII de quatorze à quinze mille étudiants dans l'Université de Paris, comme on le dit, dont six mille pour la Faculté des arts, sans qu'il soit possible de chiffrer les étrangers « venant y apprendre les sciences, la courtoisie et la politesse! » Les « écoliers » de théologie sont particulièrement nombreux.

Ne pouvant trouver place dans cette quinzaine de collèges,

la majeure partie doit donc habiter dans des chambres garnies que procurent des familles bourgeoises. Ils y paient un loyer mensuel, non compris le bois et la nourriture, vont manger dans les restaurants, à moins que plusieurs ne s'assemblent pour prendre en commun une pièce où ils auront leur nourriture servie par un domestique qui achète les vivres et fait la cuisine, ou bien ils envoient chercher des plats tout faits dans les gargotes ou chez les rôtisseurs du voisinage et le vin dans les cabarets.

Ce sont ces étudiants libres qui remplissent les rues du quartier de l'Université nuit et jour de leur tumulte. Ils l'agitent du bruit de leur exubérance et de leurs exploits tapageurs. Le temps n'est plus où, pour se distraire, ils allaient au Pré-aux-Clercs. Depuis Henri IV, le Pré-aux-Clers a été entouré de murs et depuis Louis XIII il a été loti et bâti.

Ils sont bien sujets à un certain contrôle de l'Université. Deux fois par an, les régents enseignant les arts doivent dresser la liste de leurs élèves et l'envoyer signée au recteur, la veille de la Purification, pour être mise par celui-ci « au coffre public ». Ces listes serviront, lorsqu'il s'agira d'établir « des lettres de scolarité » de chaque étudiant exigées au moment où celui-ci doit passer ses degrés. On connaît donc chaque étudiant ou on peut le connaître. On le suit, en tous cas, au moment des grades, on le tiendra. Mais ce contrôle est bien insuffisant!

Bachelier, licencié, docteur, tels sont, en effet, les étapes qu'un jeune homme a à parcourir dans les quatre Facultés et auxquelles il ne peut prétendre que s'il a étudié pendant le temps imposé par « les saints décrets » des conciles et les ordonnances des Rois. Les examens ne sont pas de petites formalités. Ils ont même quelque allure solennelle. « Les actes tant de bachelerie que licence », se font publiquement, en chappes, « selon l'ancienne et louable coutume ». Assistent à la séance tous les maîtres, docteurs, régents de la Faculté dont il s'agit, assistés des bedeaux portant leurs masses. Le doctorat, lui, est encore plus majestueux. Il comporte de longues et terribles épreuves, que Paul de Gondi, le futur cardinal de Retz, nous décrit, avec leurs intervalles, dans un certificat où il dit : « J'ai répondu pour la *tentative*, à maître Chapelain, le

8 janvier 1636; l'année suivante, pour la *majeure ordinaire*, le 13 février, à maître Julien Joubert; pour la *sorbonnique*, le 13 novembre et, enfin, pour la *mineure ordinaire*, le 29 décembre à maître de Besse. » Gondi est reçu le 29 janvier 1638 après un vote auxquel participent tous les docteurs en théologie formant la Société de Sorbonne et il passe à la majorité de quatre-vingt-quatre voix, ce qui donne une idée de l'ampleur de l'assistante délibérante. N'oublions pas qu'en dehors de celle-ci, pour quelque jeune candidat appartenant à une illustre famille, un monde considérable vient assister à la soutenance de la thèse : princes, ducs et pairs, seigneurs et courtisans, cardinaux, archevêques, évêques, cérémonie imposante, pour laquelle est toujours trop petite la grande salle des actes de la Sorbonne, celle qui sert aux assemblées de la Faculté, vaste salle rectangulaire dont une gravure du temps nous a conservé l'aspect.

Mais ce serait ignorer ce qu'a été l'Université de Paris sous le règne de Louis XIII, si nous ne disions pas un mot de l'épisode retentissant de sa vie en ce temps qu'a été la bataille menée par elle contre les Jésuites!

Créés vers le milieu du XVIe siècle, chassés en moins de cinquante ans de presque tous les États de l'Europe, les Jésuites, rentrés en France en 1603, avaient obtenu, le 20 août 1610, par lettres royales, l'autorisation de s'installer, comme nous l'avons dit, dans le collège de Clermont « pour la profession en icelui des bonnes lettres et des sciences ». Grâce, nous l'avons dit aussi, à une discipline sévère et à des méthodes ou à des moyens de faire vivre leurs pensionnaires très supérieurs à ceux qui existaient ailleurs, ils avaient obtenu un succès immédiat considérable. Le « recteur et les suppôts » de l'Université, alarmés d'une concurrence qui ruinait leurs collèges, avaient fait opposition devant le Parlement contre leur rétablissement. Un arrêt du conseil du Roi avait maintenu, nonobstant cette opposition, l'exécution des lettres royales du 20 août 1610. Quelques années se passent. Le 1er mars 1618, la Faculté de théologie rouvre le feu en rendant un arrêt, aux termes duquel, nul ne pourra être reçu docteur s'il ne produit un certificat constatant qu'il a fait ses études, au moins pendant deux ans consécutifs,

dans un des collèges de l'Université! La Faculté de droit canonique suit, le 24 mars, et prend un décret analogue. Le 28 avril, le Roi riposte par un arrêt du conseil cassant ces décisions et ordonnant, qu'à l'avenir le collège de Clermont sera considéré comme uni « au corps de l'Université », participant « à tous les droits d'icelle ». L'Université est résolue à ne pas tenir compte de cet arrêt. A quelque temps de là, le recteur refuse d'accepter la candidature à la maîtrise des arts de quatre élèves du collège de Clermont. Ces quatre élèves font un pourvoi au conseil du Roi. Les Jésuites se joignent à eux. Ils excipent que le collège dans lequel ils sont établis, a, de tous temps, été « du corps de l'Université » : donc, ils en sont aussi. La bataille se déchaîne : mémoires, remontrances du Parlement, pamphlets, invectives, injures. Un Jésuite plein de verve, le Père Garasse répond avec virulence; on lui réplique furieusement en le traitant de « bouffon, d'imposteur et pédant! » L'Université proclame que la Compagnie de Jésus « veut la réduire en solitude » par le nombre et le succès de ses établissements et un libelle suggestif est publié par elle sous le titre de : *L'Université en chemise*! Le recteur et les siens déclarent : on a projeté « le dessein de nous détruire », en « envahissant et achetant nos collèges et chapelles ». Lorsque les élèves des Jésuites seront devenus docteurs et maîtres et se trouveront en majorité, ce qui ne sera pas long car leurs classes « regorgent », ils s'empareront de toutes les charges de l'Université, même de celle de recteur et l'Université sera « par terre! » Ils veulent accaparer tout! Ils ont le projet d'installer trois collèges qui desserviraient tous les quartiers de la ville! Paris sera « sous leur coupe! » N'ont-ils pas déjà demandé au Roi l'autorisation de concéder les mêmes grades que l'Université? C'est intolérable! Résultats : ils ont « grélé » tous les collèges!

Puis, comment lutter contre eux? Ils ont obtenu que chacun de leurs pensionnaires apporte au collège son lit garni, que ce pensionnaire ait un correspondant à Paris, connu, solvable, qui réponde de la pension et qui, si l'élève tombe malade, le recueille chez lui. Les collèges ne pourront jamais en obtenir autant! Les Jésuites organisent des fêtes brillantes qui enchantent tout le monde, font jouer des pièces de théâtre

qui attirent une foule énorme! Les régents des collèges de l'Université ne sont pas en état de monter des tragédies de cette manière, de convoquer parents et amis, louer des habits, construire des théâtres, imprimer des affiches, se procurer des rafraîchissements et des collations, comme font les Jésuites! « Quel travail ce serait! coûts et dépenses! » Eux, font tout ce qu'ils veulent, ils ont personnel et argent! En 1616 l'auteur d'une *Réponse d'un étudiant en l'Université de Paris à un sien ami*, constate avec accablement que les Jésuites sont installés dans quarante des meilleures villes du royaume, aidés pour leurs installations, par les villes elles-mêmes, suivant le vœu des États d'Orléans; qu'ils ont de magnifiques établissements à Rouen, Caen, Rennes, la Flèche, bien rentés, offrant des bâtiments superbes, une nourriture assortie, une discipline exacte assurée par des religieux nombreux et choisis, comme à Paris où ils ont mis au collège de Clermont leurs meilleurs professeurs, des Maldonat, des Mariana, propres à donner à ce collège « nom et bruit ». Ils ont ainsi attiré les familles et « couché » les collèges de l'Université « sur la paille! » Leur autorité est maintenant telle qu'il n'y a puissance au monde qui ne les redoute, ni personne, en particulier, qu'ils « ne s'efforcent de tenir en sujétion ».

Cette lutte passionnée n'aboutira pas. Le Roi soutient les Jésuites. Richelieu veut la paix. Comme Henri IV, Louis XIII se contente de répondre aux gens de l'Université se plaignant que les Jésuites dépeuplent leurs collèges : « Faites mieux qu'eux et vous aurez plus d'écoliers!... »

LOUIS BATIFFOL

PRÉCISIONS SUR MÉRIMÉE

Apporter des précisions sur la vie, et singulièrement sur la jeunesse de Prosper Mérimée, peut paraître une prétention impertinente ou malicieuse lorsqu'il n'a pas fallu moins de quatre forts volumes pour grouper les faits recueillis par Maurice Tourneux; par Félix Chambon, auquel nous devons les documents de premier ordre; par Lucien Pinvert, Adolphe Paupe; par M. Pierre Josserand enfin qui a dressé un catalogue si précieux de la *Correspondance* et établi le texte et les dates des *Lettres de Mérimée à la comtesse de Montijo.*

Il s'en faut pourtant de beaucoup que tant d'efforts marquent un terme. Si, avec la publication des *Lettres aux Grasset et à la famille Delessert*, grâce aux analyses délicates, aux aperçus intelligents d'Émile Henriot, Eugène Marsan et Maurice Levaillant, le caractère de Mérimée, dégagé des injustices et des erreurs, apparaît dans une lumière mieux distribuée, il reste à retrouver patiemment les éléments d'une biographie définitive à laquelle de prochaines publications comme les *Lettres à madame de Boigne*, les *Lettres à Ludovic Vitet*, d'autres encore, apporteront les plus utiles précisions.

Sur le « mauvais sujet » que fut quelque temps l'ami de Céline Cayot et de Sutton-Sharpe, M. Paul Arbelet[1] n'a pas craint de nous donner des détails fort amusants et qui ne chargeront pas bien lourdement le souvenir de Mérimée, si ce n'est auprès de quelque grave historien, de qui l'indignation parfois prête à sourire.

1. Cf. *Bull. du bibliophile*, 20 juin et 20 juillet 1932.

Aux nuits de cette existence de « vaurien » il est équitable d'opposer les jours paisibles de Mérimée au *Jardin du Roi*, de glisser avec lui des amours joyeuses à l'amitié plus austère, et de nous arrêter sur le pur profil de mademoiselle Duvaucel, belle-fille de Cuvier.

***

Le nom de Sophie Duvaucel est familier aux amis de Mérimée et de Stendhal. Le livre de miss Doris Gunnell[1], celui de M. Louis Royer[2] qui a publié les lettres de Stendhal à mademoiselle Sophie, utilisant eux-mêmes les souvenirs de Mrs. Lee[3] et les notes intimes du Dr Quoy[4], les récents articles de M. Émile Henriot et de M. Edmond Pilon dispensent de renseigner sur le salon de Cuvier, sur les fameuses réceptions du samedi dans la bibliothèque ornée d'un buste colossal de Schiller, devant lequel, n'étaient la politesse et le bon ton qui n'y permettaient que le français, on aurait pu entendre parler toutes les langues de l'Europe.

Acceptant bien volontiers le modeste rôle d'« encadreur » dont parle Sainte-Beuve, nous nous bornerons à donner, sans ornements ou soi-disant tels, les faits utiles à l'intelligence des lettres de Mérimée, à en remplir les intervalles, à ajouter enfin quelques précisions à la biographie de l'auteur de *Mosaïque*.

Pendant trente ans on n'a pu lire qu'une seule lettre de Mérimée à Sophie Duvaucel : la fameuse lettre datée de Grenade, 8 octobre 1830, publiée dans le supplément du *Gaulois* du 13 février 1900 et dans le *Carnet historique et littéraire* du 15 février (p. 103-6). En 1927, cette lettre a été publiée à nouveau, avec des corrections de lecture par M. Maurice Levaillant, dans son édition des *Lettres d'Espagne*[5]. Dans

1. *Sutton Sharpe et ses amis français*. Paris, H. Champion, 1925.
2. *Stendhal au Jardin du Roi*, Grenoble, Arthaud, 1930.
3. *Mémoirs of Baron Cuvier*, by Mrs R. Lee.
4. *Notes intimes sur Georges Cuvier* rédigées en 1836 par le Dr Quoy... publiées et commentées par le Dr E. T. Hamy. Paris, Imprimerie Nationale, 1906.
5. Prosper Mérimée, *Lettres d'Espagne* (1830-1833). Introduction de Maurice Levaillant. Éditions Lemarget, 1927.

l'élégante étude qui ouvre cette édition, M. Levaillant a pu, en outre, faire connaître quelques extraits de la correspondance, mais la totalité du dossier, qui contient cinquante-trois lettres, restait encore ignorée, et M. Trahard, par parenthèse, n'avait pas pu l'utiliser pour sa *Jeunesse de Mérimée*. Ce n'est que tout récemment que M. René Bray, à qui le dossier fut communiqué par son possesseur M. le comte A. de Suzannet, en a publié des fragments avec un commentaire excellent dans la *Gazette de Lausanne*. Cette correspondance mérite de franchir le cercle de quelques mériméistes privilégiés et nous remercions M. le comte de Suzannet de la libéralité avec laquelle il a mis à notre disposition les documents autographes que nous publions ici avec son assentiment. Une communication aimable nous permet d'y joindre une lettre qui ne figure pas dans le dossier de M. de Suzannet, mais nous avons en revanche omis sans regrets quelques billets de peu d'importance, le goût et le respect que nous avons des écrits de Mérimée n'allant pas jusqu'au fétichisme.

***

Dût-on nous accuser de tomber dans la niaiserie de la minutie, il n'est pas sans intérêt d'entrer dans les détails de la naissance de Sophie Duvaucel. Ses biographes, les plus galants, reconnaissent que « née au plus tard en 1794, ce n'était plus une très jeune fille », et le Dr Quoy écrit sans ambages : « Personne charmante qui a eu dans sa jeunesse une physionomie si gracieuse, on pourrait même dire angélique, si on en juge par le beau portrait au crayon de Lawrence[1]. » Or à l'époque où commence la correspondance de Mérimée avec mademoiselle Duvaucel, le portrait n'est déjà plus ressemblant peut-être, et en 1833, assurément il ne l'est plus, puisque Mérimée écrit à son ami Sutton Sharpe, cet avocat anglais qui balança longtemps d'épouser mademoiselle Sophie : « Elle est changée et vous ne la reconnaîtriez pas si vous vous la rappelez telle que vous l'avez vue quand vous cristallisiez. »

Jeune fille en effet, comme on l'a dit, et des plus sages, à

1. Ce portrait légué au Musée du Louvre, par Sophie Duvaucel, est reproduit en frontispice dans l'ouvrage de M. Louis Royer.

n'en pas douter, mais au soir de sa jeunesse, Sophie Duvaucel a touché la quarantaine en 1829, alors que Mérimée n'a que vingt-six ans, différence d'âge qu'il fallait connaître pour comprendre le ton de leur correspondance.

Sophie Duvaucel est la fille du chevalier Louis-Philippe Duvaucel, l'un des fermiers généraux de Sa Majesté, qui avait épousé Marie-Anne Coquet de Trayzayle dont la sœur Laure Coquet était mariée à Charles Brack, directeur général des fermes du Roi[1].

Quand Louis-Philippe Duvaucel fut guillotiné le 8 mai 1794, avec vingt-sept fermiers généraux, parmi lesquels Lavoisier, il laissait quatre enfants dont une fillette âgée de quatre ans et demi, Antoinette, Sophie, Laure Duvaucel, née rue Cadet le 19 décembre 1789 et baptisée le 21 du même mois en la paroisse Saint-Eustache.

La veuve de Duvaucel, entièrement dépouillée de sa fortune par la Révolution, se remariait en 1803 avec Georges Cuvier et n'apportait en dot que ses quatre enfants. Deux de ces enfants moururent bientôt, l'un, assassiné en Portugal pendant la retraite de l'armée française en 1809; l'autre, à Madras pendant un voyage pour le Muséum, dans l'Inde et dans les îles de la Sonde.

***

La première lettre qui nous ait été conservée, de Mérimée à Sophie Duvaucel, est datée de mai 1829. Pourtant, dès l'année 1825, à ce qu'il semble, Mérimée a fréquenté le Jardin des Plantes où nous le rencontrons en compagnie de J.-J. Ampère et de Sautelet[2]. On pourrait croire que par les Fresnel, et surtout par les Ampère, il a été, de bonne heure, introduit dans la famille Cuvier et qu'il a connu le malheu-

1. Charles-Pierre Bracq, né à Valenciennes le 29 juin 1749. D'abord Directeur des fermes du Roi, puis directeur des douanes à Gênes, et administrateur général de la Douane sous l'Empire. Cf. *Arch. hist. et lit. du Nord de la France et du Midi de la Belgique*, nouvelle série, t. VI, Valenciennes, 1847, p. 223. — Charles Bracq changea la terminaison de son nom en Brack, et son fils Fortuné Brack, le fit écrire quelquefois Brak ou Brac.

2. Louis de Launay, *Un amoureux de madame Récamier*, Paris, Champion, 1927, p. 159.

reux projet de mariage entre son ami Jean-Jacques Ampère et Clémentine Cuvier (1826). Mais, au témoignage de Mérimée lui-même, ce n'est pas Ampère, mais Stendhal qui l'introduisit chez Cuvier. « Je regrette beaucoup, écrit-il, d'avoir été présenté dans cette maison par Beyle, car il m'a chargé de sa mauvaise réputation et j'ai bien assez de la mienne. »

Si, en effet, mademoiselle Duvaucel apparaît dès la fin de 1826, dans la correspondance de Stendhal, on ne trouve son nom qu'en 1829 dans celle de Mérimée; du moins dans la douzaine de lettres qui a été retrouvée pour la période qui va de 1825 à 1829.

Il est donc difficile de préciser le début des relations de Mérimée avec mademoiselle Sophie, mais il est vraisemblable de le placer vers 1828, après la mort de Clémentine Cuvier qui survint en septembre 1827, alors que la jeune fille lasse des hésitations du « doux Ampère », amoureux de madame Récamier, décidait d'épouser Duparquet, maître des requêtes, ami de Lebrun, l'auteur de *Marie Stuart*. Mérimée vient de publier *la Guzla* et prépare *la Jacquerie* qui paraîtra le 7 juin 1828.

A l'époque où commence la correspondance que nous publions, il a donné la *Chronique du temps de Charles IX* et il est le conteur déjà célèbre de *Mateo Falcone*.

***

En janvier 1829, Mérimée est très occupé, mais comme dit madame Ancelot, « ces occupations-là ont un terme, et M. Mérimée a bien le bonheur le plus triste du monde ». Il aurait grande envie de revoir Londres, mais une volonté plus forte que la sienne le retient à Paris. « L'homme propose et *la femme* dispose. » La femme, c'est alors madame Lacoste et Mérimée désire cacher à mademoiselle Sophie le motif qui contremande son voyage. C'est que sa réputation est mauvaise au Jardin des Plantes où on le « regarde comme un apprenti scélérat qui fait honneur à son maître en fait de crimes, c'est-à-dire Beyle... ces dames sont devenues terriblement susceptibles; quand on n'est pas confit en vertus, et que l'on parle avec éloge de ce qui est passionné, on est un Don Juan, un fanfaron de méchanceté... »

Aussi Mérimée se s'amuse guère en dînant en famille avec M. Cuvier.

Beaucoup plus que d'avoir « prétendu attraper [ses] concitoyens en leur donnant *la Guzla* comme une « traduction », sa liaison avec madame Lacoste, et son duel avec le mari, lui nuisent dans l'esprit de la famille Cuvier. Lorsque paraîtra en janvier 1830, *le Vase étrusque*, Sophie Duvaucel marquera son peu de goût pour Mathilde de Coursy, dans laquelle elle a reconnu madame Lacoste. « C'est une très honnête femme, répondra Mérimée, puisqu'elle avait son amant pour le bon motif... et elle avait des remords, si l'on m'a bien instruit. » C'était aussi le sentiment de Victor Jacquemont qui écrit : « Je connais seulement pour l'avoir vue une fois dans une situation très dramatique *la donna dei suoi pensieri*. Ce fut quand je ne pus empêcher mon pauvre ami de recevoir trois balles dans le bras et dans l'épaule, bien qu'il fût lui-même un bon tireur et que l'opinion publique l'eût excusé s'il avait fait feu sur son adversaire et l'avait éventuellement tué raide. L'adversaire était, il est vrai, le mari; mais un genre de mari qui par sa conduite passée avait perdu certainement tous droits sur sa femme[1]. Par respect pour son titre de mari, Mérimée qui avait un mépris complet pour l'homme joua avec une simplicité qui n'avait rien d'affecté le rôle passif de cible. Beaucoup de gens qui écrivent des choses plus morales n'auraient pas agi de la sorte[2]. »

Mérimée, disait Victor Cousin, c'est un gentilhomme!

Donc Mérimée est tout à son amour pour le gracieux modèle de Diane de Turgis lorsque nous entrevoyons, pour la première fois, la jeune madame Delessert qui, environ 1829, le prie à dîner chez elle, 26, rue d'Artois. Est-ce par mademoiselle Duvaucel que l'auteur de la *Chronique* a été présenté, de même que Beyle, chez la fille du comte Alexandre

1. Il semble en effet que Félix Lacoste n'avait pas ignoré la liaison de sa femme avec Joseph Bonaparte, qui était alors aux États-Unis sous le nom de comte de Survilliers.

2. Ce passage est en anglais dans l'original : Correspondance de V. Jacquemont avec mademoiselle Noizet de Saint-Paul. *Revue d'histoire litt. de la Fr.*, 11e année, 1904, p. 303. — Le duel de Mérimée peut donc être placé entre le retour de New-York et le départ de Jacquemont pour les Indes, c'est-à-dire entre novembre 1827 et avril 1828.

de Laborde? Ce n'est pas certain; mais c'est en 1829, on le remarquera, que fut fondé le *Comité des Asiles pour l'enfance*, dont la vice-présidente est la comtesse de Laborde et qui compte parmi ses membres madame Gabriel Delessert, 26, rue d'Artois et mademoiselle Duvaucel, au Jardin du Roi. C'est pour une loterie en faveur de ces asiles que Mérimée, à l'exemple de madame Delessert, dessine une « biscayenne » et « *la chaste Suzanne* d'après un nommé Rembrandt ». N'est-ce pas au bras de madame Delessert que Mérimée visita un « asile pour l'enfance » et qu'il fut « profondément triste de voir ces pauvres enfants assujettis à des mouvements automatiques, mangeant en cadence et se comportant comme de grandes personnes[1] ».

***

Cette année 1829 est une année heureuse, féconde pour Mérimée qui donne *le Carrosse du Saint-Sacrement*, *l'Enlèvement de la redoute* et *Tamango*. C'est la belle période de son talent de conteur et son élan se poursuit en 1830 avec *le Vase étrusque*, *les Mécontents* et *la Partie de Tric-Trac*, lorsque, tout à coup, cette vie, pleine d'une lumière ardente, s'assombrit pour la première fois. Sans doute « les remords » de madame Lacoste sont pour quelque chose dans son désir de fuir Paris, de voyager. Y eut-il rupture ou brouille passagère entre les deux amants? car les remords de madame Lacoste ne paraissent pas avoir été définitifs. Un autre amour malheureux ou irréalisable n'a-t-il pas traversé la vie de Mérimée? Peut-être.

Quoi qu'il en soit Mérimée, le cœur assez triste, part le 27 juin pour l'Espagne. Le billet inédit qu'il envoie à Mareste, et dont nous devons la communication à M. Pierre Josserand, nous fixe sur son itinéraire :

Dimanche matin, 27 (juin 1830).

Je pars enfin. Mercredi je serai à Bordeaux et probablement le 5 ou 6 juillet au plus tard je passerai la Bidassoa, pourvu toutefois que M. Ugaste, M. Ravacho ou autres espèces ne me fassent rebrousser

1. Lettre de Mérimée à Stendhal, 5 juillet 1836, *Revue de Paris*, 5 juillet 1898, p. 421.

chemin. S'ils me pendent, soignez mon oraison funèbre. Je vous renvoie les livres sur l'Espagne que vous m'avez prêtés. J'étais trop pressé et canulé pour aller vous dire adieu.

J'ai deux gros paquets de lettres que la sig[nora] Medea m'avait donnés à garder dans le temps qu'elle était « aussi douce que belle ». Elle craignait les fureurs de M. de R.[1] (homme très colérique comme vous savez) qui aurait pu les découvrir. *Inde ira.* Je voulais aller les lui reporter, mais le temps! Voulez-vous si elle les redemande les envoyer prendre de votre part, chez moi. On vous les remettra. Adieu.

P. S. Envoyez-moi votre relieur,

Monsieur
M. de Mareste
(Bureau des Passeports)
Préfecture de Police.

Mérimée pénètre donc en Espagne par la route classique : Bayonne, Irun, Astigarraga, Vittoria et Burgos. Dans la seconde quinzaine de juillet il est à Madrid où il apprend la nouvelle de la révolution de Juillet, qui prolonge son séjour de deux semaines. C'est probablement vers la mi-août qu'il quitte Madrid, visite Cordoue puis Séville d'où il écrit le 4 septembre à Albert Stapfer une lettre dont Filon et Paul Stapfer n'ont publié que des extraits[2] et dont nous pouvons donner le texte intégral, grâce à l'obligeance de M. Georges Andrieux :

Séville, 4 septembre 1830.

Mon cher Albert,

Si je ne vous ai pas écrit plutôt [*sic*] ce n'est pas faute d'avoir pensé à vous. Vous seriez un des hommes avec qui j'aurais le plus de plaisir à voyager, et un de ceux qui je crois trouveraient le plus de plaisir à visiter le pays où je suis. C'est une terrible chose que de voir de belles choses seul, ou avec des indifférens [*sic*] ce qui est pis, et de ne pouvoir parler de ces belles choses qu'en balbutiant une langue étrangère. J'ai souffert plus qu'un autre de tout cela; maintenant je commence à m'habituer à la solitude et je crois que n'eussé-je gagné que cela à voyager en Espagne, mon argent ne serait pas perdu.

1. Je ne sais si l'on doit lire M. de Rubempré, auquel cas *Medea* serait Alberthe de Rubempré; ou M. de Raguse, auquel cas *Medea* serait madame Ancelot. Sur les rapports de Mérimée et de madame Ancelot, cf. *Stendhal et le Salon de madame Ancelot*, par Henri Martineau, le Divan, 1932.

2. Cf. Paul Stapfer, *Études sur la littérature française moderne et contemporaine*. Paris, Fisbacher, 1881, p. 323 et p. 326. Les passages déjà publiés sont ici entre crochets et reproduits avec quelques corrections de lecture.

[J'ai passé à Madrid quinze jours de plus que je n'en avais l'intention, à cause des farces que vous avez jouées là-bas. Je voulais revenir aux premières nouvelles, mais les lettres de mes parens m'ont appris que tout était tranquille. Je ne me console pas d'avoir manqué un spectacle qui ne se donne que tous les mille ans. Voilà deux représentations que je manque, la première pour être né un peu trop tard, et l'autre (représentation extraordinaire à notre bénéfice) pour ce malheureux voyage d'Espagne. Si je restais plus longtemps dans ce pays-ci, peut-être verrais-je l'équivalent du spectacle dont vous avez joui. La musique française a ici bien des partisans, et je ne doute pas que d'ici à six mois elle ne soit généralement adoptée dans la Péninsule, à moins que les directeurs de théâtres n'aient le bon esprit de prévenir les demandes du public, en faisant jouer nos opéras.] J'ai appris avec grand plaisir, mais sans surprise la conduite de nos amis. Rappelez-moi à leur souvenir et dites-leur combien je les aime.

J'avais commencé à écrire quelque chose sur le musée de Madrid et sur l'école espagnole en général[1] quand j'ai reçu la nouvelle du 25 j[uillet]. J'ai tout laissé m'imaginant que vous n'en aviez que faire. Maintenant, voyageant trop rapidement je n'ai plus le tems de mettre mes notes en ordre. A mon retour, si cela peut vous être agréable, j'aurai bien des choses à vous dire sur Murillo, Velasquez, etc. Le maréchal Soult a laissé ici bien des richesses et à peine s'apperçoit-on [*sic*] de son passage. [J'aurai] aussi [à vous parler du caractère singulier du peuple de ce pays. La canaille est ici intelligente, spirituelle, remplie d'imagination, et les classes élevées me paraissent au-dessous des habitués d'estaminet et de roulette de Paris. Je ne sais si c'est à la demi-éducation qu'ils reçoivent que l'on doit attribuer les préjugés et la sottise des gens comme il faut. Il me semble qu'un savetier espagnol peut être bon pour les emplois les plus élevés, et un grand peut tout au plus devenir un bon toréador. A propos de taureaux, sachez que c'est le plus beau spectacle que l'on puisse voir. Il est certain qu'il n'y a rien de plus cruel, de plus féroce que les courses de taureaux; mais prenez M. Appert[2] le philanthrope, et forcez-le d'assister à une corrida, je parie qu'il en deviendra plus amateur que les Espagnols eux-mêmes. Moi qui vous parle, qui ne puis voir saigner un malade sans éprouver une émotion désagréable, j'ai été voir les taureaux seulement pour l'acquit de ma conscience, afin de voir tout ce qu'il y a d'étrange à voir. Eh bien! maintenant j'éprouve un indicible plaisir à voir piquer un taureau, éventrer un cheval, culbuter un homme. A une des dernières courses de Madrid, j'ai été scandaleux. On m'a dit,

1. Mérimée publiera cet article dans l'*Artiste*, en mars 1831. Après la mort de Mérimée, en septembre 1871, l'*Artiste* le publiera à nouveau comme inédit, et plus complet de quelques lignes, sous le litre : *Les Grands Maîtres du Musée de Madrid*. Lettre au Directeur de la Revue (p. 341). M. Levaillant a très légitimement joint cet article aux *Lettres d'Espagne*, dans son excellente édition.

2. Philanthrope célèbre qui s'occupa d'adoucir le sort des prisonniers. Stendhal cite son nom dans *Rome, Naples et Florence* et dans *Le Rouge et le Noir*.

mais j'ai peine à le croire que j'avais applaudi avec fureur, non le matador, mais le taureau au moment où il enlevait, sur ses cornes, cheval et homme. On s'intéresse à un taureau, à un cheval, à un homme dix fois, mille fois plus qu'à un personnage de tragédie. Je ne m'étonne plus que les gens qui une fois par semaine voient tuer une douzaine de taureaux ne puissent prendre goût à des ouvrages dramatiques.]

Les théâtres, j'en excepte l'Opéra italien, sont encore moins suivis qu'à Paris, et c'est encore Scribe qui, comme à Paris, a seul le talent d'attirer des spectateurs. J'ai vu jouer *le Mariage de raison*[1] orné de quelques changements assez pitoyables. [Les auteurs sont détestables, les femmes ont plus de naturel que les hommes, d'ailleurs elles sont très jolies. Les directeurs ici comme chez nous font banqueroute et se plaignent du mauvais goût de leur siècle.]

Depuis que j'ai vu Séville et Cordoue, je me sens tenté de me faire turc. Tout ce qu'il y a de beau et d'utile est l'ouvrage des Maures. Leurs aqueducs abreuvent encore toutes les villes du midi, sans que les habitans chrétiens se soient jamais donné la peine de les réparer. Ils ont défiguré leurs mosquées pour en faire des églises et dans les maisons particulières les barbares ont caché sous un badigeonnage épais les ornemens délicieux que les architectes arabes savaient si bien employer. L'Alcazar de Séville, et la mosquée de Cordoue, maintenant la cathédrale, étaient couvertes du haut en bas d'arabesques de couleur, maintenant on a recouvert tout cela d'une couche de plâtre; c'est l'usage de peindre tout en blanc, c'est la seule propreté d'un pays où l'on mange des mouches dans la soupe dans les meilleures maisons. Par le même amour pour le blanc ils nettoyent avec du sable des statues antiques et les rendent aussi éclatantes que les figures d'albâtre des pendules que vous voyez dans la rue de Richelieu.

A mon retour n'allez pas me demander des cigarres. Sachez que S. M. C., que Dieu garde beaucoup d'années! n'entend pas que ses sujets fument d'autre tabac que celui qu'il a la bonté de leur vendre. Or ce tabac est si mauvais qu'on est obligé d'avoir recours aux contrebandiers lesquels n'ont point de honte de vous faire payer cinq sous un cigarre potable. J'imagine que sous le G[ouvernemen]t C[onstitutionnel] nous ne fumerons que de bons cigarres et à bon marché. C'est dans cette espérance que je vous laisse. Je vais affranchir ma lettre, l'heure de la poste me presse et je n'ai pas le tems de vous dire nombre de choses curieuses qui me viennent à l'esprit. Je serai à Paris vers le 20 octobre.

(cachet postal d'arrivée : 18 septembre 1830).

COMTE RAMPONNEAU.

M. Albert Stapfer
4, rue des Jeûneurs
Francia (*Paris*).

1. Pièce de Scribe, représentée pour la première fois au *Gymnase* le 10 octobre 1826.

De Séville, Mérimée gagne Cadiz, puis Algésiras où il est retenu cinq jours. Il traverse ensuite à dos d'âne la sierra de Ronda, passe à Loja et arrive, le 8 octobre, à Grenade d'où il écrit à Sophie Duvaucel. Remontant par Campillo de Arenas, Baylen et Tolède c'est alors, ce me semble, qu'il fait avec don Cipriano Palafox y Portocarero, comte de Teba, la rencontre qui aura une telle influence sur sa destinée. Le comte de Teba le ramène à Madrid, où il est le 25 octobre, et la comtesse de Teba le fera revenir de ses préventions contre la sottise et les préjugés de l'aristocratie madrilène.

Il quitte Madrid pour Valence où il est le 15 novembre et rentre en France, par Barcelone probablement, pour arriver à Paris dans les premiers jours de décembre.

***

Mérimée est en retard pour recueillir le « bénéfice » de « la représentation » qui s'est jouée en juillet. Ses amis du *Globe* et de la Société *Aide-toi, le ciel t'aidera* sont tous pourvus, depuis Vitet nommé Inspecteur des monuments historiques, jusqu'à Romieu qui commence à Quimperlé son étonnante carrière préfectorale.

Mais la faveur du duc de Broglie, celle du duc Decazes, protecteur de Léonor Mérimée, l'amitié de Mareste, cousin du comte d'Argout, récompensèrent bientôt le libéralisme de Mérimée, et le 5 février 1831, les journaux annoncent la nomination de Prosper Mérimée comme chef de bureau du Secrétariat général de la Marine[1]. Certes les titres qu'il a pour cette fonction sont minces et c'est peu, pour les justifier, que d'avoir écrit deux scènes maritimes : *Tamango* et *la Partie de Tric-Trac*. Aussi la *Quotidienne* plaisante : « M. Prosper Mérimée, auteur du théâtre de Clara Gazul et de plusieurs productions distinguées, vient d'être nommé chef du bureau du Secrétariat général de la Marine. Il vaque, dit-on, une place à la division des lettres, au ministère de l'Intérieur. Nous espérons qu'on la donnera à un officier de marine. »

Le passage de Mérimée à l'hôtel de la Marine n'a laissé aucune trace; il fut pourtant profitable à son cousin Jean-

1. Cf. *Quotidienne*, *Journal des Débats*, 5 février 1831; *Figaro*, 6 février 1831; *Revue de Paris*, t. XXXI, p. 71.

Auguste Marc[1] qui reçut le 1er mars 1831, le brevet de capitaine de corvette qu'il attendait depuis quinze ans.

Quelques semaines plus tard le ministère Laffitte tombe et Casimir Périer prend le pouvoir. Le 13 mars le comte d'Argout quitte la Marine, et Mérimée le suit au Commerce et aux Travaux publics. Il a le titre de chef du cabinet; il n'a pas encore la croix qu'on lui donnera en mai et il attend avec impatience le titre de maître des requêtes.

Au *Commerce*, est rattachée la Division des *Sciences, Beaux-Arts et Belles-lettres*, dont le chef est Hippolyte Royer-Collard, son ami; et Ludovic Vitet est inspecteur des Monuments historiques. Ainsi, l'avenir de Mérimée va s'orienter vers l'archéologie à laquelle il consacrera une si large part de son activité, mais pour le présent il n'y songe guère et commence cette vie de plaisirs qui doit lui donner une très mauvaise réputation. Une lettre à Stendhal nous édifie sur les distractions qui suivent les dîners chez Véry et au café de Paris, et qui réunissent Sutton Sharpe, Vielcastel, Malitourne, Mareste, Delacroix et Musset. Les lettres à Édouard Grasset ne laissent aucun doute sur l'emploi du temps de Mérimée dès qu'il peut quitter son bureau, où il enrage d'être « cloué ». Sans doute mademoiselle Sophie n'est-elle pas dupe des bonnes excuses de Mérimée qui néglige un peu les réceptions du baron Cuvier pour le salon de madame Ancelot et celui du baron Gérard, pour Alberthe de Rubempré, l'ardente cou-

1. Né à Mathieu (Calvados), le 11 novembre 1789 de Jacques-Gille Marc, laboureur, et de Jeanne-Catherine Fresnel. Son parrain était Jacques Fresnel, architecte. Il commença à naviguer le 1er janvier 1804. Lieutenant de vaisseau, le 31 juillet 1816, il navigue sur la *Mésange* dans les eaux d'Alger pour protéger la pêche au corail (1821-1825); fait en 1827 sur la *Belle Gabrielle* une croisière aux Antilles. Il commande en second sur le même navire lors de l'expédition d'Alger et prend part à la prise d'Alger. Capitaine de corvette le 1er mars 1831, il commande la goëlette *la Badine* du 22 mars au 25 octobre 1832, fait un voyage à Ténériffe en 1837, une campagne aux Antilles en 1839. Capitaine de vaisseau, le 30 septembre 1840. En 1847 demande à contracter mariage avec dame Gerbaut, née Rose-Céline Charpentier avec laquelle il vit depuis quinze ans et dont il a un fils. Retraité le 27 juillet 1849. Commandeur de la Légion d'honneur le 28 décembre 1866.

Le nom du capitaine Marc revient plusieurs fois dans la correspondance de Mérimée. L'intérêt que Mérimée n'a cessé de porter à son cousin se manifeste par la présence dans son dossier (*Archives de la Marine*) de lettres de recommandation du marquis d'Aragon, d'Edmond Blanc et de Gabriel Delessert.

sine de Delacroix, pour de jolies actrices comme Anaïs Aubert, mademoiselle Dupont, et quelques autres filles aimables, car les coulisses font accueil au chef de cabinet du comte d'Argout.

Mérimée s'amuse et c'est sans enthousiasme qu'il se voit contraint de quitter ses amis pour passer vingt-sept jours avec les gens « les plus hauts, les plus grands, les plus assommants de France ».

En effet le roi est parti de Saint-Cloud, le 8 juin 1831, accompagné par le duc d'Orléans, le duc de Nemours, le ministre de la Guerre et le ministre du Commerce, comte d'Argout. Mérimée suit son chef et parcourt à la suite de Sa Majesté les provinces de l'Est, Valmy (12 juin), Nancy, Metz, Strasbourg, Colmar, Belfort (24 juin), etc.

***

C'est en octobre 1831 que Mérimée reçut une lettre en anglais, d'une admiratrice qui signait *lady Algernon Seymour* et qui était en réalité Jenny Dacquin, la célèbre inconnue. Sophie Duvaucel, comme on le verra dans la correspondance que nous publions, fut intimement mêlée au début de l'aventure et intervint pour Mérimée auprès de madame Lambert, cette dame un peu mûre qui devait servir de chaperon à Jenny Dacquin.

Cependant la vie de Mérimée coule joyeuse; il n'est pour la connaître que de lire les lettres à Édouard Grasset et à Sutton Sharpe. C'est à peine si le choléra interrompt, en 1832, les réunions de la Rotonde. Malgré tant de malheurs, il y a encore moyen de rire, après les visites journalières à l'Hôtel-Dieu. Car Mérimée, le 3 avril, est nommé commissaire spécial « pour surveiller l'exécution des mesures sanitaires[1] ». L'épidémie est grave et bientôt le Jardin des Plantes est en deuil. Cuvier meurt le 13 mai 1832, trois jours avant Casimir Périer.

En novembre, Mérimée obtient enfin le titre de maître des requêtes auquel il tenait beaucoup[2], et, le lundi 3 décembre,

1. *Moniteur Universel*, 4 avril 1832.

2. Dans une lettre inédite datée de *novembre* 1832 (*Archives Nationales*, B317 A154) Mérimée remercie de cette nomination le comte de Peyronnet.

il part pour Londres, chargé par le comte d'Argout d'une mission officieuse. C'est à son retour, débarquant à Calais, dans les premiers jours de janvier, qu'il eut avec Jenny Dacquin, l'entrevue qu'il a racontée à Sutton Sharpe et sur laquelle M. Paul Arbelet a donné récemment[1] de si amusantes précisions.

A Paris, où il arrive avant le 17 janvier 1833, il trouve le remaniement ministériel du 31 décembre 1832. Thiers, après l'arrestation de la duchesse de Berry, a sollicité et obtenu l'échange de son portefeuille de l'Intérieur contre celui du comte d'Argout, ministre du Commerce et des Travaux publics. Mérimée passe donc à l'Intérieur comme chef du cabinet particulier du ministre et voit avec stupeur entrer dans ses attributions, les lignes télégraphiques, la garde municipale et les sapeurs-pompiers de Paris.

***

Au mois de juin 1833, les visites de Mérimée au Jardin des Plantes deviennent plus rares. Il est las des « plaisirs mondains qui ne laissent que d'amers regrets » et sans doute médite-t-il déjà sur le destin de Don Juan de Maraña, dont il écrira bientôt l'histoire. De graves ennuis l'assaillent, dont il entend bien ne pas faire l'aveu à Sophie Duvaucel. Une femme qu'il aimait l'a planté là et une autre qu'il aimait encore plus lui est enlevée, écrit-il à Sutton Sharpe et à Édouard Grasset; mais la confidence s'arrête et nous sommes en peine de préciser. Depuis peu de temps, il a rompu avec George Sand une liaison rapide et brutale dont le souvenir l'irrite sans l'attrister. Avec Jenny Dacquin, la correspondance s'est espacée, si même elle n'a pas momentanément cessé; avec Céline Cayot, le cœur ne semble pas engagé. Peut-on voir ici quelqu'une des « longues et poignantes péripéties » qui marquèrent les préliminaires de sa liaison avec madame Delessert? Ce n'est qu'une hypothèse.

Il est certain en revanche que le 5 juin 1833, le jour même où paraît la *Mosaïque*[2], Mérimée a pu connaître la naissance

1. *Bull. du Bibliophile*, 20 juillet 1932.

2. « La *Mosaïque*, ce livre si remarquable, ce recueil si distingué de M. Mérimée vient de paraître chez Fournie *Figaro*, 5 juin 1833. Un compte rendu paraîtra dans *Figaro* du 23 juin 1833.

de Louis-Émile Duranty déclaré à la mairie du IIe arrondissement comme né de Émilie Duranty et de père non dénommé. On sait que le nom d'Émilie Duranty cache celui de madame Lacoste, la femme du *Vase étrusque*, cette maîtresse de Mérimée avec laquelle on voudrait qu'il eût définitivement rompu avant son départ pour l'Espagne. Mais rien n'est moins prouvé que cette rupture, et la naissance de Duranty a pu inspirer à Mérimée de sombres pensées, soit sur la fidélité féminine, soit sur les incertitudes d'une paternité que la malice des contemporains semble avoir tenue pour assurée.

Mérimée cependant se console comme il peut et termine la *Double Méprise* à la hâte « pour gagner de l'argent, lequel, dit-il, fut offert à quelqu'un qui ne valait pas grand'chose ». Peut-être songea-t-il à s'éloigner en acceptant un poste de secrétaire d'ambassade. Le bruit en courut en effet et le jeudi 27 juin 1833 le *Temps* publia l'écho suivant :

« On parle de la nomination de M. Prosper Mérimée, maître des requêtes, chef du cabinet du ministre de l'Intérieur, au poste de secrétaire d'ambassade à Madrid. »

Sophie Duvaucel crut à cette nomination et félicita Mérimée qui la détrompa.

Une autre femme écrivit aussi, à la même occasion, et le plus curieux de l'affaire, c'est que sa lettre a été publiée, avec la date erronée de 1829, par Félix Chambon. L'érudit auteur des *Notes sur Prosper Mérimée* rapprochant sans doute cette lettre des deux billets écrits par Mérimée à madame Récamier, en octobre 1829, pour refuser d'accompagner le duc de Laval à Londres, a cru qu'elle marquait l'origine de ses relations avec George Sand. Or la lettre de George Sand doit être datée du 29 juin 1833[1], et répond à n'en pas douter à l'écho du *Temps* paru le 27 :

« Mon ami, j'apprends par les journaux que vous êtes secrétaire d'ambassade. C'est une bonne nouvelle pour moi puisque c'est une chose que vous désiriez depuis longtemps et qui se réalise. Je suis

1. Chambon (*Notes sur P. Mérimée*, p. 41) n'a pas vu l'original qui se trouve au Musée Calvet d'Avignon. M. Girard, conservateur de ce musée, a bien voulu nous assurer que l'original porte un cachet postal sur lequel se lit très nettement 29 juin et en outre « un nombre qui n'a pas marqué complètement, mais où l'on peut distinguer la partie supérieure d'un 8 et la partie inférieure d'un 3 ».

toujours votre amie. Est-ce que vous n'êtes plus le mien? Je ne vous vois plus du tout. M'avez-vous tout à fait oubliée?

» C'est mal. Il ne faut pas partir pour l'Espagne sans venir me dire adieu. Dites-moi quand vous pourrez me voir afin que je vous attende et que mon portier vous laisse monter. Mais ne venez ni dimanche soir, ni lundi soir. »

Voilà qui est clair. *Je suis toujours votre amie... Il ne faut pas partir pour l'Espagne sans venir me dire adieu...* Il n'est plus possible, quand on sait que cette lettre suit de près la fameuse rupture, de répéter que « les deux amants se séparèrent brouillés à mort ». Ces lignes indiquent de la sympathie, presque de l'amour encore, et un désir de rapprochement, chez George Sand. Mérimée, que l'auteur de *Lélia* avait blessé dans son amour-propre, et de qui la tête, on en conviendra, était plus solide que celle de Musset, répondit peut-être à ces avances « par une raillerie amère et frivole ». A coup sûr, il se souvint de se méfier et comme il dira longtemps après, il se tint à longueur de gaffe. *A long spoon to feat with the devil.*

Ce n'est que plus tard en tout cas, après l'affaire de Venise par exemple, que George Sand a pu dire : « Ne me parlez pas de cet homme, son souvenir m'est odieux, c'est un monstre... »

***

Mérimée, cependant, trouve un remède à ses chagrins; les femmes se succèdent auprès de lui, mulâtresse, espagnole réfugiée et surtout Céline Cayot qui, plus que toute autre, le retient. Il y a des soirées fort gaies, où brille Delacroix, par extraordinaire, et où Musset fait triste figure. Voici Sutton Sharpe qui, en septembre, arrive à Paris, et Stendhal, qui a quitté Rome vers le 15 août, franchit les Alpes.

Sophie Duvaucel est délaissée par ses « monstres » comme elle les appelle.

Le 28 septembre à onze heures du soir, Mérimée a trente ans. Il fête l'anniversaire de sa naissance avec ses amis et des demoiselles de l'Opéra, et termine fort gaiement une année qui lui a paru bien triste. Quelques jours plus tard Beyle arrive à Paris, où il restera jusqu'à la fin de décembre. C'est au cours de ce séjour qu'il fit la connaissance de Céline

Cayot, dont il a noté quelques traits dans les notes de son manuscrit de *Lucien Leuwen*, pour le personnage de Raymonde et aussi dans *Lamiel* où elle figure clairement sous le nom de « Caillot, actrice des Variétés ».

***

La démission du duc de Broglie ramène Thiers, le 4 avril 1834, au département de l'Intérieur et le comte d'Argout se retire en laissant Mérimée « dans le *statu quo* ». Au début du mois de mai, Thiers lui offre la place d'inspecteur général des monuments historiques, devenue vacante par le départ de Ludovic Vitet pour le secrétariat général du Commerce. La nomination paraît le 17 mai au *Moniteur*. « Il s'en faut de beaucoup, reconnaît Léonor Mérimée, que le nouvel inspecteur ait les connaissances qui seraient nécessaires pour bien remplir sa mission. Mais il est jeune, naturellement observateur », et il se met au travail avec zèle.

Aussi s'excuse-t-il de négliger le Jardin des Plantes, en cachant, bien entendu, qu'il trouve le loisir de courir les bois de Meudon avec de jolies filles, en compagnie d'Édouard Grasset. Il est temps, le 9 juillet, que Céline Cayot aille passer quelques jours à Londres pour permettre à Mérimée de lire M. de Caumont et les archéologues anglais, de se documenter auprès de Vitet et de Taylor, de préparer enfin son *Voyage dans le midi de la France*. Le retour de Céline, vers le 25 juillet, l'occupera jusqu'à son départ; c'est pourquoi mademoiselle Sophie devra lui pardonner de ne faire ses adieux que par lettre et croire qu'il a joui pendant dix jours d'une cholérine qui l'a mené justement aux derniers jours qu'il doit passer à Paris.

Mérimée se mit en route le 31 juillet 1834. Le 1er août, il est à Nevers. A peine est-il descendu à l'*Hôtel de France* qu'il se met en rapport avec le cousin germain de Sophie Duvaucel, le colonel Brack, et lui fait porter le billet suivant[1] :

« Serait-ce abuser de la complaisance de M. le colonel Brack, que de lui demander quelques renseignements sur les antiquités de Nevers? Mademoiselle Duvaucel m'a dit qu'il s'intéressait aux études archéo-

1 Inédit.

logiques. Je me prévaudrais de son goût et du nom de sa cousine pour le prier de vouloir bien m'accorder quelques momens pour causer avec lui des antiquités du Nivernais.

Je prie M. le colonel Brack de vouloir bien agréer l'expression de ma plus haute considération.

Pr MÉRIMÉE.

Hôtel de France.

1er août 1834.

Le premier contact fut rude entre Mérimée et le colonel du 4e hussards. Le colonel Brack commença par lui dire qu'il le détestait, parce que, dans un livre intitulé *Comédies de Clara Gazul*, il avait persiflé les officiers de la Garde Impériale. Mérimée l'apaisa tout de suite en lui parlant comme il convenait du « Grand homme » et Brack, lui ayant pardonné de très bonne grâce, le fit dîner avec ses officiers et danser le soir même au théâtre de Nevers.

Le 6 août, Mérimée est à la Charité-sur-Loire chez Auguste Grasset et le 8 à Vézelay. Par Avallon, Autun, Mâcon il gagne Lyon, descend la vallée du Rhône et dans la soirée du 7 septembre il arrive en Avignon[1] où il séjourne plusieurs jours chez son ami Requien. Il visite Aix-en-Provence, et Saint-Maximin, d'où il expédie une longue lettre à Sophie Duvaucel. A Marseille le 20 septembre, il rencontre Fauriel à Fréjus[2], l'accompagne aux îles de Lérins, remonte à Arles et à Nîmes, visite Montpellier, Perpignan et Carcassonne où il n'a plus l'espoir de rencontrer madame Delessert, dont le mari a quitté, le 28 septembre, la préfecture de l'Aude pour la préfecture d'Eure-et-Loir.

Mérimée est de retour à Paris le 16 décembre 1834; mais il repart trois jours après pour Fontevrault et ne revient qu'au début de janvier, harassé par son rapport à faire, les épreuves du voyage de Jacquemont à corriger et, outre cette paperasserie, de mystérieuses « occupations auprès d'un n° 1 », qui pourrait être madame Delessert. L'hypothèse n'est pas

1. *Moniteur Universel*, 30 septembre 1834.

2. « Je ne sais si vous avez appris la bonne fortune que j'ai eue de faire presque toutes ces courses avec Mérimée, ce qui m'en a tantôt accru l'agrément, tantôt abrégé l'ennui. Je ne l'ai quitté que mercredi et il est retourné à Arles, tandis que j'allais de mon côté à Carpentras. » *Lettre de C. Fauriel à Julius Mohl*, Avignon, 25 octobre 1834.

invraisemblable, et Stendhal, qui correspond avec Sophie Duvaucel, a certes eu vent de l'intrigue. Comment comprendrait-on autrement cette phrase qu'il écrit en décembre à mademoiselle Sophie : « Tout mon bonheur finit là, quoique j'aie deux préfètes de Carcassonne, l'une à Rome, l'autre ici, de l'âge de l'autre... Figurez-vous la préfète de Car[cassonne] à la tête d'un tel salon. » Cette lettre du 8 novembre 1834, est sans doute antidatée d'un mois, suivant l'habitude de Stendhal.

Une surprise attendait Mérimée, à son arrivée à Paris. Sophie Duvaucel avait quitté le Jardin des Plantes, ayant épousé, le 15 novembre 1834, le contre-amiral Alexandre-Louis Ducrest de Villeneuve, récemment nommé préfet maritime à Lorient. Mérimée fut, sinon piqué, du moins surpris de ce mariage brusqué. Il manifestait toujours quelque humeur lorsque ses amies se mariaient, car, disait-il, « l'état civil d'une femme étant changé, les rapports changent aussi et toujours pour le pire » et, dans la circonstance, cet époux, âgé de cinquante-sept ans, veuf par surcroît avec quatre grands enfants, ne lui plaisait guère. Le refroidissement fut très net et Mérimée n'écrivit à Sophie Duvaucel que le 17 avril 1835.

A l'entendre, ces trois mois écoulés depuis le retour de son voyage dans le midi ont été trois mois « d'une vertu sans pareille », consacrés à son rapport qui est à peu près terminé. En réalité, il a continué son « existence de vaurien ». Sa liaison avec Céline Cayot dure encore et par les indiscrétions du colonel Brack, la préfète maritime de Lorient sait à quoi s'en tenir sur les « personnes aimables » que Mérimée prie à dîner.

En juillet le comte et la comtesse de Montijo sont arrivés à Paris, et, durant trois semaines, Mérimée passe avec madame de Montijo presque tous les jours de beau temps. Ses *Notes d'un voyage dans le midi de la France* paraissent le 24 juillet, et, le 28, une heure avant l'attentat de la « machine infernale », il part pour Chartres, première étape de sa tournée d'inspection dans l'ouest de la France.

Au mois de septembre, suivant la promesse faite à madame Ducrest de Villeneuve, il lui rend visite à Lorient. « Elle m'a paru très heureuse, écrit-il, surtout à Lorient. L'amiral est

un excellent homme qui a de fort bons cigares. Vous m'aviez préparé à voir un farouche corsaire jurant par triples sabords; j'ai vu au contraire un homme fort doux et très aux petits soins pour sa femme. Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes. »

Lorsqu'il est de retour, en novembre, une nouvelle existence commence pour Mérimée qui paraît devoir tenir la promesse faite à Sophie Duvaucel, de tourner une nouvelle feuille et d'étonner le monde par sa science et ses mœurs. Ses fonctions archéologiques s'étendent et il travaille. L'année 1836 est marquée par un voyage en Allemagne (mai-juillet) et, en septembre, par la maladie et la mort de son père, Léonor Mérimée. Il n'est plus question de Céline Cayot et bien peu d'Édouard Grasset. Stendhal est à Paris depuis le 23 mai et devient, par Mérimée, l'ami de madame de Montijo et de ses filles. Nous ne rencontrons plus désormais dans la correspondance de Mérimée le nom de Sophie Duvaucel à qui, pour la dernière fois, il écrit en décembre 1836. Madame Delessert fixée à Paris depuis le mois de septembre désire rendre visite à l'orang-outang et Mérimée l'accompagnera au Jardin des Plantes avec les nièces de madame de Montijo. A partir du 17 février 1836, en effet, la vie de Mérimée se lie étroitement à celle de madame Delessert. Si le début de ce roman, dont nous n'avons pu que reculer la date, reste encore plein d'obscurités, on connaît son douloureux dénouement... mais nous avons déjà raconté cette histoire aux lecteurs de la Revue.

MAURICE PARTURIER

LETTRES A SOPHIE DUVAUCEL[1]

I

[Cachet postal : 27 mai 1829.]

Mademoiselle,

En relisant ce matin votre aimable billet l'idée m'est venue que peut-être il fallait y répondre. Cependant vous devinez bien ma réponse. Oui je viendrai à deux heures dessiner des poissons et j'en mangerai avec vous à dîner, s'il y en a.

Je vous remercie beaucoup de la peine que vous avez prise et de celle que vous prendrez pour m'envoyer les cigarres de miss Maryatt. Ils ont une tournure fort étranges [*sic*] et ne ressemblent nullement à ce que j'ai fumé sous le nom de *cheroots*. Après tout ils sont très fumables et je les fume avec grand plaisir. Faites moi penser jeudi à vous demander conseil sur ma conduite à tenir à ce sujet.

Mercredi matin.

II

[Postérieur à novembre 1829.]

Voici la lettre dont vous voulez bien vous charger. Je n'écris point à Sharpe puisque je le verrai bientôt. D'ailleurs pourquoi ne m'écrit-il pas? Je le boude. Item, voici la 1re livraison du tome huitième de la Revue. Elle ne m'appartient pas. En revanche, il me revient la 5e livraison laquelle contient un chef d'œuvre de moi[2]. Veuillez la donner à mon

1. Notre ami, M. Édouard Champion, qui ajoute depuis plusieurs années à son édition des *œuvres complètes de Stendhal*, les *œuvres complètes de Gérard de Nerval* et celles de *Mérimée*, a bien voulu autoriser notre collaborateur M. Parturier à publier dans notre Revue une partie des Lettres inédites à Sophie Duvaucel dont il avait reçu de M. le comte de Lyonnet l'autorisation exclusive d'édition. M. Ed. Ch. se réserve de les publier lui-même intégralement dans un prochain volume de l'édition qu'il dirige avec M. Pierre Trahard. Nous l'en remercions et M. le comte de Lyonnet, toujours si libéral aux lettrés.

2. *L'occasion* de P. Mérimée occupe en effet les dernières pages de la cinquième livraison du tome huitième de la *Revue de Paris*, parue à la fin de novembre 1829.

commissionnaire. Si par hazard vous aviez fait un quiproquo, par suite de cette distraction que nous avons remarquée hier soir, si vous aviez donné la 5e livraison au propriétaire de la 1re, mon désespoir et ma fureur n'auraient point de bornes. Il faut que vous sachiez que j'ai dix-sept abonnés à ma Revue et que j'ai promis cette susdite 5e livraison à une belle dame, que je dois dîner avec elle aujourd'hui.

Si vous l'avez égarée (la Revue, non la dame) envoyez moi en otage quelque livre amusant.

[*sans signature*]

Auriez vous la chose de me donner un billet de giraffe si elle est visible?

III

[Début de 1830.]

Vous auriez le plus grand tort de ne pas croire au mérite de Mr C. l'ami de Mr M. Je crains que vous n'ayez un autre protégé. On sait à Paris que c'est vous qui gouvernez le jardin et il ne pouvait choisir un meilleur dictateur.

Deux figures, trois même en comptant le mulet, pour 10 fr. cela ne fait pour chaque figure que 66s8d par figure[1]! Je ferai tout bonnement une biscayenne et j'écrirai au revers les vers biscayens. Il serait plus convenable de ne dessiner qu'un insecte mais vous ne voulez pas.

Je dîne demain chez une de vos ouvrières enlumineuses rue d'Artois[2], mais je tâcherai d'être au jardin pour l'ouverture de la brioche.

J'ai porté une carte au faiseur de constitutions libérales. Il m'a répondu par une carte au bas de laquelle est écrit

O S.

Qu'est-ce que cela veut dire?

1. Mérimée calcule en livres, sous et deniers, ce qui permet ici une exacte division par trois.

2. Madame Gabriel Delessert habitait 26, rue d'Artois. La rue d'Artois devint la rue Laffitte après les journées de juillet 1830. Cette lettre est donc antérieure à juin 1830.

P. S. — Je ne me serais jamais permis d'entrer dans votre chambre. On a reçu une éducation chrétienne et on a des principles (*sic*).

IV

[Cachet postal : 22 février 1830.]

Votre billet vient bien tard et je ne crois pas qu'il *en* reste au bureau pour la première représentation d'Hernani[1]. De plus il est inouï que les dames occupent des stalles. Ces places sont réservées je crois au vilain sexe, c'est-à-dire celui dont je fais partie. Enfin vous me demandez un billet pour une classique! D'après tous ces motifs votre tante[2] est à peu près sûre de ne pas voir la première représentation d'Hernani. Elle devrait guetter les rhumes qui surviendront aux dames de sa connaissance et leur demander leurs places. Il est évident que sur la quantité de dames qui ont retenu des loges il y en aura bien quatre-vingts disabled[3] par les bals et les routs du carnaval. — De mon côté, je ferai des efforts auprès de V. H[ugo] mais je n'ai que peu ou point d'espérance. Vous auriez dû écrire à V. H.

Le baron de S[tendhal] est toujours malade. Hier il a dîné à deux pas de chez lui, à côté du Dr Koreff[4], qui l'a laissé beaucoup trop manger, comme il m'a paru.

Non je ne suis pas fat! seulement j'ai le sentiment intime de mon propre mérite. Le génie d'Homère étant exprimé par le nombre 100, le mien peut s'exprimer par 99 et dix 9 [*sic*] décimales. Remarquez que tous les grands hommes ont également la conscience de leur mérite.

BARON H. MODESTO

Lundi.

P. S. — J'ai enfin une lettre de Sharpe[5]. Il m'écrit qu'étant très pressé, il ne peut m'écrire que ces quelques lignes, mais qu'il m'écrira en détail très incessamment.

1. Première d'*Hernani* : 25 février 1830.
2. Madame Charles Brack.
3. Mises hors d'état.
4. Docteur en médecine né à Breslau en 1783. Cf. Marietta Martin. *Le docteur Koreff*, Champion, 1925.
5. Sur cet avocat anglais, cf. *Sutton Sharpe et ses amis français*, par Doris Gunnell, Paris, Champion, 1925.

V

[Cachet postal : 3 ma[rs] 1830.]

Vous êtes bien difficile à contenter! quoi, pas même cette fois! Et moi qui avais eu la chose de faire cette histoire[1] pour vous; même que je vous l'aurais dédiée si j'avais osé. Ne m'en voulez pas pour la mort de mon héros. J'avais une vengeance personnelle à exercer contre lui. Il m'avait tant ennuyé que je n'ai pu m'empêcher de le tuer. Mais je n'en reviens pas que mon héroïne ne vous enchante pas. Au fond c'est une très honnête femme, puisqu'elle avait son amant pour le bon motif. Tout son tort c'est de n'avoir pas calculé assez exactement le temps de son veuvage et elle avait des remords si l'on m'a bien instruit. Voici son portrait. [*Ici un dessin : tête de femme*].

L'histoire du Roi de Bohême[2] est bien ce qu'il y a de plus bête au monde. Mais en même temps, je ne vois pas de livre plus digne d'être envoyé en Angleterre. Croyez que l'on n'en comprendra pas un mot. Ainsi qu'importe? Les vignettes sont admirables et remplies d'originalité quoi qu'en puisse dire M. de Stendhal.

Le libraire du R[oi] de Bo[hême] n'est pas le mien, par conséquent je ne pourrai pas en espérer de remise; d'ailleurs la remise, si j'en avais une, serait mon bénéfice. Quoi de plus naturel? Il vous en coûtera 15 francs et vous aurez le livre jeudi soir. Si vous le voulez grand papier ou relié, ou garni de fermoirs d'or, ou orné de rubis, prévenez-moi.

DON FIERO FEROCIOS DE CORTO-CABEZA[3]

Ceci est ma marque. *(Mérimée a dessiné un pendu à une potence.)*

1. *Le vase étrusque. Revue de Paris,* janvier 1830, t. XI, p. 83-108. Mérimée, fait une allusion évidente à Madame Lacoste.

2. Charles Nodier. *Histoire du roi de Bohême et de ses sept châteaux.* Paris, Delangle frères, 1830, in-8°, 50 vignettes de *Tonny Johannot,* gravées sur bois dans le texte par *Porret.*

3. Cette lettre ne figure pas dans le dossier appartenant au comte de Suzannet. Je la publie d'après une copie.

VI

Mardi [mars 1830.]

J'ai courru [*sic*] toute la matinée pour ravoir les Mécontens[1] et je *l'ai été* excessivement de ne pouvoir les ressaisir. Ils courent la pretentaine. La personne à qui je les avais prêtés, les a prêtés à un de ses amis intimes, lequel cependant les lui rendra bientôt. Aussitôt que je les aurai j'irai les déposer à vos pieds.

Il avait été convenu entre le docteur Koreff et moi d'aller samedi passé au Jardin des Plantes, mais auparavant nous devions faire une visite ensemble sur le chemin. Rendez-vous pris à 9 heures très précises. Or le docteur avec son exactitude ordinaire est venu me prendre à 10 heures. Sortant de chez la visite susdite, le docteur et son cheval ne se sont plus trouvés en disposition de faire le voyage du Jardin des Plantes, où d'après notre calcul nous serions arrivés à onze heures et demie. Et peut-être que la tourte aux pommes aurait été déjà entièrement mangée par vos savans!!!

Le baron Hügel[2] dont vous me parlez et qui me semble homme d'esprit et de goût, et vous savez pourquoi, est-il le même b[ar]on Hugel qui l'année passée vous fut amené par le d[octeu]r Koreff, et présenté en qualité d'*homme irrésistible?* Depuis votre lettre je l'admire prodigieusement. Je ne me serais jamais douté à le voir qu'il fût aussi aimable. Pour ma part je ne lui résisterai pas.

Priez votre docteur de vous expliquer ce que c'est que la médecine *Oméopathique*. Il ne me reste pas assez de papier pour vous expliquer la théorie de l'oméopathie. Sachez seulement que le Dr Koreff avait *dans sa poche* samedi dernier 154 médecines, au moyen desquelles il peut guérir oméopathiquement deux millions de malades. Il dit que c'est une nouvelle *phase* de la médecine. Lisez *farce*.

[*sans signature*]

1. *Les mécontens*; proverbe. *Revue de Paris*, mars 1830, t. XII, p. 241-304.
2. Hugel (Charles, Alexandre, Anselme, *baron* De) voyageur et naturaliste allemand né à *Ratisbonne*, le 25 avril 1796. Premier conseiller à l'ambassade d'Autriche.

VII

Mercredi matin [juin 1839].

J'ose me flattez [*sic*] que vous me haïrez ou (ne me haïrez) point si je ne me rends pas à votre aimable invitation. J'étais engagé depuis plusieurs jours quand j'ai reçu votre billet. Je crains même de ne pouvoir aller vous faire mes adieux dans la soirée. Cependant je ne veux pas vous les faire par écrit, et je viendrai certainement prendre vos commissions aussitôt que mes courses, pour emplettes, recueillement de lettres, etc. seront finies. — A propos pourrais-je faire quelque chose relativement aux poissons? Si M. Cuvier me chargeait de demander des renseignemens ou de lui rapporter des poissons un peu moins gros que des esturgeons, je ferais de mon mieux?

[*sans signature*]

VIII

[15 juin 1830.]

Je ne suis pas parti[1], mais je déploye mes ailes.

Seriez-vous assez bonne pour m'envoyer deux billets de giraffe, pour deux Anglais dont un Persan, M. [*caractères persans*] c'est-à-dire Mirza Mohhamed Ibrahim, et un Irlandais, qui sont venus me tomber sur les bras.

Adieu. Veuillez bien ne pas m'oublier. Je vous rapporterai le portrait du plus beau lion de la fontaine des lions dans Lalhambra [*sic*].

Voici la maquette.

Mardi matin.

[*Sans signature*]

Pardon. Votre hémisphère vient au moment où j'allais l'oublier. Mais je suis si triste de partir que je ne sais plus trop ce que je fais.

1. Le 25 juin 1830, Mérimée annonce à madame Decazes son départ pour l'Espagne.

IX

[Mars 1831.]

Je voulais vous apprendre mon sort moi-même[1] samedi dernier, mais je n'ai pu aller vous voir comme j'en avais fait le projet. Tant il y a que tenant beaucoup plus à M. d'A[rgout] qu'à la Marine, j'ai accompagné l'un au Commerce et Travaux Publics et laissé l'autre se démêler toute seule des tempêtes. Tout le nouveau min[istè]re est encore en désarroi, rien n'est organisé, de sorte que je ne sais pas encore bien ce que je suis. On me dit que je serai une espèce de vérificateur des beaux-arts ou des belles lettres. C'est ma partie comme vous savez.

Je ne sais si votre lettre à deux cachets ne sera pas confisquée par M. le baron de Frimont. Il y a tout à parier qu'elle ne parviendra pas à notre ami[2]. Vous auriez dû la donner au baron de Hügel qui y aurait mis son laissez-passer.

Depuis que je suis esclave, j'ai une violente envie de voir votre ménagerie qu'on dit magnifique maintenant. Ne pourriez-vous pas m'envoyer en visite un ou deux des lions qui en font l'ornement.

[*sans signature*]

X

[14 mai 1831[3].]

Serez-vous assez bonne pour m'envoyer un billet pour voir votre Jardin, lions, girafe et le reste? J'ai une revue demain que je suis obligé d'embellir de ma présence, c'est ce qui m'empêche d'aller vous demander moi-même le billet. Ce soir je dîne dans la nouvelle Athènes. Il faut vous dire que je suis devenu si stupide pour avoir vécu en mauvaise compagnie c.-à-d. en compagnie bureaucratique que je n'ose plus me montrer. Et je m'ennuie avec une intensité incommensurable.

J'ai reçu de V^r^ Jacquemont une lettre très intéressante de Sabatou[4] dans l'Himalaya. Je vous l'enverrais n'étaient

1. Mérimée suit d'Argout au *Commerce*, le 13 mars 1831.
2. Stendhal, qui était alors à Trieste.
3. Mérimée a daté par erreur du 14 mars.
4. Dans le *memento* de Jacquemont : *Correspondance depuis mon départ de*

quelques détails presque scandaleux sur les nautils girls, que vous nommez bayadères. Au reste ils font le plus grand honneur à la vertu et à la moralité du voyageur.

Point de lettre du baron de Stendahl [*sic*][1]. Êtes-vous plus heureuse que moi? J'ai vu sa dernière datée de Naples, en style diplomatique cela veut dire Civita-Vecchia. Il se plaint de son sort, et annonce qu'il mourra prochainement de la fièvre. Pas le plus petit mot de ce grandissime secret qui est je crois le secret de la comédie[2].

[*sans signature*]

[Cachet postal : 15 mai 1831.]

XI

MINISTÈRE DU COMMERCE
ET DES
TRAVAUX PUBLICS

Paris, le [début de juin] 183[1].

M. d'A[rgout] m'emmène, emmené lui-même par S. M. Je jouirai pendant 27 jours de la présence des gens les plus hauts, les plus grands, les plus radicalement assommans de France[3].

!!!

Plaignez-moi! Plaignez-moi, je ne puis aller vous faire mes adieux. Un cousin marin, très bon diable que j'aime de tout mon cœur, est arrivé hier d'Alger[4]. Je ne l'avais pas vu depuis

Paris le 9 *avril* 1828 (*Corresp. inédite*, II, 353, Ed. Lévy, 1867) on trouve en effet la mention : *De Sabathoo*, 30 *novembre* 1830, *A Prosper Mérimée*. Cf. lettre à M. Jacquemont père, Delhi, 10 janvier 1831) (*Corresp.*, I, 368) : « Il y a là de fort jolies filles... Elles forment un petit corps de ballet, qui m'a tout l'air d'être une des magnificences royales de mon ami Kennedy, le moins jaloux des sultans... etc. ».

1. Cf. Lettre de Stendhal à Mareste (*Corr.*, III, 50) : « Je n'écris pas à Clara [Mérimée] par faiblesse », 21 avril 1831.

2. Il s'agit sans doute du mariage manqué avec Giulia Rinieri que Beyle avait connue dans la famille Cuvier. Cf. F. Royer, Giulia ou le mariage manqué de Stendhal, *Mercure de France*, 1er octobre 1930, p. 81.

3. Cf. Lettre de Stendhal au Baron de Mareste (*Corr.*, III, 57) [Rome], 7 juillet [1831] : « Clara a-t-elle accompagné Apoll? Je le voudrais, c'est un joli spectacle ». Il s'agit du voyage de Louis-Philippe (8 juin 1831) dans les provinces de l'Est.

4. Jean-Auguste Marc, cousin de Mérimée par les Fresnel.

plus de trois ans. Je ne sais quans je le reverrai, car il ne sera pas à Paris à mon retour. Je passerai toutes les soirées avec lui.

Veuillez présenter mes respects à monsieur et madame Cuvier, et croyez moi que [*sic*] je demeure très sincèrement

Le plus penaud de tous les secrétaires de Ministres.

P. M.

Vous aviez tort de vous indigner de mon orthographe. Cela ne donne que plu de prit à mon billiet otogrif [*sic*].

XII

CABINET
DU
MINISTRE DU COMMERCE
ET DES
TRAVAUX PUBLICS

Paris, le [juillet-août] 183 [1].

Je vous remercie du charitable souhait que vous avez daigné me faire c.-à-d. de me mettre les poings sur les yeux. Serait-ce le voisinage de tant de bêtes féroces qui vous aurait rendue idem?

Je ne connais guère le talent de M. Pickersgill[1]. Je me souviens d'avoir vu un portrait de lui assez bon de couleur quoique outré dans la manière de Rembrandt, composé d'ailleurs comme ces figures dans lesquelles il faut faire tenir cinq points donnés. Vous vous ferez une idée adéquate du faire en considérant une gravure représentant une suissesse dans un de vos albums à peu près dans cette position. (*Dessin.*)

M. d'A[rgout] dit qu'il faut monarchiser la peinture[2]. Il a exigé qu'on donnât à je ne sais combien d'infortunés peintres des sujets tirés de la vie du monarque adoré qui... Par exemple. Le Roi reconnaissant sur le champ de bataille de Valmy l'habit qu'on lui avait prêté la veille de la bataille de Valmy; à exécucuter par M. Delacroix. M. Dobry aura à peindre S. A. R.

1. W. H. Pickersgill, portraitiste, auteur d'un portrait de Georges Cuvier. Oncle paternel du célèbre Frédérick-Richard Pickersgill.

2. Cf. *Lettre de Mérimée à Stendhal*, 14-15-16 septembre 1831. *Revue de Paris*, 15 juillet 1898, p. 417.

Mgr le duc d'Orléans remportant un prix de thème au lycée Henri IV, etc. Ay de mi! Ay de mi!

Croyez que si vous ne me recevez pas à coups de poing je viendrai vous voir, non pourtant samedi, car je dois aller à la campagne jusqu'à lundi.

Vte RANPONNEAU

XIII

[Juillet-août] 1831.

N'êtes-vous pas enchantée des renseignements que je vous ai transmis sur M. Pickersgill? Auriez-vous la bonté de m'en transmettre en revanche sur le lieu où vous avez acheté certain bleu dont vous m'avez donné un échantillon il y a bien longtems.

Je suis horriblement triste et de plus orphelin; toute ma famille est à la campagne. J'ai beaucoup à travailler. Je suis mourant d'ennui et de rage. Me pardonnerez-vous si je vais encore à la campagne samedi (il y a de la fatuité dans ce mot) et serez-vous assez bonne pour m'écrire où le bleu. Alph^e Giroux[1] n'en a pas de semblable. J'ai perdu le pain et il ne m'en reste plus qu'un atome sur une palette.

Si vous faisiez dix ou douze volumes in-8° de prose tous les jours dans le goût du billet que j'adresse à monsieur votre beau-père, si vous étiez livrée aux bêtes i[d] e[st] aux députés depuis dix heures jusqu'à six, vous vous sentiriez tellement assoupie vers sept heures, que vous n'auriez pas la force de faire un pas. Voilà la vie que je mène depuis que je suis dans cette galère ministérielle. Je m'abrutis très rapidement; je reste parce qu'il faut d'abord vivre et puis par la ganacherie qui porte les malheureux à attendre.

Le grand homme s'ennuie de son côté à Rome[2]. Il paraît qu'il a ébaubi toute la société romaine par ses dits étranges. On a conclu que c'était un agent provocateur et on l'évite en tous lieux.

Un fauteuil de bureau.

1. Alph. Giroux et comp., papeterie, fabrique de bordures dorées, de couleurs fines, et magazin d'objets de goût pour étrennes, rue du Coq-Saint-Honoré, 7.
2. Stendhal.

[*En marge*] : Voulez-vous faire le bonheur d'un anglais avec le billet ci-inclus? Il est pour les places *gardées*.

XIV

MINISTÈRE
DU COMMERCE
ET DES
TRAVAUX PUBLICS

Paris, le [octobre] 183 [1].

Je ne manquerai certainement pas de me rendre à votre aimable invitation et à moins de circonstances très aggravantes je serai chez vous avant 6 heures. Veuillez croire que, si je tardais davantage, ce qui j'espère bien n'arrivera pas, la faute en serait au cruel possesseur du plus terrible nez qui onc prit tabac[1]. J'espère bien aussi que vous ne m'attendrez pas.

J'ai reçu une lettre de Civita-Vecchia. Elle est presque illisible. J'ai cru toutefois lire qu'il se mettait à vos pieds. Si vous écriviez à Pentland[2], dites lui de ne jamais m'écrire au Ministère, mais bien rue des petits Augustins[3].

[*sans signature*]

XV

CABINET
DU
MINISTRE DU COMMERCE
ET DES
TRAVAUX PUBLICS

Paris, le [jeudi matin, novembre] 183[1].

J'ai passé tous ces jours-ci à intriguer pour votre Philémon et fort inutilement comme je le prévoyais bien. On l'a mis à Bicêtre faute de place ailleurs. A ce propos je vous ferai observer que l'on ne m'avait chargé de prendre d'autre renseignement sur votre protégé que de savoir s'il était ou non à Bicêtre. Vous me jugez toujours avec une rigueur extrême.

1. Le comte d'Argout, légendaire pour la dimension de son nez.

2. « Joseph Barclay Pentland, né en 1797, en Irlande, étudia à l'Université de Paris et devint l'ami du Cuvier. Fut par la suite consul au Pérou et en Bolivie. » Louis Royer, *Stendhal au jardin du Roi*, p. 111.

3. Mérimée habitait 16, rue des Petits-Augustins. Même recommandation à Édouard Grasset, en octobre 1831.

Puisque madame Lambert[1] va venir à Paris il est inutile de lui écrire. Je serai bien aise que vous la fassiez causer quand elle sera chez vous. Je vous demanderai aussi la permission de m'appeler devant elle *Cotonet* ou *Richepanse*[2] ou tout autre nom.

Si j'avais un moment à moi je vous ferais un dessin sublime, mais!!! donnez moi un sujet qui n'ait qu'une figure vue à mi-corps. Je ferais volontiers un suisse, entrant dans une église ainsi qu'il suit :

A. Église.
B. Pointe de la hallebarde du Suisse.
C. Queue de son chien.

ou bien Guillaume Tell tuant Gessler :

A. Rocher derrière lequel est Guillaume Tell.
B. Idem derrière lequel est Gessler.
C. Flèche de Guillaume Tell.

M. le Baron de Hügel serait probablement bien fier s'il savait que vous ne lui trouvez qu'un seul défaut. Et à moi combien ?

[*Sans signature.*]

1. On sait qu'en octobre 1831, Mérimée avait reçu la première lettre de Jenny Dacquin, la célèbre inconnue, lettre signée *lady Algernon Seymour*. Cf. *La célèbre inconnue de Prosper Mérimée*, par Alphonse Lefebvre, Paris, Sansot, 1908. Madame Lambert est la dame de Calais qui ménagea la fameuse entrevue de Boulogne (fin décembre ou début janvier 1832).

2. Surnoms imaginés par Beyle pour lui-même.

XVI

Mardi soir [5 décembre 1831].

Au nom de notre père Enfantin rendez-moi un service signalé. Veuillez prier Madame votre mère de vouloir bien écrire un mot à madame Lambert et de lui faire mon éloge. Voici pourquoi.

On a envoyé à Lady Seymour[1] de ma part mon portrait, une mèche de cheveux et mille autres bêtises. De là grande fureur de sa part et de la mienne. Je crois avoir découvert l'auteur de la plaisanterie et je me charge de me venger dignement. J'ai écrit aussitôt à L. Seymour pour me justifier et lui dire combien j'étais éloigné de lui faire une aussi plate mystification, mais je crains que ma lettre ne lui parvienne pas. Pourriez-vous dire à madame Lambert que je suis extrêmement fâché de la plaisanterie qui a eu lieu (sans entrer dans aucun détail), que j'y suis tout à fait étranger, etc., et que j'ai écrit aujourd'hui 6 déc[embre] à Lady Seymour pour me justifier, que je la prie en grâce de lire ma lettre.

Vous m'obligeriez en outre beaucoup de ne pas parler de cette affaire, surtout à M. Pentland.

J'ai été très malade pendant quelques jours, et je suis encore souffrant. J'espère que vous vous appitoyerez [*sic*] bien sur mon sort. Je suis horriblement affairé toute la journée et en général trop abruti d'ennui et de tristesse pour sortir le soir. J'espère pourtant vous voir samedi et vous demander si vous avez eu la bonté de me protéger contre les mauvais plaisans qui me poursuivent.

J'ai toujours deux livres à vous. Cette reconnaissance que je fais ici librement doit vous donner une nouvelle preuve de ma grandeur d'âme et de ma fidélité.

M. le baron de Hugel m'a procuré un rhume bien conditionné en me faisant, devant la chambre des députés, dans une mare d'eau, où nous étions jusqu'à la cheville, l'éloge du moral et du physique de madame Malibran.

[*sans signature*]

[Cachet postal : 6 décembre 1831.]

1. Jenny Dacquin.

XVII

CABINET
DU
MINISTRE DU COMMERCE
ET DES
TRAVAUX PUBLICS

Paris, le [8 décembre] 183[1].

Jeudi.

C'est bien à genoux que je vous remercie, et madame votre mère surtout, car vous ne me paraissez pas bien persuadée de tout le bien qu'elle a daigné dire de moi.

Il faut que ma lettre ait été bien absurde pour que vous ayez pu croire que j'attribuais à notre ami P[entland] la farce qui m'a si prodigieusement vexé. J'en connais parfaitement l'auteur qui n'est ni de la nation, ni du sexe de P. Le tour était très méchant excessivement méchant et parfaitement immérité. Je vous remercie mille fois d'avoir bien voulu m'aider à me défendre de complicité dans cette affaire.

Je ne manquerai pas de venir samedi. J'ai traité mon rhume avec succès au moyen de force thé faible. Je vous engage à m'imiter.

Voici un mauvais dessin d'après Fielding. Je vous en apporterai un autre, mais le mérite de cet autre tenant à la couleur seulement, ne sera pas senti je le crains par les bourgeois à qui le sort l'adjugera. Vous verrez bien.

On me dit de bonne part que M. Beyle est

Marié!!!

à une dame italienne fort riche et fort aimable.

[*sans signature*]

XVIII

CABINET
DU
MINISTRE DU COMMERCE
ET DES
TRAVAUX PUBLICS

Paris, le 14 décembre 183[1.]

Voici un dessin superbe pour votre loterie. Peut être vous paraîtra-t-il immoral, c'est pourtant la chaste Suzanne d'après un nommé Rembrandt. Si vous ne trouvez pas cela beau il faut renoncer à peindre.

Je viens de recevoir de Lady S[eymour] une lettre très satisfaisante. Toute cette vilaine affaire est finie. Je vous remercie bien de vous être intéressée pour moi. Vous m'obligeriez beaucoup en m'écrivant un mot pour me faire savoir si madame Lambert vous a répondu et quoi?

Si vous ne voulez pas de mon dessin, rendez-le moi. En le faisant je n'avais pas *celui* de travailler pour des choses de bienfaisance, ce qui justifie le choix du sujet.

Je suis toujours bien malade.

[*sans signature*]

XIX

[Mars 1832.]

Vous êtes bien aimable de m'écrire un mot. Vous savez que j'ai été sur le point de claquer du bec, par suite des indicibles accident qui me sont arrivés au bal de M. Périer. J'ai attrapé une pseudo-fluxion de poitrine pour avoir tenu compagnie à une belle dame dans une espèce de vestibule trop aéré et sans avoir la pelisse fourrée de M. *paron von Hügel*. Sachez encore qu'hier, comme je commençais à me mieux porter, j'ai été à la chambre où il y avait encombrement, d'où résultait une chaleur de plus de 10 000 degrés. Sortant de ce four, je donnai le bras à la même dame et j'ai attrapé encore le même rhume. Envoyez moi Fielding, je vous le rapporterai samedi.

Vous n'avez pas de nouvelles de Calais?

[*sans signature*]

XX

CABINET
DU
MINISTRE DU COMMERCE
ET DES
TRAVAUX PUBLICS

Paris, le [9 avril] 183[2].

M. d'A[rgout] dit comme cela qu'il ne peut admettre votre protégée comme *interne* avant qu'elle n'ait été *externe*. On ne pourrait le faire même pour les protégées de la Reine. Je suis bien étonnée [*sic*] de vous voir demander ainsi des privilèges!!!!

Je viens d'écrire à M. le baron von Hugel que je lui procurerais du cholérique tant qu'il en voudra. Je lui ai proposé une visite pour demain à l'Hôtel-Dieu. Nous y trouverons j'espère notre joyeux docteur Koreff, qui nous fera la démonstration de la réaction du collapsus et autres cas également instructifs et curieux.

M. Périer a été rudement secoué. Il a eu les pieds bleus [*sic*] indigo, mais il est hors d'affaire[1]. Savez vous que nous avons eu 1 500 nouveaux cas hier. Nous en attendons 2 000 aujourd'hui à cause des ivrogneries du dimanche et du lundi. Tenez vous chaudement, et ne buvez jamais d'eau de vie sans manger auparavant un morceau de pain.

Soyez sûr [*sic*] que je rappellerai en tems et lieu à S. E. votre Claudine Alviser (ce qui est un nom espagnol). Elle sera admise je crois comme externe sans difficulté. Quelque tems après on la fera passer comme interne.

Votre belle dame à la pelisse écossaise est-elle revenue?

[*sans signature*]

(La fin dans le prochain numéro.)

1. Casimir Périer mourut du choléra le 16 mai 1832, trois jours après Georges Cuvier. Sur la mort de Cuvier, voir la lettre de Mérimée à Sutton Sharpe, 15 mai 1832. *Mercure de France*, 16 septembre 1910.

PROBLÈMES DE L'ENSEIGNEMENT EN ALLEMAGNE[1]

Dans son livre extrêmement intéressant sur *la Crise allemande*, Pierre Viénot indique comme le trait décisif de la vie spirituelle allemande d'aujourd'hui un relativisme qui ne s'arrête devant rien, doute de tout et détruit tout ce qui pourrait donner à la culture intellectuelle un point d'appui et une direction. Ce n'est pas la première fois — et non pas seulement du côté français — qu'on a imputé à l'esprit allemand le penchant à s'inquiéter lui-même et à inquiéter sans cesse le monde entier par d'infatigables questions. Les autres nations européennes préfèrent le définitif, ce qui ne renvoie pas plus loin, ce qui est clair, transparent, achevé. « Si je ne vois pas clair, tout mon monde est anéanti », dit Stendhal... et ceci est tout à fait français. Nietzsche prétend le contraire pour l'Allemand : « De même que chaque chose aime sa similitude, de même l'Allemand affectionne les nuages, et tout ce qui est peu clair, encore dans le devenir, crépusculaire et voilé, ce qui est incertain, sans forme, ce qui se déplace et se développe, lui donne le sentiment de la profondeur. L'Allemand n'existe pas, il *devient*, il se développe... C'est pourquoi l'évolution est la découverte, le trait essentiellement

1. La *Revue de Paris* inaugure par le présent article la publication d'une série d'études sur l'organisation et les méthodes d'enseignement à l'étranger. Madame Gertrud Baümer, qui a bien voulu écrire pour nous, sur l'enseignement primaire et l'enseignement secondaire en Allemagne, les excellentes pages qu'on va lire, est conseiller ministériel au ministère de l'Intérieur et membre du Reichstag. (N. D. L. R.)

allemands, dans le vaste domaine des formules philosophiques. »

D'ailleurs Taine a dit exactement la même chose de l'esprit allemand qui, selon lui, fournit le grand motif de méditation du XIXe siècle, en introduisant l'idée d'évolution dans le domaine de la pensée. « Grâce à cette conception, les Allemands ont saisi l'esprit des temps, des civilisations et des races; et ils ont converti ce qui n'était qu'un amas confus de faits en un système de lois historiques. »

On le voit : il n'était pas besoin de la secousse de la guerre pour faire des Allemands en Europe les farouches poseurs de questions. Peut-être pouvons-nous prendre Taine à témoin du fait que ce rôle n'a pas été seulement négatif, même s'il est vrai, — comme Nietzsche l'a déjà dit aussi, — que les Allemands soient le seul peuple « vivant depuis mille ans dans le cercle de la culture européenne, hellénique et chrétienne, dont l'âme, à la profonde et continuelle inquiétude de tous ses voisins, ne présente pas de traits caractéristiques bien déterminés ».

A vrai dire, ce n'est nullement du relativisme, même si cela peut paraître tel. C'est cette préférence accordée au dynamique sur le statique dans la vie spirituelle qu'affirmait déjà Lessing, lorsque, — au milieu du XVIIIe et en véritable enfant du siècle, — il disait que la lutte pour la vérité avait plus de valeur à ses yeux que la possession de la vérité. L'Allemand — depuis son Dieu Wotan jusqu'à la jeunesse d'aujourd'hui — est toujours l'éternel passant. Le livre typique de la génération de la guerre — avant que le scepticisme ne l'ait envahie — s'appelle *le Voyageur entre deux mondes* (Walter Flex).

J'avoue que, justement à cause de cela, nous avons besoin de la puissance formelle des peuples latins comme d'un correctif et d'une échelle de proportions. D'ailleurs, elle ne nous est pas aussi étrangère que notre nature l'est à eux. Les Allemands les plus représentatifs, Gœthe en tête, ont réalisé l'union avec elle comme le couronnement de leur formation.

***

Cette introduction est nécessaire pour faire comprendre pourquoi et dans quel esprit nous avons abandonné, dans

notre système d'enseignement, une idée maîtresse qui paraît inébranlable chez les Français : l'idée de la « culture générale ». Aux derniers cours universitaires internationaux de Davos, ce fut pour nous une surprise toujours nouvelle de voir avec quelle assurance les orateurs français utilisaient cette idée : à coup sûr, il y avait unanimité d'opinion sur son contenu. Chez nous, cette idée d'une culture générale et harmonieuse en soi, liée au mot humanisme, est ébranlée de deux côtés à la fois.

D'abord par l'idée de la faiblesse de l'entendement humain devant le monde réel offert à la connaissance. Est-il donc encore possible que l'homme reproduise en quelque manière dans son âme l'ensemble de l'univers? Le polymorphisme de cet univers ne défie-t-il pas tout essai tenté pour le renfermer en une seule image? Est-ce que la matière des choses dignes d'intérêt ne s'étend pas à perte de vue? N'est-elle pas si constamment soumise au changement que ce qu'on a appris hier est devenu tout à fait incertain aujourd'hui? Est-ce que, dans ce chaos, il ne règne pas aussi une sorte de polythéisme quant aux idées de culture, et n'y a-t-il pas, non un centre, mais de nombreux centres intellectuels? Le monde offert à la connaissance ne peut acquérir l'aspect d'un tout que par un acte arbitraire, qui groupe au hasard certaines de ses parties et fait tout simplement abstraction des autres. Ce n'est que par un tel acte que l'on peut s'offrir l'illusion de posséder « la culture générale ».

La vieille idée humaniste a subi un second ébranlement du côté *social*. L'Allemagne est plus absorbée que la France par les problèmes industriels. Elle compte plus de « prolétaires », c'est-à-dire d'êtres humains dont la vie est déterminée par le schématisme de la masse. Le mot « bourgeois » signifie que l'individu peut remplir le cycle de sa vie par lui-même, d'une façon indépendante. La « Bourgeoisie » a une certaine individualité, une vie privée, une liberté personnelle. Chez elle, l'idéal de formation humaniste a son terrain social. Mais les autres? Ne sont-ils pas les composants d'une masse, les victimes de destins de classe, le lieu de passage de volontés de groupes? Auguste Comte a dit que l'individu n'existe qu'en tant qu'être physique, comme

« notion zoologique » en quelque sorte. En tant que créature douée d'âme et d'esprit, il est en même temps partie et fonction de la vie en société. Cette conception, où l'on trouve le poids de la réalité sociale beaucoup plus lourd que celui de la réflexion philosophique, se répand nécessairement — même sans le Marxisme — dans un peuple qui, du fait de son destin industriel et politique, est tombé dans un état de dépendance.

En ce qui concerne l'évolution de l'enseignement en Allemagne depuis une dizaine d'années, cette profonde transformation est restée à l'arrière-plan. Les changements n'ont pas été déterminés seulement par ces forces négatives; des forces positives ont agi également. Celles-ci — on le montrera — sont en opposition avec la partie négative des modifications les plus récentes.

La seule force positive qui soit décisive est la démocratie. Elle peut signifier la réconciliation de l'individu avec le destin de la masse, du fait qu'elle lui donne le pouvoir de jouer un rôle actif dans le peuple et qu'elle offre à celui-ci la possibilité de diriger les événements au lieu de les subir.

La démocratie a donné un double résultat, dans le domaine de l'enseignement. D'abord l'établissement systématique de « l'École Unique » par les articles de la Constitution du Reich relatifs à l'enseignement; ensuite l'influence très caractéristique qu'elle a exercée sur le mouvement pédagogique intérieur.

L'École Unique s'entend en Allemagne de la façon suivante : *tous* les enfants doivent suivre l'école primaire publique pendant quatre ans; ensuite, selon leurs aptitudes particulières, ils doivent être dirigés vers les diverses branches d'un système scolaire très ramifié. Ces quatre premières années d'école s'appellent « Grundschule » — école élémentaire. Afin d'empêcher la bourgeoisie de recourir aux écoles privées, on les a interdites d'une façon générale pour ces quatre années scolaires, et autorisées seulement à titre tout à fait exceptionnel, par exemple sous forme d' « Écoles d'Essai Pédagogique ». S'il existe cependant encore quelques anciennes écoles privées pour ces quatre années d'études, c'est parce qu'on n'a pas les moyens de donner une indem-

nité pécuniaire à ceux auxquels on enlèverait leur gagne-pain. D'ailleurs leur nombre est à présent très réduit.

En même temps que commençait à s'établir l'École Unique, le caractère des quatre premières années d'études a changé, et surtout les méthodes pédagogiques. En effet l'école élémentaire a dû, pour ainsi dire, « démocratiser » sa vie intérieure, c'est-à-dire trouver les moyens de développer les dispositions naturelles, sans tenir compte des différences que les enfants des diverses classes sociales apportent du fait de leur acquis antérieur. Elle n'a plus au même degré le caractère « d'école où l'on apprend », et cela veut dire deux choses : elle attache moins d'importance à l'acquisition rapide et purement verbale de notions toutes faites; elle a agrandi et assoupli son domaine, rendant possibles plus d'habileté manuelle, plus d'activité corporelle, des questions posées spontanément, le souci de tout ce qui peut naturellement intéresser les enfants. Les élèves sortant de l'école élémentaire possèdent moins sûrement peut-être les notions scolaires d'autrefois; mais ils sont plus éveillés, d'esprit plus ouvert, plus indépendants. Cette méthode, qui est encore au stade d'expérimentation, présente elle aussi — cela va sans dire — ses défauts.

A la fin de l'école élémentaire, s'est posé, au cours des dix dernières années, un problème d'organisation scolaire, qui est aussi un problème social, et qui nous préoccupe beaucoup. L'enfant, ayant terminé ses quatre années d'école élémentaire, peut poursuivre ses études de trois façons différentes :

a) Il peut continuer à aller à l'école élémentaire pendant quatre années encore;

b) Il peut entrer à l'école moyenne, qui fait suite à l'école élémentaire et englobe six années d'études : outre les matières enseignées à l'école élémentaire, son programme comporte deux langues vivantes étrangères, l'une obligatoire et l'autre facultative. Au cours des dernières années d'école moyenne, on prépare, en quelque sorte, les élèves à la vie professionnelle en leur apprenant, entre autres choses, la sténographie, la comptabilité commerciale, le dessin géométrique ou industriel. Nous pouvons comparer, sous ce

rapport, cette école moyenne à l'école primaire supérieure française. Elle doit servir de préparation générale à la carrière professionnelle moyenne;

c) Il peut accéder aux écoles supérieures, dont les différents types conduisent l'enfant, au bout de six ans d'études, à un examen que nous appelons « Mittlere Reife ». Trois ans de plus le mènent à l'examen d'études universitaires (« Hochschulreife »).

L'école élémentaire trouve sa suite normale dans les cours complémentaires professionnels. Mais elle ouvre encore à ses élèves doués deux autres voies vers les études plus élevées :

1° Ils peuvent faire trois ans de langue étrangère;

2° En se préparant, à partir de la septième année d'études, pour la « Hochschulreife », en passant par l'Aufbauschule, dont le cycle d'études dure six ans.

En Allemagne, le nombre des élèves se destinant aux universités progresse d'une manière inquiétante, car malheureusement on n'a pas la possibilité de tirer parti des connaissances de toute cette jeunesse si cultivée.

Alors qu'en France, d'après un orateur présent aux derniers cours universitaires internationaux de Davos, un élève sur cinquante et une élève sur soixante sont admis dans les classes élevées des lycées (il faut ajouter, bien entendu, les élèves des collèges et des écoles libres), une statistique allemande nous montre que toute ville de 50 000 habitants fournit en moyenne 23 p. 100 de ses jeunes gens et 17 p. 100 de ses jeunes filles aux écoles supérieures. Ce pourcentage élevé risque d'une part d'éloigner les écoles secondaires de leur mission, qui consiste essentiellement à former une élite destinée à l'université; et, d'autre part, les universités, surchargées d'étudiants, fournissent un nombre d'intellectuels toujours trop élevé pour les emplois disponibles. Ceci est pour l'Allemagne une véritable tragédie et un lourd danger politique. Chaque année, des milliers d'intellectuels sont ainsi jetés dans la vie, malheureusement sans moyens d'existence. Et si notre jeunesse sortant de nos universités adhère à l'extrémisme politique, ceci est dû en partie à cette situation désespérée.

Mais alors, pourquoi ne pas relever encore le niveau de

cette élite? On y a bien pensé, mais les raisons qui provoquent la volonté ascensionnelle de notre jeunesse allemande existeront toujours, même lorsque la sélection sera devenue plus sévère.

Le problème a des racines plus profondes. Il faut en chercher l'origine dans le fait que, dans tous les systèmes d'enseignement européens, il n'y a au fond *qu'une seule* voie ascendante, une rue à sens unique, menant à l'université, considérée comme le royaume de la Science. On a omis de développer des méthodes d'enseignement susceptibles d'amener les différents dons naturels à leur plus haut degré de perfection. Au fond on ne connaît qu'une seule conception d'enseignement, et c'est justement la « culture générale », toute intellectuelle, les « humanités », suivant la tradition européenne. Albert Thomas, président du Bureau international du Travail, a parlé, dans une conférence faite au Congrès international de Pédagogie, de la nécessité de développer, parallèlement à cet humanisme intellectuel, « un humanisme travailliste ». C'est là que réside en réalité tout le problème de l'enseignement démocratique.

J'en arrive maintenant à la question des écoles secondaires en Allemagne. Il en existe aujourd'hui quatre types différents :

1° Le Gymnasium classique;

2° Le Realgymnasium;

3° L'Oberrealschule;

4° La Deutsche Oberschule.

1° Le Gymnasium classique reste fidèle au vieil humanisme; mais, pour conserver quelque chose de sa force d'attraction, il a dû, notamment en Prusse, introduire, dès la quatrième année d'études, une langue vivante étrangère (obligatoire), suivie plus tard d'une deuxième langue (facultative); si bien qu'il est devenu, en fait, une école où l'on enseigne quatre langues;

2° Le Realgymnasium, avec le latin et deux langues vivantes étrangères, s'est fondé d'après les plans prussiens sur l'idée d'un enseignement de l'« européanisme moderne ». Le but est de reviser la culture occidentale pour réaliser l'inévitable fusion des diverses cultures européennes;

3° L'Oberrealschule ne doit pas se contenter d'être une école

professionnelle où l'on enseigne les mathématiques et l'histoire naturelle, une sorte d'école préparatoire pour les professions techniques. Elle doit ouvrir l'esprit aux conséquences historiques, culturelles et philosophiques des mathématiques et des sciences naturelles, à la culture de notre temps.

4° La Deutsche Oberschule, la dernière créée, est une sorte de gymnasium classique, où l'on enseigne les divers éléments allemands « d'un humanisme ».

On le voit : les essais n'ont pas manqué pour donner aux écoles secondaires la base de conceptions d'enseignement se suffisant à elles-mêmes et variant selon le point de vue auquel on se place.

Or, dans la pratique, le résultat est mis en question par trois faits :

1° La nécessité pratique de créer de nombreuses formes intermédiaires qui ne peuvent plus avoir le caractère de la conception primitive;

2° La qualité des élèves, dont une minorité seule est de taille à affronter les buts si élevés de ces écoles;

3° Enfin — et c'est là le point décisif — le doute où nous sommes de savoir si les diverses conceptions d'enseignement correspondent à une réalité spirituelle vivante.

Ces diverses difficultés pourraient bien donner une impulsion nouvelle à l'idée d'une autre organisation, qui existe déjà, qui a été repoussée provisoirement, mais à laquelle on reviendra sûrement : l'idée d'une école secondaire « souple » qui diviserait le programme des études en matières obligatoires et en matières facultatives et qui donnerait ainsi aux élèves la possibilité de choisir des combinaisons variées correspondant à leurs aptitudes particulières. L'élève ne trouverait pas l'instruction toute faite dans une longue suite de notions bien liées dans lesquelles on le fait entrer; du point où il se trouve, il braquerait son projecteur sur la partie du chemin qu'il voudrait voir s'éclairer devant lui, — sans ignorer ce que ce découpage a de fragmentaire.

Cependant, à l'école secondaire même ainsi transformée, le but serait toujours la « Hochschulreife ». Ce qui veut dire qu'elle doit rester réservée à une catégorie d'élèves ayant des dons naturels déterminés, qu'elle doit même être

établie en fonction de ce type d'une façon plus stricte encore qu'elle ne l'est aujourd'hui chez nous.

Il faudra donc trouver une autre voie pour la majorité, pour tous les élèves qui cherchent une « culture » sans cependant être des « intellectuels », dans le sens traditionnel du mot, et sans vouloir jamais devenir des universitaires. Et l'on y arrivera par la transformation de l'enseignement professionnel.

L'enseignement technique s'est développé en premier lieu comme une simple école de perfectionnement pratique, parallèlement aux autres écoles qui avaient à dispenser la culture générale. Sa fonction ainsi définie, il ne rencontrait que peu de considération dans le monde. Le résultat obtenu ne permettait pas de parler positivement de « culture ». On ne mettait en valeur, en somme, que des capacités spéciales.

On n'a pas vu — et on n'a pas su mettre en valeur — la possibilité d'aboutir également à une « culture », à un « humanisme travailliste », même en partant de ces capacités.

Aujourd'hui, on commence à s'apercevoir que, dans le chaos des mouvements de l'enseignement, dans les « incertitudes allemandes », — qui d'ailleurs ne sont peut-être pas *des incertitudes seulement allemandes*, — la possession pratique d'un petit domaine donne une sécurité intérieure qui pourra peut-être s'agrandir et prendre une nouvelle forme, analogue à la culture personnelle de l'homme du moyen âge dépourvu de toute intellectualité, comme par exemple la culture de celui qui a bâti la cathédrale de Reims, des artistes qui ont créé les statues de cette métropole ou celles de Bamberg.

C'est dans la formation de « l'humanisme » des écoles techniques que se trouve pour nous aujourd'hui un des points principaux de la transformation de notre enseignement. Cela se manifeste, du point de vue de l'organisation, par le fait que les directions de l'enseignement des différents pays allemands ont créé un certificat de « culture moyenne » (Mittlere Reife), qui rend possible l'accès dans les écoles supérieures professionnelles et qui peut être obtenu aussi bien après avoir suivi les cours d'une école moyenne ou six années

d'école supérieure, qu'après avoir fréquenté l'école élémentaire, puis pendant trois ans l'école professionnelle qui y fait suite. Ainsi on peut tracer à travers la pyramide scolaire une ligne horizontale qui indique l'équivalence de l'école professionnelle et des écoles qui enseignent « la culture générale ».

De pair avec cette réforme va une transformation de l'enseignement technique qui, sans lui retirer sa tâche spéciale, et en partant du domaine professionnel, tend à parfaire l'orientation civique, sociale et culturelle. C'est seulement en formant une aristocratie, une élite, avec des jeunes gens ayant des dons naturels variés et ne relevant pas d'un type unique, que la démocratie se réalisera en matière d'enseignement.

Notre enseignement, se proposant ainsi des fins très solides et très pratiques, cherchera, sur le terrain de la réalité, — malgré tout le scepticisme régnant envers les idées traditionnelles, — les voies et les moyens qui le mèneront à une nouvelle stabilité.

GERTRUD BÄUMER,
Conseiller ministériel
au Ministère de l'Intérieur,
Membre du Reichstag.

LE PASSÉ DE SOBAKINE[1]

Au mois de mai, une lettre arriva à l'adresse de Marie, portant sur l'enveloppe un timbre du Japon. Elle était de Kosténeuve. La lettre, écrite à la hâte à bord d'un bateau, était confuse. Il n'y avait qu'une chose très claire : Kosténeuve recommandait à sa fille de quitter Pétrograd le plus vite possible et de se diriger vers le midi, car la capitale serait probablement bientôt privée de tout ravitaillement.

Ce projet fut maintes fois discuté en famille par tous les Sobakine, c'est-à-dire les parents de Boris, Olga, Boris lui-même et sa femme. Seule, Olga fut d'avis de suivre le conseil de Kosténeuve. Boris redoutait un voyage au moment où tous les chemins de fer étaient envahis par les soldats déserteurs. La mère de Boris croyait qu'on pourrait s'arranger, avec le temps, pour entrer au service du gouvernement provisoire, et que, par conséquent, il serait déraisonnable de quitter Pétrograd. Sobakine père partageait cette idée, mais pour un autre motif. Pour lui, il était évident que le gouvernement provisoire ne pourrait se maintenir, puisqu'il ne faisait que désorganiser le pays. Il fallait donc s'attendre à de nouveaux changements qui amèneraient forcément la restauration du régime écroulé. Alors reviendraient les beaux jours des Sobakine; c'est pourquoi il fallait attendre patiemment à Pétrograd, au lieu de s'enfuir vers les régions du midi.

Marie n'avait pas d'opinion précise. Elle était plutôt disposée

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 août.

à partager l'avis d'Olga, en songeant au bébé qui devait être bien nourri. Ici, à Pétrograd, les comestibles devenaient chaque jour plus chers et on ne savait comment cela finirait. Mais, du reste, Boris avait raison aussi, et le père de Boris encore davantage, peut-être....

Et l'on décida de rester à Pétrograd.

Boris n'avait pas oublié la parole donnée à Kosténeuve. Comme il passait maintenant la plus grande partie de son temps chez lui, en compagnie de sa femme, il commença à avoir avec elle plus d'intérêts communs et découvrit qu'elle n'était pas aussi bête qu'il l'avait cru. On ne parlait plus de grades ni de décorations, et, une fois ces sujets de conversation supprimés, la supériorité de Boris sur sa femme ne se manifestait plus en rien. Maintenant, c'était elle qui lui expliquait bien des choses, et Boris apprit avec étonnement que la connaissance approfondie des rouages secrets et des intrigues du ministère n'était rien dans la vie réelle. Il commençait à avoir de la considération pour sa femme, surtout à cause de l'énergie avec laquelle elle l'encourageait dans ses moments de désespoir.

Mais, d'autre part, il y avait des jours où il était agacé, irrité, par l'absurdité de son existence actuelle. Ces jours-là étaient bien pénibles pour Marie, car toute la colère de Boris se déchargeait sur elle. Il l'accusait de l'avoir recherché en mariage. Il répétait mille fois qu'il n'avait jamais eu l'intention de l'épouser, elle, qui était une vraie révolutionnaire, amoureuse de Granitzky. Elle avait tout simplement profité de la phrase imprudente qui lui était échappée sur la patinoire de la Fontanka, et lui, homme d'honneur, ne pouvait pas reprendre sa parole. Lorsqu'il se lançait dans ces discours, Sobakine ne cessait d'appeler sa femme madame Granitzka et il l'accablait de tant d'injures, que la pauvre Marie était soulagée lorsqu'il mettait enfin son pardessus et s'éloignait en claquant la porte avec violence. Il revenait le soir, repentant et attendri, se mettait à genoux devant elle et lui demandait pardon, en disant qu'elle était un ange et le seul bonheur qui lui restât dans la vie.

Boris et Marie n'allaient nulle part et ne recevaient personne, mais ils suivaient les événements politiques avec beaucoup

d'attention en lisant les journaux sans en omettre une seule ligne. Plus ces événements devenaient défavorables pour le gouvernement et tragiques pour le pays, plus Boris s'en montrait heureux. Les nouvelles bagarres à Pétrograd et la démission des meilleurs ministres le firent sauter de joie. En lisant les articles consacrés à la paix « sans annexions et sans indemnité », ou en écoutant les orateurs de rues qui prononçaient des discours à ce sujet, il souriait malicieusement. Tout ce qui se passait était horrible, était affreux. Mais plus mal cela irait, mieux cela vaudrait. Et Boris se frottait les mains en rêvant au jour où les ministres du gouvernement provisoire seraient emprisonnés, comme ils avaient emprisonné eux-mêmes les anciens ministres du tsar.

L'avènement de Kerensky au poste de commandant en chef des armées russes l'inquiéta d'abord : il craignait que la guerre ne recommençât et ne se terminât par une victoire qui consoliderait le nouveau régime politique de la Russie. Mais la situation s'éclaircit peu à peu. Le gouvernement provisoire ne pouvait pas durer. Les ressources des Sobakine étaient à bout, mais Boris s'en souciait fort peu, puisqu'un nouveau coup d'État était proche. Les espoirs renaissaient. Plus mal cela irait, mieux cela vaudrait.

Vinrent alors les journées d'octobre 1917. On tirait de nouveau dans les rues, on entendait les détonations sourdes des canons qui bombardaient le Palais d'Hiver. Puis, quelques jours après, c'étaient des coups dirigés contre les écoles militaires. Oh! à quel point Boris craignait que cela ne finît par le renversement des soviets! ce serait la victoire du gouvernement provisoire, tandis que les soviets, une fois vainqueurs, ne pourraient durer plus d'une quinzaine, peut-être une vingtaine de jours, après quoi viendrait la restauration. A sa grande joie, les soviets gagnèrent la bataille. On faisait la chasse aux jeunes gens qui avaient osé prendre les armes contre les nouveaux usurpateurs du pouvoir, contre cette bande dont le chef était venu en Russie dans un wagon plombé à travers l'Allemagne. On massacrait les pauvres garçons, on les mettait en pièces, lorsqu'ils tombaient entre les mains de la foule enragée. Boris apprenait tout cela avec satisfaction.

Ces jours-là, il ne mettait pas le bout de son nez dans la rue,

bien qu'il n'y eût plus de mitrailleuses de Protopopoff et que les canons fussent fort éloignés. Mais il apprenait les nouvelles avec un grand sang-froid et restait indifférent à tous les récits de la bonne. Quoi qu'il arrivât, il n'en pouvait pas être ému, il restait simple spectateur. Lorsque tout fut calmé, il lut dans les journaux que le gouvernement provisoire avait été destitué, et que ses ministres étaient emprisonnés dans la forteresse des Saints Pierre et Paul. Sobakine considérait les bolcheviks qui s'étaient emparés du pouvoir plutôt comme des amis personnels que comme des ennemis du régime qu'il avait servi.

Maintenant il était très curieux de voir quel aspect avait pris la ville de Pétrograd après ce nouveau coup d'État. Il sortit seul, sans sa femme, pour voir s'il y avait quelque chose de nouveau. La seule précaution qu'il prit, suivant le conseil de la bonne, fut de mettre le plus vieux et le plus déteint de ses pardessus, ainsi qu'un chapeau qu'il avait acheté avant la guerre. Boris lui donna quelques coups de poing pour le déformer complètement, et l'enfonça sur sa tête. Tout ceci pour perdre, autant que possible, la ressemblance avec un « bourgeouille », comme les bolcheviks appelaient tous leurs ennemis, estropiant le mot français « bourgeois ». Il fallait désormais avoir l'air d'un prolétaire. Plus on était vêtu pauvrement et d'une façon négligée, moins on courait de risques en se montrant dans les endroits publics.

La tournée que Sobakine fit dans la ville ne lui apporta pas de nouvelles impressions. Seul l'aspect des passants avait changé; presque tout le monde était vêtu de la même façon que Boris. On ne voyait plus de pardessus ni de chapeaux élégants, une véritable plèbe circulait dans les rues. Si Boris avait été plus observateur, il aurait peut-être remarqué une étonnante rareté d'hommes barbus, une blancheur extraordinaire des joues et du menton chez beaucoup de personnes rencontrées sur son passage. Mais il ne nota pas ce phénomène.

En tournant au coin d'une rue, Boris vit Doumanine qui s'avançait à sa rencontre. Doumanine marchait d'un pas nerveux et saccadé. Il aperçut Sobakine, le salua et s'approcha de lui, haletant.

— Ouf! — prononça-t-il en serrant la main de Boris. Et

celui-ci remarqua qu'il était jaune et amaigri, le visage fatigué, sa magnifique barbe ébouriffée et malpropre. — Comment... comment faites-vous, monsieur Sobakine, pour exister?... — demanda-t-il en respirant difficilement. — Avez-vous un emploi quelconque?

— Non, répondit Boris. Et vous?

— Moi... moi, je vends petit à petit tout ce que j'ai... C'est la ruine... encore quelques mois et je mourrai de faim.

— Peut-être que la situation changera, — fit Sobakine en baissant la voix.

— Ça changera? mais oui, ça ira de mal en pis. Toutes ces canailles... vont se succéder... l'une après l'autre. Regardez celles-ci, par exemple!

Il montra deux soldats au visage impertinent, qui passaient auprès d'eux, carabine en main.

Sobakine jeta autour de lui un regard craintif pour s'assurer que personne n'avait entendu les paroles de Doumanine.

— Il faut attendre, — dit-il. — Il ne faut pas s'impatienter.

— Comment cela, attendre? quand tous les pendards du monde arrivent au pouvoir...

— Excusez-moi, — interrompit vivement Sobakine, — mais je suis très pressé. Nous causerons une autre fois. Au revoir.

Et il s'éloigna d'un pas rapide, en se disant :

— Triple idiot! Dire à haute voix de pareilles choses! il ne lui restait plus qu'à m'appeler Excellence devant ces soldats! Au diable tous les anciens amis!... Il a bien dit cela, tout de même, — continua-t-il en lui-même tout en suivant son chemin. — Les canailles se succèdent l'une après l'autre... ces pendards de soldats... en voilà encore un qui vient.

Non, cette fois, ce n'était pas un soldat, ou plutôt c'était un soldat dégradé. Sa capote n'avait pas d'épaulettes, la casquette était sans cocarde. Sa stature, ainsi que son visage rasé, semblèrent familiers à Sobakine sans qu'il pût savoir qui c'était.

Lorsqu'il approcha, Boris le regarda avec plus d'attention. Ils se croisèrent, et Boris se retourna involontairement pour le regarder encore une fois. L'homme se retourna aussi, et sourit.

— Granitzky!

— Chut! il ne faut pas prononcer mon nom. Il y a huit jours déjà qu'on me fait la chasse. Que fais-tu ici, Boris?

— Rien... je me promène pour voir l'aspect de la ville sous le nouveau gouvernement. Dis donc, André, où est ta barbe?

— Malheureux! est-ce un moment pour se promener paisiblement? Il faut agir, il faut lutter!

— C'est facile à dire, — répliqua Sobakine. — Est-ce que tu luttes, toi?

— Moi? Mais oui, naturellement. Deux fois nous avons été sur le point de commencer la bataille dans les rues. Les circonstances ont tourné contre nous et il a fallu remettre notre offensive à un moment plus favorable. A présent, nous sommes en train de nous armer et de rassembler nos forces.

— Qui, « nous »?

— Nous, les contre-révolutionnaires, les patriotes. Crois-tu que le peuple, notre bon peuple russe, ne viendra pas à notre appel?

— Je ne sais pas, — dit Boris. — Jusqu'à présent je n'ai jamais eu l'idée que tu pourrais te faire soldat.

— Eh bien! si tu veux t'en assurer, viens nous rejoindre. Je vais te donner l'adresse de notre quartier général. Il serait honteux pour toi, Boris, de rester passif en ce moment. Toi, qui as porté l'uniforme militaire avant la révolution, sois donc un véritable militaire maintenant, lorsque tous les honnêtes gens doivent devenir soldats. Tu vas défendre la cause de la Russie nationale, de cette Russie où tu es né, où tu as grandi, où tu as fait tes études et ta carrière. Tout ton passé est là, dans cette Russie qui demande maintenant le secours de tous ses enfants. Viens dans leurs rangs!

Boris se sentit ému par ce discours.

— Donne-moi l'adresse, — dit-il. — Je viendrai.

— Eh bien!... non, non, il ne faut pas la noter, les vrais conspirateurs doivent tout se rappeler par cœur... D'ailleurs, ce n'est pas loin d'ici : 13, Fontanka.

— ... Fontanka... — répéta Sobakine. — Merci, André! je n'oublierai pas. Comment faut-il te demander là-bas?

— Il faut demander M. André. Tu verras.

— Entendu. Adieu, André.

Sobakine rentra chez lui pensif. La première émotion de la rencontre passée, il se demandait si vraiment il lui fallait se mettre sous les ordres de Granitzky et participer à une bataille dans les rues de Petrograd. Il se rappelait les paroles que lui avait dites Annouchka, la cuisinière, le jour où les soldats étaient venus lui réclamer son revolver : « A quoi vous servirait-il? vous ne savez pas tirer... »

— Moi, participer à une bataille? — se dit-il enfin. — Mais qu'est-ce que j'y ferais? Quelle absurdité!

X

Deux jours plus tard, les Sobakine étaient en train de déjeuner lorsqu'il entendirent une auto s'arrêter devant la porte.

Ils se précipitèrent vers la fenêtre, car il n'y avait plus à cette époque d'automobiles particulières, seuls les commissaires et les agents des soviets pouvaient s'en servir. Boris et Marie virent une grande limousine d'où descendait un officier avec un brassard rouge, accompagné de deux matelots aux visages brutaux. Tous les trois étaient armés jusqu'aux dents : l'officier avait deux revolvers à sa ceinture, les matelots tenaient des carabines, et chacun d'eux avait le torse barré de deux bandes de mitrailleuses qui se croisaient sur leurs poitrines. Ils se dirigèrent tous trois vers l'entrée de la maison où se trouvait l'appartement des Sobakine.

— Je voudrais bien savoir pourquoi ils viennent, — dit Sobakine. — En tout cas, il faut croire que ce n'est pas chez nous qu'ils se dirigent. Mais qui donc, dans la maison, pourrait les intéresser?

On sonna à la porte. Quatre coups de timbre, l'un après l'autre. C'était un maître qui sonnait, non pas un visiteur.

Boris se rappela sa fuite dans la cuisine, le jour où l'on était venu lui prendre son revolver.

— Attendez! — s'écria-t-il en traversant l'antichambre. — N'ouvrez pas! Je me sauve.

De formidables coups de poings dans la porte d'entrée répondirent à cette exclamation.

— Ouvrez donc, mille diables! — cria une voix sur l'escalier. — Ouvrez tout de suite ou nous allons enfoncer la porte.

Boris courut à la cuisine et ouvrit précipitamment la porte de service. Quelque chose d'épouvantable l'attendait derrière cette porte. Il ne vit que deux horribles rangées de petits tubes métalliques qui se croisaient, puis, tout à coup, deux bras vigoureux l'enlacèrent en l'entraînant dans la cuisine. Il reprit ses sens assis sur une chaise, sous la garde du matelot. Annouchka se tenait à côté, pétrifiée de terreur, son couteau de cuisine à la main, le visage blanc comme la neige.

— Vous êtes vraiment très prompt, camarade, — dit le matelot. — Mais dites donc, croyez-vous qu'il soit si facile que ça d'échapper au pouvoir soviétique?

Des bruits retentirent dans la salle à manger. Quelqu'un questionnait Marie, celle-ci répondait d'une voix plaintive. L'interrogatoire se prolongeait.

— Camarade Moukhine! — cria le matelot de la cuisine. — Il est ici! Je le tiens!

L'officier et l'autre matelot entrèrent. Derrière eux, dans le couloir, se montraient les visages épouvantés de Marie et de la bonne.

— Pourquoi vous êtes-vous sauvé, camarade? — demanda l'officier à Sobakine d'un ton sévère. — Est-ce ainsi que font les citoyens honnêtes?

Sobakine ne répondit rien. Il restait assis en clignant des yeux.

— Eh bien! — continua l'officier. — Répondez-moi. C'est vous le locataire de cet appartement? Vous habitez ici?

Boris se leva lentement.

— C'est moi le locataire, — répondit-il enfin. — Pourquoi... pourquoi me le demandez-vous?

— Vous êtes Sobakine, ancien fonctionnaire au ministère de l'intérieur?

— On m'accuse d'avoir été au service de ce ministère, — pensa Sobakine. Et il répondit vivement :

— Oui, monsieur, mais j'ai quitté le ministère depuis longtemps.

— Eh bien! je vous arrête.

— Ah! — s'écrièrent d'une voix Marie, Annouchka et la bonne. Marie se jeta vers l'officier, mais celui-ci l'écarta résolument.

— Qu'est-ce que j'ai fait, monsieur? — s'écria Boris avec désespoir. — Je vous jure n'avoir même pas quitté la maison depuis quinze jours. Une seule fois je suis sorti pour me promener, rien que par curiosité. Demandez-leur — il montra les trois femmes — demandez-leur, elles confirmeront mes paroles.

— Vous direz tout ceci à Smolny, — répondit l'officier. — Veuillez me suivre.

— Vous l'emmenez? J'irai avec lui. Emmenez-moi aussi! — s'écria Marie.

— Impossible, — répondit l'officier non sans une certaine politesse. — Je n'ai de mandat d'arrêt que contre votre mari. Quant à vous, je n'ai pas d'instructions.

— Vous allez le mettre en prison?

— Je n'en sais rien. Cela dépend de sa propre conduite à Smolny. Peut-être qu'il vous reviendra dans peu de temps. Enfin, tout ce que je puis vous conseiller, c'est de vous calmer tout d'abord. Il n'y a pas, que je sache, de grave accusation contre votre mari. Tout au contraire, il peut nous rendre service, et c'est pour cela que je l'emmène. Mais il faut tout de même qu'il soit arrêté.

— Mais oui, oui, camarade madame, — ajouta l'un des matelots. — Calmez-vous, il n'y a rien de sérieux. Vous voyez bien, nous ne faisons même pas de perquisition dans votre appartement. Faites vos adieux à votre mari, laissez-le partir tranquillement, et ayez la patience d'attendre.

— Monsieur le matelot, je vous assure... — recommença Sobakine.

— Assez de bavardage, — interrompit l'officier. — Habillez-vous et allons. Faites vos adieux à votre femme.

Boris et Marie s'embrassèrent. Marie le bénit plusieurs fois. De grosses larmes coulaient sur ses joues. Boris se croyait mort.

— Adieu, Marie, — dit-il d'une voix abattue. — Adieu, Annouchka.

Il tendit la main à la cuisinière. Celle-ci voulut la baiser; il la retira vivement.

— Adieu, — dit-il à la bonne.

— Adieu, barine.

— Dépêchez-vous donc, — dit un des matelots.

La porte se referma sur eux. Marie courut à la fenêtre et vit Boris entrer dans la limousine. L'officier se plaça à côté de lui, les deux matelots sur les sièges de devant.

La machine fila et disparut derrière le coin, ayant contourné le carrefour.

Sobakine, assis dans l'auto, regardait silencieusement par la fenêtre d'un œil atone. Les maisons, les voitures, les passants, tout avait pour lui un aspect étrange, surnaturel, un aspect de rêve. Il éprouvait un tremblement nerveux et désagréable à l'épigastre, et ce tremblement devenait de plus en plus fort. Boris déboutonna son pardessus, puis il le boutonna de nouveau. L'officier s'aperçut de son état nerveux et lui donna une tape amicale sur le genou.

— Calmez-vous camarade, — dit-il avec un sourire. — Je vous assure qu'il n'y a aucun danger pour vous. On va vous interroger sur quelque chose, vous répondrez, voilà tout. Ce soir même vous reviendrez chez vous.

Boris répondit par un profond soupir.

La voiture traversa la vaste cour de Smolny, où l'on voyait des groupes de soldats en capote et d'ouvriers en pardessus noir, les uns et les autres armés de carabines. On s'arrêta devant l'entrée.

— Nous voilà arrivés. Descendez vite.

On conduisit Boris à travers de longs couloirs, dans une salle où il vit un homme à longue chevelure, coiffé d'un chapeau dont les bords démesurément larges le faisaient ressembler à un clou. Cet individu était assis devant une table de cuisine qui lui servait de bureau. En ce moment, il était en train d'écrire, en interrogeant deux hommes qui restaient debout sous la garde de quatre soldats. Quelques groupes de soldats et de matelots se tenaient un peu plus loin; Boris en aperçut plusieurs qui portaient des bandes de mitrailleuses comme les matelots qui l'accompagnaient. C'était, selon toute apparence, la mode à Smolny.

L'homme cessa d'écrire et jeta un regard interrogateur à l'officier qui se tenait toujours à côté de Boris. Sobakine vit que

cet homme, avec sa petite moustache et sa barbiche rare et pointue, était tout aussi crasseux que sa chevelure. Il tressaillit. Cet aspect ne promettait rien de bon.

Il s'approcha de la table.

— Qui est-ce? — demanda l'homme-clou à l'officier.

— C'est Sobakine, arrêté d'après l'ordre du camarade Smarkoff.

— Bon. Conduisez-le dans la cellule numéro 38.

— Allez, — dit l'officier à Boris. Celui-ci le suivit machinalement.

Après un nouveau voyage dans les couloirs, l'officier s'arrêta devant une porte au-dessus de laquelle était inscrit : Institutrice de sixième.

Sur la porte elle-même de grands chiffres étaient griffonnés à la craie : 38.

— Voilà! — dit l'officier. — Où est la clef? il n'y a pas de camarade de service?

— Présent! — répondit quelqu'un avec un accent géorgien très marqué, en apparaissant tout à coup. — Un nouveau détenu?

— Oui; mandat du camarade Smarkoff.

Le Géorgien ouvrit la porte et dit à Boris :

— Entre, camarade.

Boris entra et la porte se referma sur lui. Il entendit la clef faire double tour dans la serrure.

Emprisonné!

La cellule n'était pas très grande; une seule fenêtre donnait sur la cour. Sobakine se mit à arpenter la pièce d'un bout à l'autre; ses pensées devenaient de plus en plus sombres et désespérées. Pour combien de temps l'avait-on enfermé dans cette cellule? Quelle était la cause de son arrestation? De quoi allait-on l'accuser? Que faisaient en ce moment sa femme, sa sœur, ses parents? Que faisait la petite Olga? Son beau-père Kosténeuve, au Japon, soupçonnait-il que lui, Boris Sobakine, son gendre, le mari de sa fille unique, était emprisonné par les révolutionnaires et menacé, peut-être, d'un danger mortel?

Quelques heures se passèrent ainsi. Tout à coup on entendit des pas dans le couloir. La porte s'ouvrit et Boris aperçut le Géorgien, accompagné de deux soldats.

— Tu vas voir tout de suite le camarade Smarkoff qui est juge d'instruction du tribunal révolutionnaire, — dit celui-ci.

Le tremblement nerveux reprit avec une nouvelle force. Sobakine sentait le froid lui gagner le cœur.

Le camarade Smarkoff était un homme de petite taille, le visage jaune, aux larges pommettes, une petite barbe pointue, les moustaches ébouriffées. Il était vêtu d'une capote militaire et tenait une cigarette entre les doigts. Devant lui se dressait un bureau encombré de liasses de papier et couvert de cendre. Toute la pièce, ainsi que l'homme qui l'occupait, semblait être imprégnée de tabac.

Ayant franchi le seuil, Sobakine s'arrêta. Smarkoff leva les yeux et l'examina d'un regard qui n'avait rien de terrifiant. Le silence dura un moment, puis Smarkoff dit :

— Approchez, camarade, et asseyez-vous. Vous autres — il s'adressa aux soldats — vous pouvez vous retirer. Je veux rester seul avec le détenu.

En disant cela, il tira de sa poche un petit revolver et le posa sur le bureau, le canon dirigé vers Boris.

— Asseyez-vous donc, — s'écria-t-il en voyant que Sobakine hésitait. — Pas besoin de rester debout.

Boris s'affaissa sur une chaise.

— Eh bien! je commence à vous interroger, — dit Smarkoff en prenant la plume après le départ des soldats. — Votre nom, s'il vous plaît? Prénoms?

Après avoir inscrit les réponses, il passa au sujet de l'interrogatoire.

— Connaissez-vous un certain André Granitzky?

Au premier abord, Boris n'eut pas l'idée que cette question pouvait se rapporter à sa dernière rencontre avec son ami. Il dit tout simplement :

— Oh oui! c'est mon ancien collègue du ministère.

— Très bien, — dit Smarkoff. — Maintenant, dites-moi, quand l'avez-vous vu pour la dernière fois?

— Personne ne peut savoir que je l'ai rencontré l'autre jour dans la rue, — pensa Sobakine. Et il répondit :

— Quelques jours avant les fêtes de Pâques. C'était à l'occasion...

— Ah! mais ça va mal... — l'interrompit Smarkoff en

posant brusquement la plume. — Cela va tout à fait mal. Jusqu'ici vous m'avez répondu franchement. Pourquoi commencez-vous à mentir maintenant?

— Mais je vous dis... — reprit Boris.

— Non, non; il est inutile de mentir, camarade Sobakine. Les mensonges ne vous vaudront rien de bon. Je vous dis : vous mentez. Vous avez vu Granitzky après les fêtes de Pâques.

Boris ne savait que répondre.

— Je vais aider votre mémoire, — continua Smarkoff. — Il y a deux ou trois jours, vous avez rencontré votre ami, peut-être par un pur hasard...

Sobakine se sentit pâlir.

— ... Vous l'avez rencontré rue Karavanne, non loin de Nevsky. N'est-ce pas vrai?

Boris dut faire un signe affirmatif.

— Votre ami était suivi. Après vous avoir quitté il eut, sans doute, quelque soupçon et s'éclipsa, je ne sais comment. Vous êtes resté seul sous notre œil et l'on vous a suivi jusqu'à votre porte. C'est la seule raison pour laquelle on vous a arrêté, au lieu d'arrêter Granitzky.

Boris passa sa langue sur ses lèvres qui étaient sèches.

— Et... alors? — demanda-t-il.

— Alors, je veux que vous me disiez où se cache à présent André Granitzky. Vous me direz son adresse. Une fois que vous me l'aurez dite, vous serez libre.

Boris s'agita sur la chaise. Libre! Oui, mais pour cela il fallait trahir... il ne se sentait pas capable de le faire. Dans le temps, lorsqu'ils étaient ensemble au ministère, il n'aurait pas mieux aimé que de réussir, peut-être, dans une petite intrigue contre son ami, intrigue machinée pour le dépasser dans le service, ou pour paraître plus zélé aux yeux du supérieur. Il était aussi capable de faire de petites vilenies dans sa famille; il pouvait fuir les soldats révolutionnaires en laissant sa femme s'expliquer avec eux. Il avait pu offrir cette même femme à Raspoutine, puisque tous ceux qu'il connaissait le faisaient. Mais trahir Granitzky, son véritable ami... conduire cet ami, peut-être, à l'échafaud... non, cela, il ne le pouvait pas!

— Mais, monsieur, je ne connais pas l'adresse de Granitzky, — dit-il au juge d'un ton mal assuré.

— Vous mentez de nouveau, — répliqua Smarkoff. — Je suis sûr que vous mentez. Vous devez savoir son adresse. Vous avez aussi prétendu ne pas l'avoir vu après Pâques.

Le cœur de Boris battait plus fort que sous le feu de la mitrailleuse. Il respira profondément et dit :

— Je ne sais pas.

Smarkoff le regarda fixement.

— C'est bien dommage, — dit-il enfin. — Vous ne savez pas? Peut-être. Mais en tout cas, je vais vous détenir jusqu'à ce que Granitzky et tous ses associés viennent vous remplacer.

Il tendit la main vers le bouton électrique qui se trouvait sur son bureau.

— On va vous conduire à la forteresse Saint-Pierre et Paul.

La figure de Smarkoff, le bureau couvert de cendres et les murs dansèrent autour de Sobakine. Il n'en pouvait plus.

— Je connais l'adresse...

Qui avait prononcé cela? Était-ce lui, Boris Sobakine? Non, c'était impossible... et cependant l'expression de Smarkoff changea. Il dit d'une voix aimable :

— Rassurez-vous, camarade. A quoi bon cette émotion? Dites-moi cette adresse.

— Treize... Fontanka...

— ... Lâche! — pensait Boris tout en parlant. — Lâche! misérable!

— Il n'y est pas seul?

— Je ne sais pas... probablement que non.

— Vous a-t-il invité à y venir aussi?

— Oui... il m'a invité.

— Vous a-t-il dit pourquoi?

— Oui... il me l'a dit.

— Vous avez refusé?

— Oui... j'ai refusé.

— Vous avez agi en bon citoyen. Il ne faut jamais aller contre la volonté du peuple. Signez maintenant... Merci. Vous êtes libre, camarade Sobakine.

Il pressa le bouton électrique.

— Reconduisez le camarade à la sortie, — dit-il aux soldats qui entrèrent. — Il est libre.

Le Géorgien attendait dans le couloir.

— Va, va, — dit-il à Sobakine en lui donnant une tape légère sur le dos. — Ta femme t'attend.

Sans comprendre ces mots, Boris descendit au salon où il avait vu l'homme-clou le matin. Maintenant il n'y avait plus personne, sauf Marie, sa femme, qui lui tendait les bras.

— Boria! mon Boria!...

— Elle m'aime, — pensait Sobakine en la serrant contre son cœur. — Et moi... moi, je suis un lâche... Mais, mon Dieu, que pouvais-je faire?

En retournant chez eux, la première joie passée, Marie se mit à l'interroger sur la cause de son arrestation. Il répondit plusieurs fois :

— Je te raconterai après... Un malentendu...

Il refusa de souper, et, à peine à la maison, se mit au lit. Il s'endormit lourdement et pendant toute la nuit ne cessa de gémir et de crier dans son sommeil en prononçant des phrases incohérentes. Vers le matin, Marie, réveillée par ses cris, se pencha vers lui et put distinguer quelques mots :

— ... Dieu!... oh, grand Dieu!... pardon... pardon, Granitzky...

Elle le secoua par l'épaule.

— Boris, Boris, — dit-elle. — Reprends tes sens. Que doit te pardonner Granitzky?

Il se releva avec un regard noyé.

— Non, rien... — dit-il. — C'était un cauchemar.

XI

Il se passa quelques jours avant que Sobakine apprît des journaux la suite de ses révélations à Smarkoff. Granitzky était arrêté et emprisonné dans la forteresse de Saint-Pierre et Paul. La première idée de Sobakine fut de cacher les journaux à Marie. Il n'osa même pas les lire en sa présence, et ne le fit que lorsqu'elle fut occupée avec la petite Olga, qui depuis longtemps n'avait plus de nourrice.

Il lut et relut toutes les informations, et sa conscience se

calmait à mesure qu'il lisait. L'important pour lui était que Granitzky n'eût pas été tué : il n'était qu'emprisonné. Sobakine ne pouvait par s'accuser d'avoir assassiné son ami, comme il l'avait craint lors de sa visite involontaire à Smolny. Qu'était-ce, pour Granitzky, d'être dans la forteresse? un remède, peut-être, contre les folies qui l'auraient amené un jour ou l'autre à une mort terrible, pendant un massacre dans les rues de Pétrograd. Lui, Sobakine, il avait peut-être sauvé la vie de son ami en révélant sa cachette à Smarkoff. Granitzky se trouvait à présent dans un endroit, où aucun danger ne le menaçait. Il fallait espérer qu'on ne le punirait pas trop sévèrement. Il resterait emprisonné plusieurs mois, un an peut-être; deux tout au plus. Cela lui ferait du bien. Il aurait tout le loisir d'apprendre s'il avait eu raison d'attendre avec impatience la chute de l'ancien régime.

Il était tellement plongé dans ses réflexions que Marie entra dans la pièce sans qu'il l'aperçût. Le regard de Marie tomba sur les journaux qui jonchaient le tapis; elle vit les titres : « Arrestations nocturnes... Granitzky... forteresse... »

— Qu'est-ce que c'est? — dit-elle en relevant un journal. — Granitzky est arrêté par les bolcheviks?

Sobakine lui jeta un regard mécontent. Que n'était-elle entrée quelques minutes plus tard? Il aurait eu le temps de brûler les journaux.

— Oui, — répondit-il avec un soupir. — C'est bien dommage; je le plains, ce pauvre André. Il a été mêlé à un complot contre-révolutionnaire.

Marie continuait à lire.

— Oh! Boris, si nous pouvions...

— Pouvions quoi?

— Lui envoyer quelques provisions dans la forteresse. Peut-être n'a-t-il rien à manger?

— ... C'est ton ancien fiancé, — interrompit Sobakine avec un petit sourire ironique. — Es-tu malade, Marie, pour proposer de pareilles choses? Je comprends bien qu'il est désagréable d'être emprisonné dans la forteresse, mais lui envoyer des provisions... quelle impression cela produirait-il sur les bolcheviks? On nous croira du complot aussi. Et puis, qui t'a dit que les bolcheviks ne donnent pas à manger à leurs

prisonniers? Non, non, ma chérie, abandonne ces idées. Elles sont bien généreuses, mais impraticables.

— Peut-être as-tu raison, — dit Marie, les larmes aux yeux, après un moment de silence. — Mais, dis-moi, qu'en penses-tu? ne va-t-on pas le guillotiner?

Elle fut frappée par le changement soudain du visage de son mari.

— Oh! non, non! — s'écria Boris, sursautant tout à coup sur sa chaise et prenant sa tête dans ses mains. — Non, cela n'est pas possible! je ne veux pas le croire, je ne veux pas même y penser!

— Comme il est bon, mon Boris! — se dit Marie.

Elle lui passa le bras autour du cou.

— Et moi non plus, je ne veux pas le croire, — dit-elle. — Nous allons prier Dieu qu'il écarte tout danger de notre ami.

Quelques jours se passèrent, et de nouvelles préoccupations les empêchèrent de penser à Granitzky. Le compte courant de Sobakine était épuisé, et, lorsque, le cœur serré, il se rendit à la banque pour retirer les espèces finlandaises de son coffre-fort, on lui déclara que tous les coffres-forts avaient été mis sous scellés par les bolcheviks.

Boris perdit la tête. Il tint avec sa femme un long et pénible conseil, à la fin duquel Marie proposa de vendre une partie de leur ameublement dont on pouvait très bien se passer : les miroirs et les fauteuils du salon, les trumeaux de l'antichambre, les bibliothèques de Boris, le piano, quelques tapis, etc...

— Mais il faut se rappeler que tout ceci ne nous servira qu'à vivre pendant quelques jours, — ajoutait Marie. — Après quoi nous nous retrouverons dans la même situation. Ce ne sont pas les revenus que nous allons dépenser, c'est le capital.

— Tant pis, — répondit Sobakine. — Je t'ai dit déjà plusieurs fois que le gouvernement soviétique ne pouvait pas durer. Après lui ce sera la restauration, et alors je serai de nouveau au service de l'État. Nous rachèterons alors tout ce que nous aurons vendu.

— Tu dois le savoir. Du reste, à présent, il ne nous reste

rien d'autre à faire. Il faut manger... Et les prix augmentent tous les jours!

Boris tressaillit. Il se rappela les paroles de Doumanine à leur dernière rencontre. Serait-ce possible, mourir de faim? Après les meubles inutiles on vendra les objets indispensables, puis les bijoux, les vêtements, puis... et si les soviets durent un an, deux ans, trois ans?...

— Il faudrait pouvoir trouver une situation quelconque, — dit-il à Marie. — Mais quoi? En attendant, il faudra certainement suivre ton conseil.

Marie écrivit des annonces et les colla dans les parages de leur maison en les appliquant contre les réverbères, les gouttières, les poteaux de tramways, etc... Boris, lui aussi, essaya de coller une annonce, mais il avait tellement peur d'être attrapé par les miliciens — qui avaient remplacé depuis longtemps l'ancienne police — qu'il déchira l'annonce en deux en la collant et l'appliqua contre le mur la tête en bas. Après quoi, il ne tenta plus de reprendre cette occupation et laissa Marie agir toute seule. Au bout de quelques jours, les acheteurs apparurent chez les Sobakine. C'étaient, en majorité, des hommes et des femmes très vulgaires et mal débarbouillés, les uns vêtus pauvrement, les autres, au contraire, en vêtements très élégants mais malpropres. Ils entraient sans se découvrir et crachaient, non sans distinction, dans leurs mouchoirs de poche noirs. En achetant les meubles, ils marchandaient avec Marie, en l'appelant : « Ma petite », « Ma mie » et « Ma bonne », et en lui donnant des tapes légères sur l'épaule. Puis ils payaient le meuble en tirant de leurs poches des billets de banque tout neufs qui craquaient entre leurs doigts rugueux. Pas une seule fois Boris n'assista à ces ventes. Lorsqu'un acheteur se montrait, il se sauvait dans la cuisine et passait son temps à écouter les récits d'Annouchka sur ce qui se passait dans la ville. Après le départ de l'acheteur, il sortait de son refuge et se mettait à reprocher légèrement à Marie d'avoir cédé l'objet à si bon marché.

Deux, trois semaines encore s'écoulèrent sans rien apporter de nouveau. La vie devenait de plus en plus dure, on se procurait des vivres au hasard des occasions. Le bruit se répandait tout à coup qu'une petite boutique quelconque, n'ayant

rien de commun avec les comestibles, avait reçu un envoi considérable de sucre. Tout le monde se précipitait vers cette boutique, on faisait queue, on se bousculait, on payait des prix fous, et chaque fois, après une pareille vente, les prix du marché grimpaient de plus en plus. Un jour, quelqu'un eut l'idée d'acheter pour sa table les semences de pois dans un magasin spécial de semences rue de Kazan. Le magasin était complètement vide le lendemain, on avait tout acheté, sauf les oignons des fleurs, qui étaient immangeables. Un autre jour, ce fut le tour de drogueries, où tout le monde achetait le beurre de cacao pour griller le poisson desséché — seule denrée qu'on pouvait encore se procurer tous les jours. Le pain blanc disparut des boulangeries; on ne pouvait y acheter qu'un pain noir, qui collait aux dents et faisait mal à l'estomac. On n'apercevait de pain blanc qu'entre les mains des soldats et des miliciens qui le dissimulaient soigneusement sous leurs pardessus. On en mangeait aussi, bien sûr, à Smolny et dans les commissariats du peuple, qui remplacèrent les anciens ministères. Mais les travailleurs, le peuple, n'en avaient presque pas. Et les Sobakine, en qualité de « bourgeouilles », encore moins évidemment.

Le confort disparaissait peu à peu de la vie de Boris. Il ne pouvait plus se permettre le luxe de prendre un fiacre pour se rendre chez ses parents, il devait y aller chaque fois à pied. Un jour des ouvriers vinrent chez lui pour emporter son appareil téléphonique. Il ne pouvait plus acheter de journaux que fort rarement, car leur prix augmentait, et il lui fallait économiser chaque sou. Le bois de chauffage lui manqua, il dut en acheter au début du mois de décembre, et ce fut un véritable drame dans la maison des Sobakine, car ce jour-là il fallut vendre le bureau de Boris, ce beau bureau de noyer qui était jadis destiné à figurer dans son futur cabinet de gouverneur. Maintenant Sobakine avait le sentiment de rouler au précipice.

Sur ces entrefaites eut lieu le second conseil de famille des Sobakine au sujet du départ vers le midi.

Ce jour-là, Boris avait enfin consenti à vendre son uniforme d'apparat de vice-gouverneur. Il y avait de la broderie d'argent sur le col et les manches; aussi espérait-on en tirer plus

de cent roubles, ce qui assurerait l'existence de la famille pendant deux ou trois jours. Dans l'après-midi, on sonna à la porte et Boris s'enfuit, comme d'habitude, à la cuisine, après avoir dit à Marie à voix basse :

— Rappelle-toi bien : pas moins de cent cinquante roubles...

Mais cette fois ce n'était pas un acheteur. C'était Olga, qui passa immédiatement à la cuisine.

— Que fais-tu ici, Boria? — demanda-t-elle en français à Sobakine. — Tu fais la cour à ta cuisinière?

— Mais non, j'ai cru que c'était un acheteur. Je laisse toujours Marie s'expliquer avec eux. Elle sait mieux vendre que moi....

— Viens au salon, j'ai à te parler.

— Voilà, mon cher Boris, — dit Olga lorsqu'ils furent assis sur les derniers vestiges des meubles du salon. — Voilà ce que je veux te dire. Papa et maman me suivent, ils seront ici, probablement, dans un quart d'heure. Je suis allée en avant exprès pour te prier de ne pas faire d'objections cette fois : il nous faut quitter Pétrograd.

— Pour aller dans le Sud?

— Bien entendu! et il ne faut pas perdre un seul instant. Il faut vendre tout ce que nous avons et fuir. Dans un mois, il ne nous restera plus rien à vendre, nous serons enracinés ici sans un seul kopek, sans possibilité de prendre un billet de chemin de fer.

Boris réfléchit quelques instants.

— Non, je ne ferai pas d'objections, — dit-il. — Seulement je voudrais te poser une question. Lorsque tout l'argent que nous aurons sera dépensé, que ferons-nous, alors, dans le Sud?

— Et que ferions-nous ici? — demanda Olga à son tour. — Ici ou là, c'est pareil. Seulement ici, les prix sont dix fois plus élevés que partout ailleurs. Voilà la différence.

Sobakine resta encore pensif. Puis il demanda :

— Marie, que diras-tu?

— J'aurais bien voulu partir, car nulle part cela ne pourrait être pire qu'ici. Où proposez-vous d'aller?

— A Kieff, en Crimée, à Odessa, — répondit Olga. — Cela reste à décider.

Lorsque les vieux Sobakine sonnèrent à la porte, la question était déjà résolue : on partirait, le plus tôt possible. Il restait à fixer tous les détails, ce qui n'était pas aussi facile. On prévoyait beaucoup de complications. Et ce qu'il fallait tout d'abord, c'était obtenir des permis pour quitter la capitale. Les permis étaient distribués par l'ancien département de Boris. Donc, il fallait commencer par se rendre au département.

Ce fut un épisode très désagréable. Les grandes salles du département étaient à moitié vides et malpropres, les meubles couverts de poussière. Deux ou trois garçons se tenaient dans le vestibule, et, ayant reconnu Sobakine, lui demandèrent avec surprise la cause de son arrivée. Lorsqu'il leur expliqua qu'il désirait des permis pour toute sa famille pour quitter Pétrograde, ils s'en allèrent chercher le suisse, qui seul savait à quoi s'en tenir sur la marche du nouveau département. Le suisse se fit attendre, car il était en train de dîner. Il arriva enfin, sans se presser, en mastiquant, et tendit amicalement la main à Boris. Celui-ci expliqua son affaire. Le suisse l'écouta, réfléchit un instant, puis dit :

— Je crois que c'est ici, les permis. Attendez... c'est dans votre ancien bureau. Et c'est au fils de votre huissier qu'il vous faut vous adresser.

— Je ne savais même pas que mon huissier avait un fils, — dit Sobakine.

— Oui, il en avait un qui appartenait au parti bolchevique. A présent il a une belle situation, ce jeune homme. C'est lui qui nous a maintenus dans nos places. Vous pouvez aller chez lui tout seul; pas besoin de vous conduire, puisque vous savez bien où se trouve le bureau.

Boris monta au premier et passa dans la grande salle qui faisait partie de l'église lors des cérémonies religieuses. L'église était ouverte, un tas de meubles l'emplissait jusqu'au lustre. Plusieurs ikones manquaient. On apercevait un tas de décombres auprès des marches conduisant à l'autel, un balai était appuyé contre l'ikone de la Sainte Vierge. Les portraits gigantesques des empereurs décoraient toujours les murs de la salle, mais quelques-uns étaient couverts d'inscriptions obscènes.

Après deux heures d'attente Sobakine fut reçu par le fils de son huissier — un jeune garçon qui ne devait pas avoir plus de dix-huit ans. Ce jeune homme, après avoir rempli le questionnaire, tendit un papier à Boris.

— Tenez, — dit-il. — Vous porterez ceci à Smolny, pièce nº 44, puis vous repasserez ici. Qui est après vous? Faites entrer.

Sobakine descendit au vestibule, où le suisse lui demanda :

— Eh bien? avez-vous réussi?

— Je n'en sais rien encore, — répondit tristement Sobakine. — Il faut aller à Smolny. C'est loin... les fiacres sont chers...

— Attendez un instant, — dit le suisse. — Il y a là un camarade qui est venu ici de Smolny en motocyclette; il repartira dans peu de temps. La moto a un deuxième siège, il consentira peut-être à vous prendre avec lui.

Boris hésitait.

— Le voilà qui descend.

Boris vit avec horreur un matelot, avec des bandes de mitrailleuses en croix. Mais déjà le suisse disait :

— Il y a ici un de mes amis qui doit se rendre à Smolny. Voulez-vous le prendre avec vous?

— Moi, un ami de notre suisse! — pensa Sobakine.

Le matelot tendit la main à Boris.

— Parfaitement. Venez, camarade.

Ils filèrent en troisième vitesse. Pendant tout le trajet, Sobakine ne cessait de se dire :

— Quelle bizarre situation! il est certain que tout le monde dans la rue me prend pour un commissaire... Ami de notre suisse, camarade de ce matelot, pressé d'arriver à Smolny pour affaire urgente de service soviétique... est-ce moi, Boris Sobakine?

Néanmoins, il éprouva un frisson désagréable en traversant la cour de Smolny. Le matelot lui demanda :

— Quel est le numéro de la pièce qu'il vous faut?

— Quarante-quatre.

— C'est au deuxième, je crois. Adieu, camarade.

— Merci... camarade; — répondit Sobakine avec effort.

Mais il ne parvint pas à la pièce 44, car il fut arrêté sur

l'escalier par un homme de petite taille, en qui il reconnut Smarkoff.

— Que faites-vous ici, camarade Sobakine? Cette fois vous êtes venu de votre plein gré, j'espère?

— Oui, monsieur, je vais à la pièce numéro 44.

— Les départs de Petrograd? C'est vous qui voulez partir?

— Oui, c'est moi, avec ma femme et ma fille; et aussi mon père, ma mère et ma sœur.

— Toute la famille, alors?... Je le regrette, camarade, mais ce ne sera pas possible.

— Pourquoi?

— Je vous l'expliquerai. Veuillez me suivre à mon bureau.

Après s'être assis tous les deux dans la pièce où avait eu lieu l'interrogatoire de Boris, Smarkoff commença par lui offrir une cigarette.

— Fumez-vous, camarade? elle n'est pas empoisonnée.

Boris prit la cigarette et se sentit un peu rassuré. Il est vrai que cette fois, il n'était pas détenu. Il était un simple visiteur et ne devait avoir rien à craindre.

— Camarade Sobakine, — lui dit Smarkoff. — Je vous considère comme engagé dans l'affaire de Granitzky.

— Dois-je encore vous donner quelques renseignements? — s'étonna Boris. — Je ne pourrais rien vous dire. Je jure vous avoir déjà dit tout ce que je sais.

— Je n'ai pas de raisons d'en douter. Mais, voyez-vous, peut-être vous fera-t-on répéter vos dépositions devant le tribunal révolutionnaire. Ainsi, tant que le procès ne sera pas terminé, vous ne pouvez quitter Petrograd.

— Et ce procès, quand sera-t-il terminé?

— Je ne pourrais vous le dire. Probablement pas avant la fin de janvier.

— C'est très embêtant, — dit Boris en réfléchissant. — Je dois absolument rester ici jusque-là?

— Oh! oui, absolument. Quant aux autres membres de votre famille, ils peuvent partir. Donnez-moi les papiers, je vais tout arranger en quelques minutes.

Boris présenta les papiers.

— Les voilà, — dit-il lentement. — Mais... je vous prie

de n'arranger que le départ de mes parents et de ma sœur. Ma femme... je veux qu'elle reste avec moi.

Il tenait la promesse qu'il avait faite à M. Kosténeuve.

XII

Les vieux Sobakine partirent vers la fin du mois de décembre, et Boris ne dit pas à Marie qu'elle aurait pu partir avec eux s'il l'avait voulu. Peu de jours après, un soldat apporta une lettre de Smarkoff adressée à Boris et contenant une convocation à Smolny. Une carte d'entrée était jointe à la lettre.

— Pourquoi cette carte? — demandait Marie, étonnée. — Et qui est ce Smarkoff qui t'écrit comme un ami et qui t'appelle camarade?

Boris se sentit très embarrassé.

— Vois-tu... c'est parce que... — il cherchait ses mots. Je dois te dire que je ne sais pas précisément qui est ce Smar... comment est-ce? Smarkine, Smarkoff... je n'en sais rien. Peut-être ai-je fait sa connaissance à Smolny lorsque j'y ai été... Est-ce que l'on peut se rappeler tous ces noms bolchéviques?

— Oui, mais pourquoi te convoquer encore?

— Je ne sais pas... peut-être, comme j'ai été un ami de Granitzky... il faut quelques renseignements sur son service antérieur au ministère...

— Tout cela ne me plaît pas, — dit Marie.

Sobakine lui jeta un regard furtif. Ne se doutait-elle pas de la vérité?

— Il y a une chose qui me plaît tout de même, — dit-il. — J'aime mieux recevoir une lettre aimable comme celle-ci, de ce Smarkine,... Smarkoff?... que d'être conduit chez lui par des matelots.

Boris dut passer à Smolny presque toute la journée suivante. Là il fit connaissance avec quelques jeunes bolcheviks, — soldats et matelots — qui le prirent pour l'un des leurs après avoir vu sa carte d'invitation. Ils l'appelèrent camarade et lui indiquèrent la salle où il lui fallait attendre. Il se blottit

là dans un coin, en craignant tout le temps d'apercevoir quelqu'un qui pourrait le reconnaître. Heureusement, personne ici ne le connaissait. Puis il déjeuna au buffet, à côté de ses nouveaux amis, soldats et matelots. Pendant qu'il achevait son dessert, une main s'abattit pesamment sur son épaule. Il sursauta, plein d'effroi : quelqu'un l'avait vu, quelqu'un l'avait reconnu...

C'était Smarkoff, qui lui disait :

— Je suis très content de vous voir ici, camarade Sobakine. Vous voilà maintenant, comme qui dirait, au service des soviets. J'espère que cela viendra aussi avec le temps.

Et, s'apercevant que Boris rougissait, il ajouta :

— Il ne faut pas se sentir gêné à cause de cela. C'est le devoir de chacun — servir son peuple. Il est bien dommage que votre ami Granitzky ne le comprenne pas.

Puis, comme Boris ne lui répondait pas, il dit :

— Je crois qu'aujourd'hui je n'aurai pas besoin de vous. Vous êtes libre maintenant, mais ayez l'obligeance de revenir demain.

Et il lui tendit la main.

Sobakine rentra chez lui de très mauvaise humeur. Son futur témoignage contre Granitzky lui pesait énormément. Quelles en seraient les conséquences? Granitzky apprendrait qu'il avait joué le rôle d'un traître... Si ce n'était que cela, il n'y avait pas grand mal, car Granitzky était en prison et il ne le reverrait peut-être jamais. Mais, une fois Sobakine appelé comme témoin, — Marie pourrait connaître l'affaire par les journaux. Que lui dire alors? comment lui expliquer sa conduite qu'elle jugerait certainement infâme?

Boris dîna sans aucun appétit. Les questions de sa femme, qui tout naturellement voulait savoir les détails de son passage à Smolny l'agaçaient. En même temps, il sentait germer une nouvelle idée dans un coin de son cerveau — idée très vague, si vague qu'il n'osait pas encore se la formuler à lui-même. Il avait beau la chasser, elle revenait à chaque instant. Vers la fin du dîner, il devint tout à fait distrait; il répondait à peine aux questions de sa femme. Lorsqu'il eut fini de manger, il se dirigea vers le salon à moitié vide et se mit à l'arpenter d'un air très absorbé. Marie le suivit.

— Qu'as-tu? — demanda-t-elle avec anxiété, tâchant de deviner l'expression de son visage.

— Ne t'inquiète pas, ma chérie, — répondit-il avec beaucoup de tendresse, à la grande surprise de Marie, qui s'attendait plutôt à une réponse irritée. — Je réfléchis... Laisse-moi réfléchir...

Le soir, en se couchant, il dit :

— Aussitôt l'affaire de Granitzky terminée, nous pourrons quitter Petrograd. Smarkoff me l'a promis positivement. Mais je ne puis me décider : faut-il vraiment partir?

— Mais nous l'avons déjà décidé, — répondit Marie. — Encore un peu de temps, et nous n'aurons plus rien à vendre.

— C'est justement cela... Il ne faut pas songer à vendre; il faut...

— Quoi?

— Se trouver une situation.

Malgré toutes les questions de Marie, qui le pressait d'expliquer cette phrase, il ne voulut rien ajouter. Il s'endormit, tandis que sa femme, pendant la moitié de la nuit, restait éveillée, se cassant la tête à essayer de deviner et se demandant quelle situation Boris pouvait espérer trouver dans le Petrograd soviétique?

Le lendemain matin Marie lui fit voir quelques articles des journaux donnant des comptes rendus du premier procès qui se déroulait alors devant le premier tribunal soviétique. Il s'agissait d'un complot contre-révolutionnaire, tout pareil à celui de Granitzky. Marie était d'avis qu'il n'y avait pas de complot du tout, mais que toute l'affaire avait été montée avec l'aide de provocateurs. A sa grande stupéfaction, Sobakine riposta avec beaucoup d'ardeur.

— Ah non! ah non! — dit-il; — il y a eu certainement un complot. Il est bien certain que tous les accusés sont coupables. Je serais étonné de les voir acquittés par le tribunal révolutionnaire.

— Moi, — dit Marie, — j'espère qu'ils le seront. Et d'ailleurs, pour nous, de notre point de vue, ils ne sont nullement coupables dans tous les cas. Un complot contre-révolutionnaire... s'il avait réussi, ne servirait-il pas l'intérêt de toute la nation?

Sobakine regarda autour d'eux avec effroi.

— Chut! — dit-il à sa femme. — Es-tu folle? comment oses-tu dire des choses pareilles? Les domestiques peuvent entendre, ils peuvent nous dénoncer... Veux-tu que nous prenions place avec Granitzky dans la forteresse? Oh! oui, je sais que tu aimerais bien te trouver à côté de ce dernier... Mais moi, j'aime mieux la compagnie de Smarkoff. Et je ne prendrai jamais part à une organisation contre-révolutionnaire. Ce serait aller contre la volonté du peuple.

Marie le regarda avec un tel étonnement qu'il comprit son erreur.

— Pourquoi me regardes-tu de cette manière?

— Mais comprends-tu bien ce que tu as dit? Tu reconnais donc la révolution et le pouvoir des soviets? Où est ton ancien dévouement au tzar?

Sobakine poussa un soupir.

— Il est dangereux maintenant de parler de tout ceci — dit-il en détournant son regard. — Il faut oublier le passé.

La journée se passa comme la veille, seulement il n'eut pas l'occasion de rencontrer Smarkoff. Par contre, il vit Granitzky.

Le soir, ayant appris qu'on n'avait pas besoin de lui et qu'il lui faudrait seulement se présenter deux jours plus tard, il se dirigeait vers la sortie lorsqu'il entendit tout à coup le bruit des pas mesurés, le cliquetis des armes, et une voix familière l'appela :

— Boris! Boris Sobakine!

Il se retourna vivement. C'était Granitzky. Il se rendait à la forteresse sous la garde de soldats.

— Que fais-tu ici, Boris? — demanda-t-il. — On t'a arrêté aussi?

Sobakine ne savait que répondre. Il balbutia quelques phrases incohérentes :

— Pas précisément... C'est que je... C'est que tu....

Puis une idée lui vint, brillante.

— ... Je suis venu pour avoir de tes nouvelles, — dit-il. — J'étais tellement inquiet...

Granitzky lui tendit la main.

— C'est gentil de ta part d'être venu. C'est même courageux, mon cher Boris. Je te remercie bien, de tout mon cœur.

Un soldat frappa violemment Granitzky avec la crosse de sa carabine.

— Tais-toi et avance!

Le détenu disparut sous la porte de sortie. Sobakine resta cloué sur place.

— Il ne soupçonne rien, — se dit-il. — Dieu fasse que je ne sois pas appelé comme témoin contre lui! Il me sera toujours sympathique, ce pauvre André, quoiqu'il ait agi... contre la volonté du peuple.

XIII

Il était bien pénible de se rendre à Smolny par un froid de 30 degrés, en suivant des sentiers étroits et glissants entre de grands tas de neige qui encombraient les pavés et les trottoirs. Les rues n'étaient plus nettoyées depuis très longtemps, personne ne voulant plus les balayer, et elles étaient toutes blanches les jours de neige, toutes boueuses et couvertes de crottin lorsque la température montait au-dessus de zéro. Les nouvelles autorités de la ville voulaient confier les travaux de voierie aux « bourgeouilles ». On formait des équipes d'anciens fonctionnaires, de rentiers, de marchands et d'officiers, on les munissait de pioches et on les forçait à creuser la neige sous la férule d'un voyou ou d'un voleur de la veille. Mais les bourgeouilles faisaient de mauvais travailleurs, ils ne savaient pas manier les pioches, ils se fatiguaient très vite, et le voleur n'avait pas l'habitude de diriger des travaux. Aussi les rues ne changeaient pas d'aspect et donnaient des impressions de paysage rustique au centre de la capitale.

Pour se rendre à pied à Smolny Sobakine ne mettait pas moins de deux heures. Le trajet devenait beaucoup plus court si l'on réussissait à s'engouffrer dans un tramway; mais cela n'arrivait pas tous les jours. En chemin on éprouvait toutes sortes de surprises désagréables, quand on n'avait pas à affronter de véritables dangers. Il y eut surtout quelques jours vraiment terribles. La tourbe révolutionnaire s'était mise à piller les caves des palais impériaux et des grands magasins alimentaires. En s'approchant d'un lieu de pillage de ce genre on

entendait, à une certaine distance déjà, des cris, des chants, des hurlements et des coups de fusil tirés en l'air. Puis on apercevait des créatures déguenillées, dont les visages livides portaient l'empreinte du vice et du crime. Ces hommes dissimulaient sous leurs vêtements des bouteilles de champagne, de vins hongrois, ou bien de vieux cognac, et les offraient aux passants à des prix insignifiants. Enfin, on s'approchait du lieu du pillage. Quelques individus ivres morts gisaient à l'entour comme des cadavres; d'autres ivrognes — hommes et femmes — dansaient en hurlant. Les uns descendaient à la cave, les autres remontaient chargés de bouteilles. On brisait les goulots contre les murailles, puis on buvait la liqueur précieuse en la faisant couler sur le menton, le cou et les vêtements mélangée au sang qui ruisselait en abondance des lèvres et des bouches blessées. Si, par hasard, la bouteille éclatait et que le vin se répandît sur le trottoir, on se jetait à terre et on lapait comme des chiens, en avalant la neige sale et les éclats de verre brisé... Le peuple souverain jouissait de sa liberté.

Il va sans dire que, tout en accomplissant son voyage presque quotidien, Sobakine évitait soigneusement de passer par les rues où se déroulaient pareilles scènes. En entendant, de loin, éclater les premiers coups de carabine, il ne se précipitait pas dans n'importe quelle direction, comme il l'eût fait autrefois. Tout au contraire, il s'arrêtait pour écouter, puis, ayant repéré le point d'où partaient les détonations, il s'éloignait sans se presser, du côté opposé.

Du reste, il était très peu probable que quelqu'un eût l'idée de tirer sur lui. Il avait perdu depuis longtemps la moindre ressemblance avec un « bourgeouille », tout en conservant une sorte d'élégance. Il ne portait plus de vêtements civils, mais il se servait d'un ancien uniforme de vice-gouverneur, dont il avait enlevé les insignes, les boutons et les épaulettes dorées. Ses mains étaient toujours soignées, mais le vernis rouge des ongles avait disparu dès les premiers jours de la vente des meubles. Ses joues étaient toujours rasées, puisque c'était la mode chez les jeunes bolcheviks, mais la raie descendant jusqu'à la nuque n'existait plus, et une mèche de cheveux ondulés tombait négligemment sur son front. Tout cela lui donnait un aspect fort différent de celui que prenaient habi-

tuellement les anciens « bourgeouilles », lorsqu'ils se déguisaient en prolétaires. Ceux-ci étaient toujours faciles à reconnaître sous leurs habits sales et défraîchis qui contrastaient avec leurs visages. Tandis que Sobakine ne pouvait passer que pour un vrai commissaire et de la catégorie supérieure, d'après l'élégance de son costume, dont il avait arrangé soigneusement les détails en suivant les exemples qu'il avait maintenant sous les yeux. Car c'était presque tous les jours qu'il était invité à Smolny, sans toutefois être appelé à donner son témoignage contre Granitzky.

Peu à peu, il s'habituait à cette nouvelle façon de passer son temps. Deux ou trois fois il rencontra Smarkoff au buffet, et ils déjeunèrent ensemble. Leur entretien se déroula sur un ton légèrement ironique de la part de Smarkoff, qui soulignait les différences supposées de leurs opinions politiques, et sur un ton strictement réservé de la part de Boris, qui ne se permit pas une seule fois de louer ou de critiquer la révolution bolcheviste. Il y avait néanmoins un point sur lequel ils étaient d'accord : c'était lorsqu'il s'agissait du gouvernement provisoire. On ne savait pas lequel des deux exprimait le plus de haine contre Milioukoff, le plus de mépris pour Kerensky...

Mais, en dehors de Smarkoff, Sobakine se fit encore beaucoup d'autres relations parmi les jeunes bolcheviks à Smolny, et ceux-ci lui donnaient volontiers tous les renseignements qu'il pouvait désirer. Ainsi ils lui permirent de pénétrer peu à peu dans les rouages du mécanisme naissant de l'administration soviétique, de connaître les noms les plus importants, d'être au courant des sympathies, ou des antipathies des principaux personnages... En homme plein d'expérience, il devinait souvent bien des choses sur un seul mot et il allait beaucoup plus loin dans ses conclusions que ne l'avaient fait ses interlocuteurs. Depuis longtemps, il était connu de toutes les sentinelles qui gardaient les portes. L'escorte qui reconduisait les détenus à la forteresse le connaissait également, et le soldat qui jadis avait frappé Granitzky pour avoir causé avec Boris, prenait maintenant Sobakine pour un personnage de Smolny. Les véritables « autorités » de cet endroit sacré répondaient gracieusement aux saluts de Boris en le prenant pour un de leurs propres fonctionnaires. En effet, il se sentait

déjà parfaitement à son aise, comme s'il était chez lui, ou dans son ancien ministère. Et le mot : « Camarade » ne présentait plus pour lui aucune difficulté, — tout au contraire il s'en servait à chaque instant pour s'adresser à n'importe qui, homme ou femme. Même chez lui, à la maison, la cuisinière devint « camarade Annouchka » et la bonne « camarade Tania ». La cuisinière prenait l'air un peu offensé et répondait par : « Vous aimez toujours blaguer, monsieur? » — tandis que la bonne n'y voyait rien d'extraordinaire. C'est qu'elle était devenue la bonne amie d'un matelot de l'*Aurore*, de celui justement qui avait pris part à l'arrestation de Sobakine. Et elle répondait volontiers au nom de « camarade ».

Il était déjà bien évident que Sobakine ne serait pas appelé comme témoin contre Granitzky, et ce dernier cessa de réapparaître dans les couloirs de Smolny. Sobakine ne comprenait pas, pour quelles raisons il devait continuer à paraître tous les jours dans la salle d'attente de Smarkoff, bien que cette occupation ne lui déplût pas. Enfin un jour Smarkoff l'appela et lui dit :

— Vous n'allez pas donner votre témoignage dans l'affaire de Granitzky. On s'en passera. Vous n'en êtes pas fâché, je crois?

— Oh oui!

— Mais pourquoi? de quoi aviez-vous peur?

— De rien... cependant cela m'aurait été désagréable.

— Vous êtes plutôt peureux, mon ami, n'est-ce pas? Désirez-vous toujours quitter Pétrograd?

— Vous savez que je voulais le faire depuis longtemps...

Smarkoff perçut quelque hésitation dans la voix de Boris.

— Et maintenant?

— Rien ne s'est produit qui puisse modifier mes plans.

— Eh bien! je tiendrai ma parole, et vous aurez le permis de partir. Je ne vous demanderai en échange qu'une seule chose : vous montrer ici encore une fois. Un des commissaires désire vous voir.

En disant cela, Smarkoff observait attentivement son interlocuteur. Il s'attendait à voir de nouveau cette expression d'effroi qu'il avait observée sur le visage de Sobakine les premiers jours de leurs relations. Mais, à son grand étonnement,

Boris ne manifesta pas la moindre émotion de ce genre. Une lueur étrange brilla même dans son regard, quand il demanda à Smarkoff :

— *Quel* commissaire?

— Un des principaux. Un commissaire national. Un ministre, quoi!

Sobakine réfléchissait. Smarkoff lui jeta encore un regard scrutateur... Il avait l'air content!

— Ah! — prononça-t-il enfin, en simulant l'indifférence. — Quand devrai-je donc me présenter?

— Après-demain, si vous voulez. Demain vous pouvez rester chez vous; après-demain vous viendrez ici me demander.

Le lendemain Sobakine apprit par les journaux que Granitzky venait d'être mis en liberté.

— Il a échappé belle, — se dit Boris. — Si j'étais à la place des soviets, je l'aurais détenu pendant un an tout au moins.

Mais il se garda bien de communiquer ses impressions à sa femme.

MICHEL DE POURICHKEVITCH

(*A suivre.*)

AVEC LYAUTEY

(MAI 1912)

Le 30 avril 1912, Maurice Paléologue, alors directeur des Affaires Politiques au Quai d'Orsay, me faisait appeler. Et, sûr d'avance de ma réponse :

— Le général Lyautey, ici présent, vient d'être nommé résident général de France au Maroc. Il part dans huit jours pour Fez. Je compte que vous ne déclinerez pas l'honneur d'être mis à sa disposition et de l'accompagner.

De Lyautey, je ne savais alors presque rien. Je me rappelais certain *Bulletin de l'Afrique française*, reçu, huit ans plus tôt, à notre ambassade de Constantinople. L'idéal de vie que ce Lorrain s'était assigné y apparaissait assez différent de celui du commun des hommes. Le très récent général qu'il était alors renouait, du côté de Beni-Ounif, la tradition des légionnaires romains. On le soupçonnait de n'avoir pas un faible très marqué pour les routines des bureaux. Entre eux et lui, quelque abîme avait dû se creuser depuis longtemps. Du moins le laissait-il pressentir avec un rien de complaisance.

Voir à l'œuvre cet audacieux, dont je ne me lassais point d'observer, dans le cabinet de Maurice Paléologue, la mimique si expressive, marcher dès lors les pas dans ses pas, ce ne pouvait qu'être peu banal... Je sortis avec Lyautey.

Son logis de la rue Bonaparte, en ces jours fiévreux qui précédèrent notre départ, donnait une impression de ruche bourdonnante. La besogne s'annonçait dure. Voilà surtout ce qui enchantait le maître de céans.

Aux ordres du destin, il venait d'abandonner son corps d'armée de Rennes, où il avait tant fait depuis un an pour y exalter les forces combatives. La roue de la fortune venait de tourner. Il ne serait donc point ce que son ami Joffre rêvait, le bras droit du généralissime dans la guerre où l'Allemagne, tout le présageait, allait se ruer sous peu avec une confiance sans bornes.

Pour que le dessein de son silencieux frère d'armes ne se réalisât pas, il avait suffi de ceci. Là-bas, dans le Moghreb demeuré si longtemps fermé à nos besoins modernes, un Sultan d'imagination inventive avait fait son rêve et son espérance du désir de posséder de beaux soldats chérifiens dressés à la mode de France. Sous l'accablant soleil de Fez le capitaine de Lesparda et deux douzaines d'autres officiers étaient donc accourus, avec leur haut dédain des difficultés, initier de fiers lurons au demi-sourire félin. Dès le premier abord, rien n'égalait leur orgueil. Ah! les fiers askris admirables! Évidemment, pour Lesparda et les autres, c'était quelque chose d'exceptionnel que cette aubaine. Au début de ce même mois d'avril, comme les plaines d'alentour retrouvaient leur tapis d'asphodèles et d'iris, ledit Sultan novateur avait voulu s'offrir un spectacle de haut goût, faire défiler sous les farouches remparts de sa capitale, au pied de leurs créneaux ébréchés, cette jeune armée chérifienne dont il raffolait.

Décor grandiose. Regards plongeants et satisfaits des milliers de têtes encapuchonnées. Approbations de connaisseurs sous les aristocratiques mousselines de laine blanche ou les populaires burnous grisâtres.

Dix-sept jours plus tard, ces soldats trop neufs massacraient leurs officiers de France avec un ensemble parfait.

Et maintenant, il s'agissait d'aller recoudre.

***

11 mai. Le *Jules-Ferry* mouille en rade de Mers-el-Kébir, près d'Oran. Lyautey n'a pas voulu mouiller à Oran même, où il commanda. Trop d'amitiés oranaises. Pas de temps à

perdre en visites. La nécessité d'arriver à Fez sans délai le talonne.

Donc il a convoqué, en rade, Drude, son successeur à Oran, Alix dont les troupes campent sur les bords de la Moulouya, le haut-commissaire Varnier qui gouverne à Oudjda. Les trois, dès sept heures du matin, sont là.

Enfin, aujourd'hui, Lyautey a ses coudées franches. Les yeux dans les yeux, cœur à cœur, de sa voix impatiente qui claque, il jette aux trois hommes ses directives. Sa méthode, sa fameuse méthode, la voici de nouveau à l'honneur. Tant de fois déjà, sur les confins algéro-marocains, elle sut réaliser des prodiges! Elle va de nouveau faire ses preuves, puisque, au Maroc Oriental comme dans l'autre, c'est lui qu'on charge de débrouiller l'écheveau.

Donc, ici, son geste coupant souligne le mot d'ordre qu'il donne et qu'il répète. Se garder comme de la peste, jusqu'à nouvel avis, de toute tentation d'offensive vers Taza. Mais, sans se lancer dans cette voie qu'il interdit, achever de soumettre, d'abord, les tribus de la rive droite de la Moulouya. Par l'organisation de postes savamment établis, leur inculquer la certitude que se jeter sur nous serait une erreur périlleuse et qu'elles risqueraient de la payer cher. Puis, cela fait, chercher à se mettre en rapports avec les tribus de la rive gauche, les marocaines, en partant des points solidement acquis pour procéder *par tache d'huile*. J'aime ces vocables pittoresques qui, sur les lèvres de Lyautey, pointent à la queue leu leu. Depuis que, sur le quai de la gare de Lyon, il s'est arraché à l'étreinte d'Albert de Mun, j'en ai déjà recueilli une gerbe.

***

12 mai. A Tanger non plus nous ne débarquons pas. Car notre protectorat nouveau-né doit se tenir à d'extrêmes distances de tout ce qui paraîtrait méconnaître son nouveau caractère de ville internationale. Aussi est-ce à bord que Lyautey a convoqué Robert de Billy, qui gère ici l'Agence Diplomatique de France.

Sur la vedette qui amène Billy, une douzaine de hautes momies blanches apparaissent. Dans leurs mousselines couleur

de neige, elles semblent provenir de l'Ancien Testament. C'est Si Guebbas, truchement du Sultan auprès des Excellences européennes de Tanger, suivi d'une théorie de graves personnages, qui vient nous offrir les politesses rituelles et mille choses gracieuses. Ces masques bibliques se détendent, la main sur leur cœur, pour les vœux fleuris de bienvenue.

Un quart d'heure durant, l'exquise civilité musulmane rivalise d'empressés salams avec ce général qui sait être, quand il le veut bien, la séduction même. Les figures extrêmement fines de nos visiteurs, qui multiplient les courtois plongeons, demeurent sans doute indéchiffrables. Mais leurs gestes, d'une solennité lente, jouent à s'y méprendre la sympathie.

Ce quart d'heure passé, la théorie biblique se rembarque, Si Guebbas en tête, avec la même infinie noblesse, sur la vedette qui regagne Tanger. Robert de Billy nous reste seul.

Et Lyautey se sait, avec Billy, en parfaite communion de cœur. Il apprécie, de longue date, la précision de son esprit, le sûreté de son jugement. Il va le tenir sur la sellette jusqu'à onze heures du soir, ne se lassant pas de l'interroger. Car personne ne saurait mieux faire le point.

Sur ceci, d'abord, Lyautey veut être édifié : cette révolte des askris, ce massacre de leurs officiers français, pourquoi? Il a bien lu, au quai d'Orsay, télégrammes et dépêches de Fez. Mais pour lui, aucun doute, des obscurités subsistent.

Billy, mitraillé de questions, explique. Beaux soldats, ces askris. Il y a quand même apparence qu'on a mal jaugé leur hostilité farouche à nos us et coutumes d'Europe. D'où leur haut-le-corps indigné quand on avait voulu, la veille du drame, leur faire porter le havresac et tant de peine perdue pour leur en faire comprendre l'utilité. Eux ne voyaient que cette honte qui leur précipitait le sang au visage : on prétendait donc les astreindre au bât comme des bêtes de somme!

Sur ce premier scandale, par malheur, un deuxième se greffa tout de suite : leurs officiers allaient modifier leur manière de se nourrir. Du point de vue européen, nul doute que ce ne parût désirable car trop d'askris offraient l'aspect d'hommes sous-alimentés. Les mettre au régime français de

l' « ordinaire », en prélevant sur leur solde, comme on le fait chez nous, le coût de cette nourriture semblait donc logique.

Oui, mais voilà. Nombre de ces askris étaient mariés. Ils avaient l'habitude de s'organiser, pour la tambouille, par groupes de dix ou douze. Les femmes cuisinaient, et elles ne concevaient que cette vie commune, par petits groupements. Aussi, à la diabolique annonce de l' « ordinaire », un ouragan de fureur avait dévasté ces figures de femmes. Leurs cris déchirants s'élevaient, dans la certitude que ces groupements pour la vie commune, présidés par elles, allaient se dissoudre, qu'elles seraient, elles, réduites à la famine : les damnés roumis, sous prétexte d' « ordinaire », ne laisseraient à leurs hommes que quatre ou cinq sous par jour. Il n'y aurait donc plus moyen pour elles de se nourrir. De cela elles étaient trop sûres. Elles tomberaient à une existence de misère. Non, les maris qui endureraient pareille honte seraient plus poltrons que des lièvres.

Enfin, troisième motif qui agitait ces askris d'un frisson de colère, mais celui-là depuis des jours et des jours : leur Sultan, quelle vie d'humiliation lui avait-on faite? Comment pouvaient-ils la supporter? Ici encore, leurs femmes braquaient sur eux de dures faces interrogatives.

Curieuse figure, ce Moulaï Abd el Hafid. Billy ne nous le donne pas pour précisément facile à situer. Sa faculté maîtresse n'est certes point l'intransigeante persistance dans une attitude. Il se préoccupe fort peu de se contredire. Il manque même de ce souci à un degré invraisemblable.

Sultan neurasthénique, qui reste désemparé entre le rêve qu'il rêva et son pitoyable échec. Car, Sultan, comment l'est-il devenu? En claironnant partout qu'il allait bouter dehors l'étranger. Qu'on se rappelle son fameux poème d'alors, *le Chant du Sultan du Maroc*, si vite célèbre dans tout le monde musulman :

Les chacals rôdent dans nos vignes
Et les oiseaux de proie tournoient déjà autour de nos tentes,
Mais qui osera dire que l'islam est mort
Et ne ressuscitera jamais?
O hommes de peu de foi, patience!

L'heure est proche, elle est proche, vous dis-je.
Patience! me souffle le destin. L'astre des jours anciens
Resplendira de nouveau au-dessus de nos têtes.
Le triomphe du glaive va nous ouvrir à l'heure propice
La voie du triomphe dernier.
La nuit murmure aujourd'hui nos chants en sourdine
Mais le libre, le glorieux jour de demain
Les entonnera en pleine lumière.

Et, c'est l'histoire d'hier, voilà le tumultueux poète, que tourmente un besoin d'agir, en rébellion ouverte contre le Sultan d'alors. Il accuse ce frère indigne de vendre son pays aux étrangers. En une rapide chevauchée, il le détrône. Son coup de force donne au Maroc entier l'impression qu'il va reprendre la pure tradition de ses pères, détourner ses regards des infidèles, ne point vouloir d'eux dans son empire...

Pas du tout. Deux ans plus tard, l'âme flottante de ce prince a déjà dérivé. Lui qui paraissait voué à la xénophobie, il met sa main dans la main de la France. Il devient même merveilleusement francophile d'intentions.

Sans doute parce qu'il craint de voir, à son tour, les rebelles lui couper l'herbe sous le pied. Dans cette crainte, il sollicite les charges du protectorat. Appelées par lui, nos troupes vont à Fez. Il veut, affirme-t-il, une hardiesse très nouvelle, très audacieuse : collaborer avec nous. Il a fait un désabusé retour sur la vanité de toutes choses, sur ce que les grandeurs terrestres ont d'instable. Il paraît sentir fortement quelle sécurité nous pouvons lui donner. C'est alors qu'il affiche tant de sympathie anticipée pour nos instructeurs et les askris dressés à l'européenne.

Hélas! ici certains militaires, Lyautey le sent avec son flair jamais en défaut, ont manqué quelque peu de nuances. A Fez leur Service des Renseignements, croyant bien faire, prend en main l'administration de la ville. Mais toute sa bonne volonté n'empêche pas qu'il oublie quelque peu la prudence enclose dans cette formule de Lyautey : la pratique du protectorat exige qu'on soit deux et qui coopèrent.

Dès lors Moulaï Abd el Hafid se plaint, non sans beaucoup d'exagération, de n'être plus consulté. Il laisse courir le bruit

que les Français l'ont mis sous le boisseau. Dans son palais toute une séquelle n'est occupée qu'à brouiller les cartes. Elle prétend, ce qui est faux, que le Service des Renseignements se permet, *extra muros*, de gouverner les tribus et va jusqu'à destituer sans phrases ceux de leurs caïds qui ne lui conviennent pas. Rumeur mensongère, qui, du palais, gagne jusqu'aux plus humbles échoppes de Fez. On dit le Sultan prisonnier des Français, qu'ils lui ont lié les mains, le traitent sans égards. Des mosquées, des zaouïas, des medersas, la vague d'indignation gagne la caserne des askris. Et c'est la fringale de massacre, le meurtre de nos officiers, de nos télégraphistes militaires, de ceux de nos coloniaux, sénégalais, artilleurs, spahis, chasseurs d'Afrique ou civils qu'on peut surprendre isolés, dépecer, mutiler de manière atroce. C'est, sitôt qu'il apprend l'envoi de Lyautey auprès de lui, le Sultan soulevé d'épouvante. Dès lors, sa neurasthénie atteint le paroxysme. Au point qu'il déclare très sérieusement à notre interprète Si Kaddour ben Ghabrit : « J'ai inauguré bien des choses au Maroc. J'inaugurerai le suicide. »

Sa nature intempérante ne saurait, en somme, pousser plus loin le refus de collaborer avec nous. Notre protégé devient dangereusement rétif et, tous les télégrammes s'accordent sur ce point capital, reste buté à l'idée de nous fuir, de ne pas attendre Lyautey à Fez. N'empêche qu'il demeure le rouage essentiel de ce protectorat dont il eut le premier la hantise.

Or le garder à vue serait difficile, dans son palais dont les murailles ont plus de six kilomètres de tour. Car s'il s'évadait, tout nous en donne l'assurance, ce serait, du coup, le soulèvement général de l'énorme ville et du pays entier.

D'autre part, Billy nous communique les dernière nouvelles parvenues des divers points du Maroc. Le tableau apparaît sombre. En somme, Moulaï Abd el Hafid a beau s'en défendre dans les audiences qu'il donne à Regnault, le signataire français du traité de protectorat, et se frapper la poitrine en proclamant sa loyauté, il n'est pas niable que la plupart des tribus ont reçu, depuis plusieurs semaines, des avis de Fez leur représentant le Sultan comme captif. Les Français, ajoute la rumeur qui court le bled, n'ont, à Fez même, pour ainsi dire pas de troupes : par suite, délivrer le Sultan ne serait qu'un jeu.

Donc l'agitation grossit furieusement parmi ces tribus. Nombre d'entre elles prennent une attitude inquiétante. On signale surtout, au nord et à l'est de Fez, une puissante harka qui se forme pour courir sus aux soi-disant geôliers de Moulaï Abd el Hafid. Les tribus voisines de Meknès, sur le territoire desquelles il nous faudra passer pour atteindre Fez, sont, d'autre part, en pleine effervescence...

Puis, dans le Sud, un prétendant, Ahmed el Hiba, fils du très saint et très vénéré Ma el Aïnin, le chérif saharien mort l'an dernier, proclame déjà contre nous la guerre sainte et se prépare à marcher, lui aussi, sur Fez.

Enfin ce sont, un peu partout, les nombreux protégés de l'Allemagne qui s'agitent à qui mieux mieux. Ils soufflent sur le feu, afin de l'attiser encore...

Je regarde Lyautey. Il le voit bien, le péril grandit d'heure en heure. Sans le moindre doute, nous devons nous préparer à connaître toute la gamme des difficultés.

***

Casablanca. Lyautey débarque. Les acclamations crépitent. Mais nos affaires ne font qu'empirer. La tribu des Zaïan prépare une attaque contre nos postes militaires et notre ligne d'étapes entre Meknès et Rabat. Nos partisans nous lâchent un peu partout. Pour eux plus rien n'existe, en vérité, que cette certitude : nous aurons le dessous.

Quatre jours d'arrêt à Casa. Ici, Lyautey veut tout voir. Ici, Lyautey se sent désormais chez lui. Son Maroc, il le hume, il s'en imprègne. Les difficultés le prennent à la gorge. Mais voilà, justement, qui devient captivant.

Le masque de cet impétueux s'évertue à rester impassible. Sa Lorraine agit sur lui comme un frein. D'ailleurs très sensible au cran, à l'endurance, à l'énergie inébranlable dont font preuve ici nos premiers colons, il leur rend l'hommage qu'ils méritent. Il n'entend pas leur dire, à ceux-ci non plus, de paroles vaines. Un bref « Haut les cœurs! » très sobrement orchestré. Et voilà tout. De la dure partie qu'il joue, il sait trop tous les risques. Dans cette forêt obscure, encore nulle éclaircie.

Quatre jours de plein travail, où nous ne sortons guère que pour aller visiter les travaux du port, les divers établissements français (écoles, hôpital, dispensaire, etc.), le camp, les casernes, le parc d'aviation où le lieutenant annamite Do-Hu et quelques autres réalisent des prodiges, le tabor chérifien où l'on nous présente, en grande pompe, les dix soldats demeurés fidèles. Les cent soixante-quinze autres, à la nouvelle du massacre de Fez, ont déserté, emportant leurs armes et leurs chevaux. On ne les a plus revus.

La veille de notre départ, un déjeuner nous est offert, dans sa maison mauresque, par El Mrani, vieillard au profil de médaille. Soixante-dix-huit ans, des manières de très grand seigneur et, sur le cafetan capucine, de bien belles mousselines blanches. Que pense de nous cet oncle de l'inquiétant monarque et, ici, son Khalifa? Mieux vaut, sans doute, ne pas le chercher. Je sens, entre nous, trop d'invisibles barrières. Mais le long festin se déroule sur de très merveilleux tapis. Mais une parfaite bonhomie patriarcale semble présider au défilé de ce méchoui, de ce hachis de pigeons feuilleté, de ce ragoût aux amandes et aux œufs durs, de ce couscouss truffé de choses absolument mystérieuses, de ces beignets au miel...

Certes, cette agape demeurera dans mon souvenir. Car j'avais pour voisin de droite certain tout jeune colonel à l'inoubliable regard bleu pervenche. Il va commander notre escorte jusqu'à Fez. C'est lui qui, autrefois, là-bas, vers la Côte d'Ivoire, après une poursuite épique, a pris Samory vivant. Il s'appelle Gouraud.

***

17 mai. Départ pour Rabat. La piste de Casa à Rabat étant sûre, Lyautey a décidé, vu le nombre des décisions qu'il devait encore prendre sur tant de points, que Gouraud, une dizaine d'autres officiers, Privat-Deschanel, directeur général de la Comptabilité au Ministère des Finances, l'intendant général Blancheney, mon collègue du Perron de Revel et moi demeurerions ici avec lui jusqu'à ce matin, pour faire la route jusqu'à Rabat, dans quatre autos militaires. Cinq kilomètres avant Rabat, nous rattraperons la colonne qui, elle, a quitté Casa depuis quarante-huit heures.

La piste, à peine aménagée, est peu praticable par endroits. D'extraordinaires cahots en résultent. Ils sont supportés, non sans stoïcisme, par le pontife du Ministère des Finances, qui n'a visiblement rien d'un habitué du bled. Ce bled, Lyautey, lui, n'en détache plus son regard presque tendre. Ne lui ai-je pas entendu dire, ce matin, que rien de grand ne peut se faire, ici-bas, sans une parcelle d'amour?

En cours de route, à Bouznika, inspection des goums de la Chaouïa, considérés ceux-là comme sûrs. D'ailleurs des gradés et soldats français les encadrent de manière solide.

Puis comme nous sortions de l'école, de création toute neuve et que Lyautey a voulu inspecter, 300 cavaliers marocains surgissent, d'un nuage de poussière, brandissant en l'air leurs fusils. A côté de moi, l'éminent directeur général de la Comptabilité au Ministère des Finances les regarde, méfiant. Mais ce n'est rien qu'une courtoisie de nos protégés de la Chaouïa. Voici, pour lui donner un air de sécurité rassurante, nos chasseurs d'Afrique qui se déploient en éventail autour de ces bronzes aux majestueuses guenilles.

... Nous repartons. Des cahots encore, d'innombrables cahots et sévères sur cette soi-disant piste... Après quoi nous éprouvons, moulus comme nous sommes, un plaisir considérable à nous rapprocher de nos chevaux. Car nous allons rejoindre la colonne. La voici. En selle! Précédés et suivis par des pelotons de spahis, un temps de galop jusqu'aux portes de la ville.

Tout Rabat est venu au-devant de nous. A droite et à gauche de la route, les tirailleurs sénégalais font la haie. Les colons, auxquels sa venue donne tant d'espérance, crient à tue-tête : « Vive Lyautey! » Les musiques jouent la *Marseillaise*. Quant aux multitudes encapuchonnées qui nous toisent, elles se renfrognent plus que jamais dans le silence. Leur dédain absolu nous enveloppe. Sur les toits de toutes les maisons, des groupes de femmes figées en une contemplation haineuse. Leurs yeux méprisants nous fusillent.

Arrivés au pied de la casbah, nous faisons halte. Toutes les troupes disponibles à Rabat viennent alors défiler devant nous. Puis nos goums algériens offrent une fantasia. Mais les

beaux chevaux qui passent en tonnerre n'obtiennent là-haut, sur les terrasses où tant de faces jeunes et vieilles se font de plus en plus intraitables, que des clignements de paupières narquois, des grimaces furieuses et terribles.

18 mai. Lyautey s'emploie à préparer la marche sur Fez et à essayer de mettre un peu d'ordre dans l'effroyable gâchis municipal de Rabat et de sa ville-sœur Salé, sur l'autre rive du Bou-Regreg.

Le défilé ne cesse pas des capuchons blancs, dans les couloirs pavés de mosaïques vertes et or. Très visitée, notre résidence d'aujourd'hui, par les notables voilés de blanc qui se succèdent sans bruit, en babouches, sous les rosaces compliquées, par les immenses portes de cèdre. Leur élégance est celle de gens pliés à la politesse depuis toujours, mais ils restent de sentiments douteux.

Sans doute ne sont-ils pas tous également hostiles. A travers les mille festons de la politesse arabe, voilà qui se flaire encore assez vite. Car, enfin, Lyautey, si nous ne sommes pas balayés par la tourmente, incarnera tout de même ici une force. Confusément ils le pressentent. Or ces citadins, fort attachés à leurs biens temporels, pataugent en somme dans une constante insécurité, vu la hardiesse offensive, en ce pays si mal gardé, des tribus pillardes et dangereusement mobiles. Raison pour laquelle, une fois notre supériorité militaire bien prouvée, le sacrilège de notre présence chrétienne, mais protectrice, pourrait s'atténuer dans la suite, si l'on arrivait à trouver le loisir de se comprendre.

Seulement, voilà. Rude affaire que de persuader ce peuple méfiant qui, depuis des siècles, se croit tenu à mille précautions vis-à-vis de l'étranger. Elle exigerait pour commencer beaucoup de diplomatique patience. Or, aujourd'hui, courir au plus pressé s'impose. Lyautey voit trop qu'à Fez, du train dont vont les choses, nous ne pourrions plus entrer dans quelques jours. Il doit, coûte que coûte, y arriver avant que la harka ne nous en ait fermé les verrous. Il ne conçoit pas de devoir plus urgent que celui-là. Rabat et Salé attendront.

***

19 mai. Rabat s'est levé dès l'aube, dans son souci de ne rien manquer du spectacle. La nuit de sommeil a fini tôt. Les milliers de faces sombres veulent voir. Plus forte que tout, l'irrésistible curiosité si évidemment malveillante continue de masser sur la rive de l'oued Bou-Regreg, qu'il nous faudra traverser d'abord, des milliers de capuchons figés dans leur hautaine impassibilité d'islam.

Sans un cri, sans un geste, jeunes et vieux nous regardent descendre des autos militaires, gagner les barcasses, nous éloigner déjà vers la grande aventure. L'immense prière qui monte vers Allah se devine. Qu'Il confonde, qu'Il écrase ces infidèles! C'est le cher désir de presque tous, le cri du cœur de la multitude, autant que je puis juger. L'élite, d'ailleurs, ne nous tolérera que si nous sommes vraiment les plus forts. En attendant, elle mesure trop les difficultés d'un pronostic. Elle prend un air détaché. En vain je cherche ce que sont devenus les malins, les opportunistes, ceux qui, la veille, en prodiguant à Lyautey leurs sourires suaves, semblaient prendre de prudentes précautions pour l'avenir, puisque, enfin, on ne sait jamais...

Sur l'autre rive du fleuve, nous retrouvons nos chevaux, notre convoi, qui avaient traversé hier, l'escorte que commande le regard bleu du si jeune entraîneur d'hommes. Elle est forte, cette escorte, d'un bataillon de Sénégalais, de deux compagnies de zouaves, de deux pelotons de spahis et d'une batterie.

180 kilomètres séparent Rabat de la capitale hostile. Lyautey prévoit cinq jours et demi de marche.

Aux dernière nouvelles, les choses se gâtent, là-bas, de plus en plus. Jusqu'à ces sceptiques et jouisseurs bourgeois de Fez, qui, il y a si peu de semaines encore, ne se croyaient nullement tenus, à la vue d'un chrétien, de détourner la tête et de cracher, comme le faisaient seuls de rarissimes intransigeants. Or ils se sont singulièrement assombris. Aujourd'hui tous débordent d'inquiétude, car l'hypocrite racaille qui gravite autour du Sultan colporte en ville, l'air consterné, des rumeurs mensongères.

Ce n'est plus contre nous, dans la capitale, qu'un concert

de malédictions et d'injures. Les yeux se font toujours plus mauvais. Chacun nous voit déjà pris au piège, dans ce Fez aux ruelles étroites, qui n'est qu'un dédale de coupe-gorges.

Car sur la rive droite du Sébou, à une étape à l'est de Fez, la harka qui grossit sans cesse compte se ruer en ville à très bref délai. En somme notre Service des Renseignements prévoit une insurrection générale des tribus autour de Fez. Elles croient sentir les Français incapables de tenir le coup.

***

20 mai. Ce fut vers dix heures du matin. Nous chevauchions toujours, sous l'accablant soleil, dans la plaine immense et rase aux maigres villages si espacés. Nous approchions du lieu assigné pour la halte. Et, soudain, Lyautey concentre son attention sur un point au-dessus des orges. Devant lui, à quelque trois kilomètres, ils sont peut-être cent ou davantage, les cavaliers qui nous barrent la route... si cette piste peut s'appeler une route. Au reste l'incertitude ne dure pas. Déjà, se détachant de notre pointe d'avant-garde, un lieutenant de spahis, ventre à terre, galope vers nous.

L'explication, il nous l'apporte. Ces gens sont, en effet, des dissidents. (J'adore ce mot si expressif, par lequel, au Maroc, on désigne qui refuse d'obéir à l'autorité souveraine du Sultan. D'ailleurs, depuis que les bien informés dépeignent ce Sultan comme le souffre-douleur des Français, on ne compte plus guère, dans son empire, que des dissidents.)

Mais, voilà qui se dessine peu à peu, ceux-ci ne nourrissent, ce matin, nulle intention hostile. Au Maroc, les nouvelles vont vite, en traînée de poudre. Donc, dans tout le bled, on sait déjà où va Lyautey.

Tantôt, parbleu! il sera passé. Ces dissidents se referont coupeurs de routes. Gare aux convois qui se garderaient mal! Pour l'instant, ces faces si sombres, si fermées ne vont que faire la haie devant celui qui vient ouvrir leurs yeux avides. Ce Lyautey, ils tiennent essentiellement à voir sa figure.

Lui, Lyautey, lève le bras. Au galop! Et notre cavalerie s'ébranle. Novice que j'étais, je vois mon casque de liège, dont j'ai négligé la jugulaire, choir, dès que l'allure s'accélère,

parmi le tapis de fleurs d'un jaune d'or. L'ordre, qui crépite dans mon dos, charge certain spahi de l'aller chercher. Quelqu'un à côté de moi, tout en galopant, tire de sa poche un calot à cinq accents circonflexes, me force gentiment à l'accepter contre le dangereux soleil. Voilà comment j'arrive sur les Zemmours paré, sans l'ombre d'un droit, d'une coiffure du lieutenant-colonel Degoutte.

Le caïd zemmour, impassible, murmure de courts monosyllabes. Il dédaigne absolument de cacher son jeu. Fichtre! voilà une bienvenue qui ne l'engage à rien. Elle apparaît peu compromettante, aussitôt traduite par notre interprète Nehlil, fils de Kroumir, aujourd'hui lieutenant et ancien élève de Louis-le-Grand.

Alors, c'est d'une beauté indicible. Il semble que nous tournons bride, à toute allure, vers d'altiers passés très anciens. Quatre mots me reviennent en mémoire : *Gesta Dei per Francos.*

Lyautey se dresse sur ses étriers, rude et tragique comme un croisé du XIIe siècle. En vérité il continue, dans cette minute épique, la lignée de ces paladins, de ces Bohémond, de ces Tancrède qui, la croix rouge sur la poitrine, ont accompli des choses si grandes. Eux aussi prenaient grand soin d'insinuer aux Sarrasins, dans leurs arrogantes harangues, quelque respect de France.

Les yeux allumés de fierté, Lyautey tonne. Phrase par phrase, le fils du Kroumir traduit aux Zemmours sa flamboyante imprécation. Ses mots pleins de superbe les médusent. Il ne craint pas lui, d'aller jusqu'au bout de sa pensée, de s'identifier joliment avec la patrie qui l'envoie. Le chef-d'œuvre, la merveille des merveilles, c'est quand il se déchaîne, quand il laisse éclater ceci : « Je suis la France qui passe. Malheur à vous, si vous la bravez. Malheur à vous et à vos frères, si vous laissez s'envoler l'heure de vous soumettre. Comprenez donc un peu. Car derrière moi, de l'autre côté de la mer, j'ai mission de vous le faire savoir, des centaines et des centaines de milliers de guerriers se préparent. Il en viendra autant que je le voudrai, autant qu'il en faudra pour courber votre front dans la poussière. » Quand il étend le bras, d'un geste de certitude absolue, la tête rejetée en arrière, vers

l'océan d'où surgiront, à son premier appel, les terribles armées géantes, un visible frisson agite nos nerveux Zemmours.

Ce Lyautey m'apparaît, à moi, tout à fait grandiose. Oser pareille affirmation est l'indice d'une belle crânerie. Il le sait bien, lui, mieux que personne : quoi qu'il advienne ici, les renforts ne pourront lui être envoyés qu'au compte-goutte. Attendu qu'il y a un cheveu. En Europe, nous ne sommes pas seuls. Trop de mauvais indices pointent sur l'attitude possible de l'Allemagne. Depuis Agadir, ils se multiplient. Leur répétition nous interdit de dégarnir si peu que ce soit la métropole. De toutes nos difficultés voici la plus grave. Et Lyautey le sait bien. Poincaré, au quai d'Orsay, ne la lui a pas laissé ignorer. Mais il ne faut point qu'ici on la soupçonne jamais.

Coûte que coûte, par suite, la nécessité s'impose à nous de paraître plus forts que nous ne sommes. Voilà le seul moyen de réduire la barrière vivante que nous trouverons ici partout. Soit, Lyautey bluffera dur, héroïquement. Il s'y entraîne aujourd'hui, devant les cavaliers zemmours. Je ne saurais douter qu'il ne soit capable de persévérer dans cet effort avec, au reste, une souplesse incroyable, une jolie gamme de nuances, jusqu'au jour où nous aurons pu réduire l'hostilité farouche qui nous encercle.

Pour le quart d'heure, Lyautey le constate, nous sommes dans le vide. Impression très nette d'un Maroc, où le feu gagne rapidement, qui sera demain en plein incendie.

***

22 mai. Hier et aujourd'hui, nous nous sommes vus l'objet de la même curiosité irrésistible de la part des tribus, en même temps que d'un crescendo d'hostilité trop certaine qui oblige à un perpétuel qui-vive. Cela fait l'effet d'une gageure, ces essaims de cavaliers bronzés, parfois soixante, parfois deux cents, aux implacables prunelles d'islam qui nous affrontent, derrière des caïds aux salutations sans chaleur.

Lyautey a de plus en plus — le Béarnais Poeymirau, chef de son cabinet militaire, croit bien le deviner — l'impression qu'il s'avance sur une corde raide et une corde qui, à tout moment, peut casser. Mais s'il le laissait voir, même à ses intimes, il ne serait plus Lyautey.

Et ce soir nous avons devant nous, à perte de vue, les ruines fantastiques de Meknès. Je pense au bon Loti. Que de fois, au cours de nos longues randonnées dans Stamboul, devant la mosquée de Mehmed Fatih, en l'humble petit café turc sous les arbres, où il aimait s'asseoir et se souvenir, il m'a évoqué ce Meknès! Dans le souvenir d'un Maroc vu par lui, jadis, l'image persistait surtout des étonnants palais, déjà si croulants, élevés là par Moulaï Ismaïl, qui fut le contemporain du Roi-Soleil et voulut pasticher les savantes harmonies de Versailles. Loti ne tarissait pas sur le louis-quatorzième décor interprété à la musulmane, de cette somptuosité sans pareille, qui meurt lentement depuis deux siècles.

Je n'aurai guère eu le loisir d'aller rêver dans ces jardins de l'Aguedal. Lyautey est, certes, un pur artiste, un fervent de tous les vestiges de beauté qui nous accueillent encore dans ce Meknès. Le premier fonctionnaire qu'il ait nommé, en débarquant sur le sol marocain, n'est-il pas Tranchant de Lunel? Il l'a, bel et bien, préposé à la sauvegarde des richesses artistiques du Protectorat, pour que nul ne porte une main vandale sur ces merveilles, comme nos ancêtres louis-philippards ne s'en sont, hélas! pas fait faute en Alger.

Mais nous ne sommes point dans des conditions merveilleuses pour prêter l'oreille à l'appel du passé.

Le plus préoccupant est la dangereuse faiblesse de nos effectifs. Ce qui le frappe, lui, le grand chef, c'est l'inexistence de réserves. Aucun échec ne lui est donc permis. Pas le moindre. Sinon, le château de cartes s'écroule.

Dès cette semaine il est certain qu'une dure partie va se jouer du côté de Fez. L'essentiel, pour nous, sera de pouvoir y entrer avant la ruée imminente des tribus voisines. Lyautey prévoit, d'ailleurs, que nous arriverons tout juste.

Ce nord du Maroc, où nous chevauchons en pays hostile, ne donne déjà point une impression fameuse. Et que dire du sud? Là-bas Ahmed el Hiba s'est vu proclamé Sultan par les gens du Sous. Il prêche contre nous la guerre sainte. Le télégraphe nous confirme, pour notre arrivée à Meknès, que de nombreuses tribus du sud se rallient à lui. Dans un avenir peu éloigné, ce sera donc le choc avec lui aussi...

A chaque jour suffit sa peine. Nous allons, d'abord,

avoir l'attaque sur Fez de la harka toute proche. Du moins possédons-nous l'avantage d'être, là-dessus, bien fixés. Lyautey apprend même ce soir que l'attaque des tribus n'est plus retardée que par leurs divergences quant aux points de l'enceinte sur lesquels devra porter l'effort principal.

Déjà, la nuit dernière, des éclaireurs provenant de la harka ont pu se faufiler en ville, car l'enceinte trop ancienne est écroulée en partie, par les vergers et Bab Sidi Bou Jida. Ici, tout Meknès se le chuchote déjà. La fermentation contre nous y augmente d'heure en heure. Au point qu'à l'arrivée de Lyautey, le général Dalbiez, qui commande ce territoire, s'est excusé devant lui de n'avoir pas fait tirer les coups de canon réglementaires. Les citadins, en effet, entendant l'artillerie, n'eussent pas manqué d'en conclure que la ville était attaquée par les tribus. Ils auraient, infailliblement, couru aux armes, brûlant du désir de prêter main-forte à leurs coreligionnaires...

23 mai. Comme nous quittions Meknès, Lyautey reçoit des précisions sur les desseins de la harka. A l'est et au nord de la capitale, en somme, l'ennemi se rapproche des murailles.

Nous passerons peut-être encore aujourd'hui sans coup férir, puisque nous allons aborder Fez par l'ouest. Mais il était temps d'arriver.

... Et de fait, c'est sans malencontre que nous parcourons, d'abord, la région disgraciée des palmiers nains, puis ces interminables plaines, où les perpétuels fenouils jaunes pointent très haut, à l'infini.

Mais la situation se corse. Tout le pays à la ronde devient plus inhospitalier. Autour de nous on fait le vide.

Dernière nuit sous la tente, gardés par nos Sénégalais. Demain, nous coucherons à Fez.

***

24 mai. A onze heures et demie du matin, trois kilomètres avant la capitale, dont les formidables murailles apparaissent là-bas, le grand-vizir El Mokri arrive à notre rencontre, accompagné du pacha de Fez, de sommités du Maghzen et de

dignitaires du Palais. Les présentations sont faites par Si Kaddour ben Ghabrit, ce premier interprète de notre Légation de Tanger, que, depuis des semaines et des semaines, Moulaï Abd el Hafid a coutume d'invectiver, dès que son humeur contre nous arrive à l'état aigu.

Mais, aujourd'hui, ces Marocains sont tout miel. Ils veulent absolument nous assurer des dispositions affables de Sidna (Sa Majesté). Sans doute savons-nous, à n'en pas douter, ce qu'il faut penser à cet égard. Néanmoins Sidna, à la réflexion, a jugé meilleur de ne pas s'enfuir apeuré sans nous attendre.

Le grand-vizir fait dresser les tentes. Tout un cortège de serviteurs fort empressés s'ébroue, pour le festin qui va nous être offert.

Sans doute les apparences abondent d'un accueil suprêmement cordial. La façon dont le susdit vizir sait, dès le premier contact avec Lyautey, se tirer galamment d'affaire implique une rare finesse d'esprit. On évite, de part et d'autre, de se heurter, de faire allusion au massacre de nos Français, aux exécutions qui continuent à Fez. Hier encore, on y a fusillé quarante-huit Marocains condamnés par nos conseils de guerre. Il en reste encore, dans les prisons, trois ou quatre cents à juger. Rien n'égale, d'ailleurs, le mécontentement de Lyautey, quand il l'apprend. Car, il le sait trop, nos procédés de justice lente sont incompréhensibles pour des esprits musulmans. Une répression expéditive, si sanglante fût-elle, n'aurait choqué personne. Mais, plusieurs semaines après, nous faisons l'effet de bourreaux.

Le festin se rapproche de ceux de Pantagruel. Les services se succèdent toujours. Ces valets vêtus de couleurs éclatantes n'en finissent pas de nous présenter des pyramides de victuailles. Car il y a une raison. C'est l'indispensable Si Kaddour qui nous la donne. Le vizir ne se préoccupe que de gagner du temps. Parce qu'aujourd'hui est vendredi, le jour de la grande prière. Il convient donc, pour ne pas troubler les dévotions des croyants, que notre entrée en ville n'ait pas lieu avant quatre heures de l'après-midi.

A trois heures, voici venir Regnault et tous les membres de sa mission. Arrivé de Tanger en mars, Regnault aura été ici à la peine durant bien des jours. Il a fait signer le fameux

traité de protectorat, réussi cette entreprise délicate, difficile à tous égards, laborieuse. Lui et les siens, lors du massacre, ont côtoyé d'extrêmes périls décuplés par la veulerie de ce Sultan qui, se sentant haï et méprisé de son peuple, agissait comme s'il eût voulu faire croire à une violence exercée sur lui par le diplomate français.

Lyautey remercie avec émotion celui qui, dans des circonstances tragiques, agit opportunément et sans crainte. Mais, aujourd'hui, Regnault ne laisse pas de lui paraître bien optimiste, alors que, peu d'instants auparavant, le capitaine de Lamotte, chef du Service des Renseignements, vient de préciser que nous devons nous attendre au pire. A trois heures et demie, notre troupe s'ébranle. Nous piquons droit sur les rébarbatives murailles de Fez.

Parvenus devant la première des sombres portes ogivales, derrière lesquelles va commencer de s'étrangler une rue très resserrée, nous sommes assaillis par une clameur qui ne cesse pas, faite d'acclamations frénétiques. Des voix haletantes se déchaînent, brisées de bonheur. Onze Français sont là, l'air de rescapés après quelque grande catastrophe. Leur élan instinctif vers Lyautey leur donne ces visages brûlants et cette griserie de fierté heureuse que je n'avais encore vus qu'à Lourdes. Ils semblent rejeter une dalle pesante qui les murait dans l'angoisse. Leur *Vive la France!* éperdu de joie, indéfiniment répété, toujours plus haut, les transfigure, les bouleverse. Ce sont, ces onze Français, les seuls civils non fonctionnaires qui soient demeurés à Fez. Le 17 avril, ils étaient ici une centaine. Les autres survivants du massacre ont, dès que ce fut possible, détalé à qui mieux mieux. Ces onze seuls, plus braves, sont demeurés. Lyautey les salue très bas.

Au pied des sauvages remparts à créneaux pointus, c'est maintenant la revue de notre garnison de Fez, ou, plutôt, d'une moitié de cette garnison. Car l'autre demeure immobilisée, à l'autre extrémité de la ville, face à la harka dont l'attaque ne peut plus tarder. Ici, nul ne l'ignore. Elle est même, cette attaque certaine, au premier plan des pensées de tous.

Notre entrée en ville nous libère de toute illusion à l'égard de la mentalité indigène. Nous n'avons encore rien vu, même à Rabat, même à Meknès, de si agressif que cette hostilité, où

la multitude humaine qui nous regarde se renfonce avec soin. Lyautey et nous tous sommes casernés au Dar Menehbi, maison arabe, qui a le très grave inconvénient d'être bien en flèche par rapport à nos troupes. Notre présence va y compliquer encore la défense de la ville, en immobilisant une compagnie entière dans notre gîte et son voisinage immédiat. Dès que la mission Regnault aura pu repartir — il n'y faut point songer sans escorte, et impossible ici, pour le quart d'heure, de nous affaiblir du moindre prélèvement — nous nous installerons dans sa demeure. En attendant, le choix fait pour nous atteste une singulière méconnaissance de la situation.

Arrivée en ces grandes pièces vides, imposantes, mais dépourvues de tout. Comme dans les auberges espagnoles du temps jadis, on n'y trouve que ce qu'on y apporte. Et pas moyen, bien entendu, d'aller acheter quoi que ce soit. Le fameux 17 avril, en effet, tout le mellah, quartier des bazars et résidence de la communauté juive, a été pillé et détruit, les fils d'Abraham apparaissant suspects de tendresse pour les Français.

Ce premier soir de Fez, nous sommes invités à dîner chez Regnault. Très gentille pensée de sa part, mais ce ne laisse point d'être un peu compliqué de se rendre chez lui, vu l'extrême étroitesse des rues, la nuit qui va venir et les dispositions non douteuses des habitants à notre endroit. Tantôt Lyautey nous a signifié, de son geste le plus coupant, qu'il nous interdit : 1° de sortir après le coucher du soleil, sous n'importe quel prétexte; 2° de sortir le jour sans être armés et accompagnés. Nos ordonnances n'auront, de même, le droit de sortir en ville qu'armés et deux par deux.

Donc, pour nous rendre à ce dîner, nous marchons en file indienne, précédés et suivis de nombreux moghaznis porteurs de lanternes. A droite et à gauche de chacun de nous, un tirailleur sénégalais, baïonnette au canon, atteste que les précautions s'imposent dans ce labyrinthe de ruelles.

***

25 mai. Nous avons été invités à revêtir tous le grand uniforme. C'est, ce matin, l'audience chez le Sultan. Pour

aller du Dar Menehbi au Palais, il nous faut d'abord traverser à cheval un Fez haletant. La certitude partout susurrée que l'attaque de la harka est imminente lui communique une agitation folle. La population épie et attend notre désastre.

... Pour Sidna, je ne me serais jamais imaginé qu'il oserait, lui, ce grand artiste, ce raffiné, nous donner audience dans un décor aussi miteux. Afin de voir à quel point un quêteur d'exotisme et d'impressions rares peut se trouver ici déconfit, je n'ai qu'à regarder, à côté de moi, le sourd malaise d'Alfred Droin, le poète de la *Jonque victorieuse*, attaché à l'état-major de Lyautey.

Certes la tête de ce Sultan est belle. Bâti en force, il donnerait, avec ses gestes ralentis et prudents, ses yeux de ruse, de violence, l'impression d'un gaillard taillé pour la lutte, n'était cette attitude chafouine devant Lyautey, qu'il ne se décide pas à regarder en face, son air surtout d'éprouver un singulier sentiment de peur.

Nous nous heurtons à l'évidence que, chez lui, cette peur domine. On jurerait que chacun des mots par lesquels l'honnête Regnault, qui l'intimidait tellement moins, lui déclare s'effacer désormais devant ce nouvel envoyé le meurtrit, l'égratigne, l'étrangle. Oui, sa face entière sue la peur.

Celle-ci s'aggrave après que Regnault a remis ses lettres de rappel. Maintenant Lyautey, de sa voix rauque, comble Sidna d'attentions courtoises. Mais Sidna, qu'il méduse, en a le souffle coupé.

Par suite, dès la présentation de chacun de nous, Moulaï Abd el Hafid n'est plus qu'une loque. Son sourire figé fait pitié. La voix éplorée qui montait de lui, traduite par Si Kaddour, se tait. Il n'a que des regards obliques de bête traquée. Le spectacle devient pénible. Lyautey abrège. Nous repartons.

Dans la cour des ambassadeurs, fermée de murailles à créneaux, comme nous remontions à cheval, la musique de Sa Majesté nous régale de la même invraisemblable cacophonie entendue déjà à notre arrivée. Pas plus que tout à l'heure, décidément, je ne parviens à reconnaître la *Marseillaise*.

La journée se passe à peu près dans le calme. Après le

déjeuner, nous sortons avec Lyautey, précédés, flanqués et suivis de nos spahis. Dans les étroites ruelles voûtées, l'accueil des indigènes demeure sinistre. Le torrent d'injures sauvages se vomit loin derrière nous, en un concert continu. Mais à quoi ne s'habitue-t-on pas? Sur notre passage, ou bien ces gens se cachent les yeux dans leur burnous, ou bien, plus simplement, ils font demi-tour et se plaquent le front contre les maisons. Après des visites à Regnault, puis au consul Gaillard, nous nous rendons à l'hôpital français, où ont été portés tous nos blessés.

Le soir, nous dînions paisiblement avec Gaillard, que le général avait envoyé quérir, quand surgit une nouvelle complication. Le grand-vizir El Mokri et Si Kaddour surviennent en coup de vent, avec des figures longues d'une aune. Sidna est en train de s'offrir une nouvelle crise, mais celle-là terrible. Sa voix bégaye de fureur. La face convulsée, il grogne de sourdes menaces. Tremblant, le grand-vizir supplie éperdûment Lyautey. Ses épaules frissonnent. Il estime indispensable d'accorder à Sa Majesté, et tout de suite, ce qu'Elle demande, son départ immédiat pour Rabat. Sinon... Ici, le caractère du vizir l'incline aux silences prudents. Mais Sidna lui apparaît capable de tout. Voilà ce qu'il semble confier au chapelet d'ambre qu'il caresse.

Je vois la certitude subite de Lyautey, après que lui et Gaillard se sont consultés d'un long regard : mieux vaut encore ne pas heurter de front ce malade.

La longue, la difficile étude commence des moyens matériels et militaires de le convoyer jusqu'à Rabat. On ne saurait imaginer problème plus ardu, dans une situation aussi précaire, avec cette harka qui va foncer furieusement sur nous. Lyautey, hanté par la crainte d'aller commettre là quelque erreur fatale, consulte ses effectifs...

Et soudain, des coups de feu partout. Une fusillade enragée précède de fort peu le canon et le crépitement des mitrailleuses. Cette fois, il devient hors de doute que ça y est. Nous montons sur la terrasse. Il est près de onze heures.

Baignées de clair de lune, elles se garnissent en hâte, ces autres terrasses sans nombre de l'énorme ville. Car chaque maison possède la sienne. Toutes, à cette minute, une joie

farouche les peuple. Mille cris s'élèvent, saisissants à entendre. Les youyous suraigus des femmes se montrent avides de verser plus d'héroïsme encore au cœur des chers enfants d'Allah. Pour cette besogne-là, jusqu'au matin, les entraîneuses vont être légion.

Rien ne saurait rendre l'émouvant attrait du spectacle, ni la superbe insouciance, sur les terrasses si proches, de ces furies, quand elles entendent les balles siffler et le bruit mat de leur écrasement sur la pierre.

Sous la clarté lunaire, en face de nous, des milliers de points blancs dégringolent des pentes du Zalagh. Les djellabas pullulent sans fin, dévalant, se ruant dans la bataille. A présent, elle va faire rage toute la nuit.

Aucun de nous ne desserre plus les lèvres, dans le bruit de cette lutte. De notre terrasse, nous ne percevons, nous, qu'un grouillement confus et des reflets de lune sur la mêlée sauvage. Mais le brasier qui se rapproche, les hurlements et les jurons éclatant en bas, à des distances toujours moindres, indiquent que nos admirables troupes ont peine à se maintenir.

Nous avons beau fouiller de nos yeux, la lune ne permet de rien distinguer avec une suffisante netteté. Des râles, du sang et de la fumée. Entre deux détonations violentes, cette rumeur me parvient : la porte Bab Guissa est perdue. Après le premier saisissement, chacun plastronne quand même. Mais elle se trouve, cette porte, à deux cent mètres de nous à vol d'oiseau.

... En vérité, une nuit tragique. Ses heures d'indécision se succèdent, au-dessus de l'épouvantable bagarre. Enfin, avant les brumes du petit jour, une grande nouvelle, dont la musique me paraît délicieuse : la porte Bab Guissa est reprise.

Je n'oublierai jamais, à cette minute, certaine coquetterie du grand chef, qui le peint. Comme, sur les terrasses d'alentour, l'effrayante clameur des femmes, affolées d'une rage inouïe, criblait la harka d'invectives, j'entends ceci à côté de moi :

— Le général demande le lieutenant Droin.

Tous obsédés du besoin de nouvelles qui nous dévore, dans la longueur démesurée de cette nuit, nous descendons de notre observatoire avec le lieutenant-poète.

Un Lyautey très jeune nous accueille, le regard lumineux.

Impatients, n'y tenant plus, nous attendons qu'il nous renseigne. Sans doute serait-il tout à fait superflu et même déplacé de l'interroger. Mais...

Ah! bien, ouiche! Des nouvelles? Il ne songe nullement à nous en offrir. Il ne dit que ceci :

— Maintenant, notre poète, tous mes ordres sont donnés. Il n'y a plus qu'à attendre. Dites-nous de vos vers.

Et après une petite minute de déroute où sa modestie s'effare, Alfred Droin commence :

Le fkih, maître d'école au sévère visage,
A groupé ses bambins parmi les hauts iris[1]...

***

26 mai. On s'est battu jusqu'à onze heures du matin. Il a fallu reprendre, maison par maison, la périphérie nord et est. L'enceinte, dont les assaillants avaient forcé l'accès sur plusieurs points, est finalement évacuée par eux, mais toutes nos troupes ont dû s'y acharner.

La harka ne s'est pas retirée loin. Au nord de Fez elle n'a reculé que de trois à quatre kilomètres. Lyautey demeure d'ailleurs convaincu qu'elle se prépare à réattaquer. Il sait que d'importants renforts lui arrivent de l'est. Elle a eu, cette nuit, de lourdes pertes. Mais, vu l'indifférence absolue des Marocains devant la mort, nul doute qu'elle va s'élancer bientôt à nouveau. Lyautey s'en déclare archi-sûr.

A 2 heures de l'après-midi je monte à cheval pour aller avec lui, le général Moinier, le colonel Gouraud, le commandant Poeymirau et le capitaine Charles-Roux visiter à l'hôpital français nos blessés qu'on y amène par fournées. Un grand nombre d'hommes, dans cette bataille de rues et des plus étroites, a été blessé dangereusement. Et nous nous découvrons devant les cadavres qu'on aligne dans la cour.

Comme nous redescendons de l'hôpital, par ces ruelles toujours étranglées, nous croisons un nouveau convoi de morts et de blessés que l'on conduit là-haut. Nous avons beau coller

1. Droin a publié ses vers écrits durant cette campagne. Titre : *Du sang sur la mosquée.*

nos chevaux contre les maisons, ces pauvres morts, juchés deux par deux sur des mulets, nous rabotent les mollets de manière affreuse.

Ayant pris, comme escorte, une compagnie de zouaves et des spahis, nous sortons de Fez par cette porte de Bab Guissa qui fut prise et reprise. Lyautey veut aller inspecter notre extrême avant-garde, le bataillon posté sur un mamelon, d'où nous suivons parfaitement, à la jumelle, les évolutions des Marocains.

Rentrés à Fez, nous y trouvons des télégrammes du sud. Ils permettent d'apprécier l'ivresse pour que suscite l'intervention mahdiste d'Ahmed el Hiba. Il paraît bien recevoir des encouragements du Maroc entier. Dans sa résidence de Tiznit, il presse fiévreusement ses préparatifs. De ce côté le péril pour nous n'offre certes rien d'immédiat, car la route est longue de Tiznit à Fez. Mais rien ne contribue davantage à surexciter le Sultan. Moulaï Abd el Hafid n'arrive même plus à se ressaisir.

Lyautey, le général Moinier, commandant le corps expéditionnaire, le général Brulard, commandant la place de Fez et le colonel Gouraud emploient le reste de l'après-midi à nous constituer, ici, la ligne de résistance la plus solide qu'il se peut... quand on ne dispose, tout compris, que de quatre mille hommes. Nul doute que ce ne soit là une digue plutôt frêle, dans une immense capitale, qui ne s'embarrasse pas outre mesure de rester neutre. Nous n'ignorons pas comme, la nuit dernière, les éléments de la harka qui ont pu pénétrer en ville ont été accueillis. Renonçant aux sacro-saintes traditions, ces fils du bled ou de la montagne n'y ont d'ailleurs pas pillé, disant n'en vouloir qu'aux roumis. Rien ne pouvait toucher plus agréablement les citadins que cette nouveauté.

Soirée calme. Dès la lune levée, la fusillade reprend bien par intermittences. Mais les femmes, aussitôt surgies sur les terrasses, cessent assez vite leurs youyous. Assurément, cette nuit, la harka, qui s'est rapprochée, ne veut que nous tâter.

Lyautey nous interdit, par exemple, de dormir dans nos chambres. Il prescrit à nos ordonnances de descendre nos matelas au rez-de-chaussée où nous coucherons habillés, nos revolvers à proximité. Il veut surtout que, la nuit, nous ne

nous trouvions pas isolés les uns des autres, vu la disposition des chambres. En effet, celle-ci est telle que, si les Marocains avaient l'avantage dans un combat nocturne, il leur serait trop facile de pénétrer chez nous par les toits. Un certain nombre de victimes du 17 avril n'ont pas été cueillies autrement.

***

27 mai. Ce matin, Lyautey et le Sultan se sont de nouveau affrontés. Le subtil Moulaï Abd el Hafid ne paraît plus nourrir une fois aussi chaude, ni aussi sûre dans notre débâcle. Aussi l'homme pratique se réveille-t-il en lui. Car ce poète possède curieusement un sens aigu de ses intérêts temporels. D'ordinaire, ses pareils en sont moins pourvus. Voici même que point un financier retors. Lyautey ne s'attendait pas à celle-là.

Sous son attitude habituelle d'ennui maussade, Sidna laisse en somme soupçonner qu'il ne serait pas éloigné de renoncer au trône, en plein accord avec nous, s'il était assuré de n'abdiquer que contre une très somptueuse rente consentie par la France, sans parler de maints autres avantages à débattre. A ce prix, il irait peut-être jusqu'à l'idée de nous laisser un délai de trois mois, par exemple, pour nous retourner et lui trouver, parmi les princes les plus sages et les plus vertueux de sa famille, un successeur, auquel il déclarerait passer la main de son plein gré. Pour lui, et à la condition, bien entendu, qu'un train de vie royal lui fût assuré, il envisagerait la possibilité d'aller, sous des cieux moins chargés d'orage, consacrer le reste de son existence à la poésie pure.

Certes, il ne va pas jusqu'à le dire. Mais Lyautey possède des antennes pour tout deviner, même ce que Sidna n'exprime point. Il prévoit là des jours sans fin d'âpres marchandages à l'orientale.

Quand même, le grand chef, à son retour du Palais, respire plus large. Il sait trop la précieuse chance qu'a le Maroc de compter, dans tous les domaines de l'intelligence, une théorie d'hommes éminents. Avec un Sultan digne de lui, que ce fier pays ne donnerait-il pas?

Mais, voilà qui importe avant tout, car auparavant nul

glissement vers une meilleure compréhension de nos buts français n'est possible, il faut que cette élite nous ait reconnus capables d'assurer ici la paix, la sécurité et le profond respect des habitudes de l'islam.

Traduction libre : il faut donner d'abord le sentiment de notre force.

Joie et bonheur! Un nouveau bataillon a pu nous arriver aujourd'hui de Meknès : une compagnie d'infanterie coloniale, trois compagnies sénégalaises et une section de mitrailleuses. Bientôt donc, enfin, Lyautey pourra, si nulle anicroche ne survient, passer à l'offensive, ce qu'il désire ardemment. Seule elle aurait la vertu de rendre sa situation moins critique.

28 mai. Décidé hardiment à devancer l'avenir, Lyautey, avec une crânerie qui est bien dans sa manière a, dans sa hâte de commencer l'œuvre d'attirance, réuni ce matin le cadi et les ulémas de Fez. Certain chérif qu'il sait avoir un grand renom de sainteté et beaucoup d'influence sur les tribus était invité aussi à cette réunion.

Tous sont venus avec leurs visages fermés et impénétrables.

Il n'était d'ailleurs jamais apparu à la pensée de Lyautey que leur hostilité pourrait fléchir dès ce premier tête-à-tête. Mais le plus pressé, c'est de leur exprimer quel régime d'ordre il entend instaurer ici, quelle richesse jusqu'ici inconnue en résultera pour le Maroc et, surtout, combien il est décidé à respecter ici les usages et les hiérarchies, à ne pas tolérer qu'on touche en rien aux coutumes de cet Empire fortuné. Il atteste le Dieu Tout-Puissant qu'il ne saurait porter la plus légère atteinte aux choses traditionnelles et respectables, à la religion, ni aux disciplines familiales. Il ne vient au Moghreb qu'en vue d'y réprimer l'anarchie, pour le bénéfice commun.

Inspirer confiance, assurer ces obstinés conservateurs qu'il ne veut rien bouleverser ici, bien au contraire, qu'il sera toujours le très respectueux soutien de l'autorité indigène, dissiper, en un mot, l'immense malentendu que la clique du Palais a propagé systématiquement, d'où le dramatique gâchis actuel, voilà son seul but.

Il se passionne pour ce plaidoyer, traduit phrase par phrase, où il met toute sa netteté audacieuse. Il le colore

d'une frémissante ardeur persuasive. Virtuose incomparable, il jette pittoresquement toutes les notes.

Le caïd et les ulémas et le chérif écoutent impassibles. Lyautey ne peut s'attendre, certes, dans les circonstances présentes, à de cordiales effusions. Mais sa pensée va constamment à ce blé qu'il faudra bien faire lever un jour. Il n'entend faire, en cette matinée, que le geste du semeur...

Plus que jamais la parole est au canon. *Primo*, la nécessité s'impose de prouver clairement à tous que c'est bien nous qui avons la baraka (la force octroyée par Dieu). Voilà, en terre musulmane, le titre primordial.

Justement, dès le début de l'après-midi, l'attaque sur tout notre front reprend, très violente, Et, jusqu'à 10 heures du soir, nous revivons, du haut de notre terrasse, presque les mêmes émotions que dans notre nuit tragique. Cette fois, la harka s'évertue en vain contre nos portes.

Il est vrai qu'elle pénètre en ville, même assez profondément, par les parties écroulées de l'immense enceinte et les dangereux jardins qui sont derrière... Elle n'y est plus accueillie avec les mêmes transports. Le cadi et les ulémas et le chérif vénéré ont, eux aussi, réfléchi. L'impulsif orateur qu'est notre grand chef n'aura pas prêché dans le désert.

De leurs mousselines blanches est tombé sur leurs ouailles le conseil d'une prudente neutralité, jusqu'à ce qu'on puisse voir qui l'emporte. Ce conseil, les citadins, au moins, l'ont entendu. Si Allah l'incréé favorise le général roumi, les sages se diront : « Mektoub! » (C'était écrit.) Or ils ne seront point les derniers, en ce pays qui est celui des volte-face subtiles, à se tourner vers lui comme vers un nouveau soleil.

10 heures du soir. Notre victoire apparaît complète, Fez de nouveau nettoyé, la harka en pleine débandade. C'est à se mettre à genoux devant nos troupes, qui, depuis cinq jours, n'ont soufflé ni jour ni nuit.

Et, prodige des prodiges! le Sultan, tard dans la soirée, envoie prier Lyautey de déjeuner demain au Palais. Celui-là, non plus, ne laisse pas de montrer, à l'occasion, dans l'art d'aménager sa vie et de composer son attitude, un utilitarisme très franc.

***

29 mai. A l'aube, mouvement offensif du colonel Gouraud en avant des murailles, à la tête de huit compagnies. Il nous apprend que la harka, pas encore découragée, se regroupe à une douzaine de kilomètres.

Nous allons donc déjeuner chez Moulaï Abd el Hafid, sous une tente dressée dans ses jardins. L'impression ressentie n'a, cette fois, rien de commun avec celle de notre première rencontre. Nous nous trouvons arriver chez un fastueux seigneur, de la plus élégante amabilité. Il laisse presque poindre son appétit de parvenir à se faire payer son abdication extrêmement cher. Comment ne pas deviner la dernière ambition qui le tourmente, sa soif de bénéfices positifs? Il ne dissimule plus qu'à peine la volonté tenace de se créer ici, par un coup de génie, cette certitude très dorée du lendemain, qu'il ne connaît plus depuis des jours et des jours. Il pratique, lui aussi, l'aisance déconcertante à s'adapter à une situation nouvelle. De quelles politesses ne nous accable-t-il pas maintenant? Jusqu'à ses musiciens qui nous saluent d'une *Marseillaise* moins hétéroclite. L'auraient-ils, le premier jour, intentionnellement sabotée?

Mais dans l'après-midi, au nord de Fez, la masse principale des assaillants bousculée ce matin par Gouraud bondit de nouveau en avant et se rapproche des remparts.

30 mai. Le cercle se resserre. L'atmosphère devient celle d'une place assiégée. Conséquence immédiate, en ville, les denrées renchérissent. Depuis trois jours, nous ne communiquons plus avec Meknès.

31 mai. A Fez le baromètre, par suite du renchérissement des vivres et de notre inaction apparente, redevient médiocre. Le caïd et les ulémas et le vénéré chérif hochent la tête obstinément. La cautèle de Sidna s'envenime.

Les hommages qui se préparaient, dans le mystère précieux de plus d'une aristocratique demeure, craignent soudain de faire fausse route.

La nécessité s'affirme de dissiper, au plus tôt, cette frayeur partout latente d'avoir failli jouer le mauvais cheval.

Lyautey n'entend pas laisser dans une plus longue incertitude ces quatre-vingt-dix mille témoins qui nous guettent.

1er juin. C'est enfin la sortie, avec toutes nos forces. A 5 heures du matin, Gouraud s'élance. Lyautey lui a confié nos cinq bataillons, trois escadrons de spahis, trois sections de 75 et trois sections de montagne. Gouraud pique droit sur le gros de la harka, tombe sur son avant-garde vers six heures, la culbute sur les pentes sud du Zalagh, la pourchasse de crête en crête. A dix heures, parvenu sur le gros de l'ennemi, il l'écrase, nettoie dans l'après-midi tout le massif du Zalagh. Dans la soirée, il atteint le revers septentrional de cette montagne, d'où la harka nous a constamment menacés depuis une semaine.

Fez s'emplit de stupeur. Et c'est l'invraisemblable changement à vue, le brusque passage à des dispositions toutes nouvelles. Évidemment personne ne doute plus dans la capitale que Lyautey n'ait la baraka. Donc, jusqu'au fond des souks grouillants, chacun se prépare à faire son profit de cette décisive révélation. Seuls les sots n'en tireraient point les conséquences qui s'imposent. Allah, tout le prouve, l'a voulu.

2 juin. Gouraud a, ce matin, exploité largement son succès vers le nord. L'évidence s'impose que l'adversaire n'éprouve plus le besoin de réagir nulle part. Partout, jusqu'au soir, ce qui subsiste de la harka s'enfuit à son approche, comme si elle commençait à perdre toute force agressive.

En ville, l'effet moral apparaît immense. Dans l'après-midi, tout Fez est en rumeur. La nouvelle sort de toutes les bouches à la fois. Allah se prononce de plus en plus visiblement pour Lyautey. Le Sultan envoie son grand-vizir l'embaumer de ses louanges les plus poétiques.

A cinq heures du soir, le retour de la colonne Gouraud nous est une première occasion d'admirer le demi-abandon, dans la foule encapuchonnée, des mines rétives. La nécessité de les quitter éclate. Les irréductibles ne sont plus légion. Nombreux, déjà, au contraire, ceux qui, parmi ces beaux esprits de Fez

si souples, si friands des attitudes profitables, se préoccupent extrêmement de leur intérêt immédiat et ne songent guère plus qu'à opérer la conversion voulue par le destin, à se rapprocher de ce Lyautey, à se dépenser pour lui plaire.

Le voilà, justement, qui sort du Dar Menehbi, à cheval, avec le général Moinier. Les spahis qui le précèdent n'ont plus à crier : « Balek! » pour que l'on s'écarte. Car, maintenant, la foule est devenue déférente.

Il va, traversant toute la ville, au-devant de ce colonel Gouraud qui a fait s'effondrer en poussière ses ennemis. A sa suite, tout un cortège s'engouffre, grand-vizir et notables dans leurs mousselines neigeuses, tourmentés par la même invincible attirance.

Plus personne, dans l'immense capitale, ne vaque à ses affaires. La vie semble comme suspendue.

Au Palais, Sidna, lui aussi, s'est décidé pour la gratitude émue et roucoulante. Il ne brûle que de l'orgueil de dépasser ici les plus diserts par quelque témoignage d'un inestimable prix.

... Enfin, enfin, voici Gouraud. A la demande expresse du Sultan, il vient faire défiler ses troupes devant le palais impérial de Bou Jeloud.

Et, en présence de Lyautey, en présence de tous, Moulaï Abd el Hafid, avec des mots exquis, dont la traduction française ne nous donne, paraît-il, qu'une idée lointaine, offre son propre sabre au Victorieux, qui sera demain, à quarante-cinq ans, le plus jeune général de l'armée française.

MARCEL GUIARD

PRADIER[1]

IV

PRADIER VU CENT ANS PLUS TARD

Le fait que l'on range fréquemment Pradier aujourd'hui parmi les petits-maîtres, prouve déjà que sa réputation se trouve singulièrement changée de ce qu'elle fut elle-même.

Quoi, petit-maître, cet artiste qui s'adonna avec tant de ferveur à la sculpture monumentale! ce tempérament impétueux qui ne reculait devant l'ampleur d'aucune entreprise! il semble qu'on ne puisse le qualifier de la sorte que par un bien étrange abus de langage.

A vrai dire, si, à cent ans de la date où son succès allait connaître son apogée, on le considère d'une façon qui se rapporte si mal à son mérite comme à la qualité de ses œuvres, il faut qu'une révision bien décisive des valeurs ait eu lieu. Ces choses arrivent. Il n'y a guère plus de trente ans que le goût public et mondain s'est reporté vers Ingres, qui pendant les quelques lustres antérieurs prenait le sombre rôle d'un irrémédiable ennuyeux. Doit-on croire qu'il se passe pour Pradier ce qui s'est passé pour Ingres? Non, il ne le faut pas. Le cas du sculpteur diffère totalement de celui du peintre. On s'était détourné de ce dernier, l'autre a sombré dans un inconcevable oubli. On l'ignore à peu près aujourd'hui comme s'il n'avait jamais été, et des gens d'une bonne culture artistique ne savent pas où l'on peut examiner ses ouvrages. Or, ils

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 août.

occupent toujours au Louvre une situation analogue à celle dont Ingres jouissait avant qu'il ne soit revenu à la mode, et de plus on peut voir ses sculptures décoratives non seulement en province en quelques lieux particulièrement remarquables, mais encore aux plus brillantes comme aux plus célèbres places de Paris : à la Chambre des Députés, aux Invalides, à l'Arc de Triomphe, sur la place de la Concorde. En ce dernier lieu même, l'une de ses plus excellentes statues, celle de Strasbourg, fut pendant près d'un demi-siècle l'occasion d'un véritable culte national. On y suspendait des couronnes, on y faisait des pèlerinages, sans que rien jamais de l'élan formidable qui se dirigeait vers cette belle idole se détournât vers l'artiste qui l'avait façonnée. Elle réclame cependant l'attention par elle-même, étant la plus remarquable d'un ensemble de statues qui, pour inégales qu'elles soient entre elles, ne sont pas toutes négligeables. Jules Laforgue, dont les jugements esthétiques méritent qu'on les retienne, décrit l'une d'elles, la figure de Nantes, par Callouet, proche le Cours-la-Reine, comme une œuvre de si grande qualité qu'il disait en avoir été amoureux. Mais la place de la Concorde est une œuvre que l'on n'embrasse que d'ensemble, et dont on prend rarement la peine d'étudier les détails quand bien même ces détails sont dus à l'art de Coysevox, de Coustou ou de Pradier.

Cet effacement de la réputation de Pradier est d'autant plus frappant que par ailleurs certaines de ses autres productions connurent un succès qui atteignit la popularité. Sa dernière œuvre, *Sapho*, jouit après sa mort d'une extrême célébrité. Sans doute Alphonse Daudet en avait-il encore le retentissement en tête quand, trente années plus tard, il contait l'histoire d'une femme qui avait gagné le surnom de Sapho, parce que le sculpteur Caoudal avait fait d'après elle une statue qui portait ce nom. Certains critiques pensent même que le Caoudal de Daudet fut dessiné d'après Pradier. Or comme Fanny Legrand, son beau modèle, avant d'être l'héroïne du roman populaire que l'on connaît, passe des mains du sculpteur dans celles d'un homme de lettres, assez médiocre il est vrai, peut-être pourrait-on voir dans ce bref épisode un souvenir transposé de l'aventure Pradier, Juliette, Hugo.

Certes, Pradier verra quelque jour un retour du goût se dessiner vers son art et ses œuvres. Il est même assez étonnant que l'engouement que l'on a vu ces derniers temps pour tout ce qui subsiste de l'époque Louis-Philippe ne l'ait point favorisé. Il viendra donc plus tard. En l'attendant, prenons notre parti de cette indifférence qui le dissimule aux yeux du monde, admettons que nous avons à le découvrir et regardons-le comme s'il venait d'apparaître tout nouvellement à nos yeux, tout en contrôlant les jugements qui ont été portés autrefois sur lui.

Celui qui nous semble mériter tout d'abord d'être révisé, tout admiratif qu'il ait été, c'est celui qui faisait de Pradier un grec et un ancien. Le recul où le temps a placé maintenant ce sculpteur le fait rentrer dans la perspective de l'art. Il est dépouillé de cet air de phénomène qu'un artiste de première classe prend toujours aux yeux de ses contemporains, il apparaît avec les caractéristiques qui le désigneront à jamais à l'attention des observateurs : c'est un français et un romantique. Nous voulons exprimer par cette formule, d'une vérité qui confine la naïveté, que Pradier fait logiquement suite aux sculpteurs du XVIIIe siècle. Il ne les modifie que dans la mesure où il reçoit, à son insu, les influences qui flottent dans l'air de son temps.

Cet homme que l'on prend pour un grec, et qui se croit un peu grec lui-même, continue instinctivement Falconet et Clodion. Allant encore bien plus loin, on pourrait, si l'on disposait d'une place suffisante et que l'on puisse mettre sous les yeux du lecteur un grand nombre de reproductions justificatives, montrer d'une manière évidente que quelque chose de l'art du XVIIe siècle et de la manière éloquente et décorative de Coysevox subsiste encore dans certains de ses ouvrages. Il est à remarquer d'ailleurs que les artistes sont d'ordinaire tout à fait inconscients de ce qui fait l'essentiel de leurs propres travaux. Ils pensent faire une chose, quand ils en font une toute différente.

Il y a dans tout le développement des arts deux ordres de faits à peu près constants et contradictoires. D'une part, les révolutionnaires relèvent et prolongent involontairement des traditions tombées en désuétude. D'autre part, ceux qui pré-

tendent se conformer aux traditions les déforment à leur insu et les métamorphosent. Nous allons chercher quelques démonstrations à la seconde de ces deux propositions.

C'est par exemple en prétendant revenir à l'architecture grecque que les maîtres du XVIIIe siècle élaborèrent le style Louis XVI qui nous apparaît comme essentiellement français. Plus anciennement les hommes de la Renaissance eurent une ambition analogue et Michel-Ange, qui se mit à l'école des Grecs avec une telle application qu'il vendait à une certaine époque ses statues comme marbres antiques, institua cependant un style qui est précisément le plus violemment opposé à l'art grec.

On peut même dire que, depuis Michel-Ange, règnent dans les arts plastiques deux esprits essentiels mais incompatibles. Celui des Grecs et le sien propre. Ils se disputent l'empire des âmes et y établissent leur domination à tour de rôle. Le XVIe siècle, le début du XVIIe, furent, en gros, soumis à Michel-Ange. La seconde partie du XVIIe, le XVIIIe, le XIXe furent influencés par les antiques jusqu'au moment où Rodin releva la tradition michelangelesque.

L'art essentiellement français du XVIIIe siècle est un art hellénistique. C'est un rameau grec sur lequel on voit entées des fleurs d'une figure un peu différentes de celles qu'il devait spontanément produire.

Du fait que Pradier se proclamait si nettement le disciple des Grecs, il s'insérait tout à fait logiquement dans la lignée française. Qui s'en étonnerait, si l'on songe qu'il avait trente-huit ans à la mort de Houdon, vingt-quatre ans à la mort de Clodion, dix-neuf ans à la mort de Pajou? Le temps pendant lequel de pareils hommes ont été contemporains suffit à montrer comment l'art de Louis XV et de Louis XVI peut donner la main à celui de Louis-Philippe.

Entre temps, sans doute, il y avait eu la révolution davidienne, qui est exactement de ces révolutions dont nous parlions, dont l'effet est de relever une tradition désuète. Comme sur Ingres dont il avait été le maître, David exerça sur Pradier une très vive influence. Elle lui retira pour un certain temps cette flexibilité qui lui est naturelle, et qui lui donne quelques-uns de ses plus sûrs moyens de séduire.

A cent ans de date, on sent bien que c'est à David que Pradier doit d'avoir réalisé une figure telle que le *Niobide blessé* du Musée du Louvre. Le geste excessif de ce personnage est commandé par le souci de se conformer à un académisme impérieux. Le corps humain doit faire cadrer ses gestes à un système décoratif rigoureusement déterminé, tandis que l'artiste doit faire preuve d'une science consommée de l'anatomie.

Mais il était bien impossible à Pradier de ne pas répandre sur une figure un certain charme pénétrant, qui, nous le verrons plus tard, caractérise essentiellement sa personnalité séduisante, et constitue un des éléments de son style particulier. A ce style du *Niobide* on reconnaît Pradier, comme à d'autres traits des œuvres de Pradier on reconnaît le style de son époque.

Pradier pensait être antique et il est visiblement 1830. De même, Michel-Ange vendait pour antiques des marbres, qui nous apparaissent nettement *renaissance*. Notre art de reconnaître les styles s'est singulièrement perfectionné. On peut bien nous duper un temps par des faux fabriqués à loisir, mais nous ne nous trompons guère sur l'époque d'une œuvre librement créée. La beauté choisie en chaque temps pour représenter la beauté par excellence n'est point la même. Elle souffre toujours que quelque chose de passager s'ajoute à ses ornements. Lysippe ne coiffe point ses modèles comme le faisait Phidias, ni Pradier les siens comme eût fait Pigalle. Le prestige d'une femme peut rayonner sur l'art d'une époque, et, de même que l'on reconnaîtrait sans doute quelque chose d'Aspasie dans l'art au temps de Périclès, on voit dans l'art de 1840 un reflet de la physionomie de Rachel. Au reste le sculpteur et la tragédienne se trouvaient liés d'amitié. Rachel avec tout Paris assistait aux belles réceptions de l'atelier de Pradier, et tous deux, se complimentant à l'envi, prétendaient toujours que chacun d'eux était l'inspirateur de l'autre. Arsène Houssaye nous a laissé un joli témoignage de cette divertissante comédie qui tout à la fin de la vie du sculpteur se joua un jour en particulier dans la loge de Rachel en présence du duc de Morny.

Autre chose permet encore de situer exactement dans le temps la date d'une œuvre. Depuis que le costume antique

n'est plus de mise, mais que la mode varie de siècle en siècle sinon de saison en saison, on peut être sûr qu'à toutes fois qu'un artiste voudra vêtir ses figures à l'antique, il sera inconsciemment influencé dans le dessin de la tunique et du peplum par la forme des robes dont l'actualité habillera ses contemporaines. A moins que ce ne soit une mode d'un autre genre qui l'influence, puisqu'en ce qui concerne notre époque, on peut bien montrer que l'interprétation des choses helléniques a été modifiée par l'apparition des ballets russes.

Tout ceci, qui est d'une vérité bien évidente, tend à faire saisir comment Pradier, cet artiste qui voulait être grec, donnait à ses nymphes, à ses bacchantes, à ses danaïdes, quelque ressemblance avec la Taglioni, la Falcon ou la Grisi, sinon à leurs sœurs inconnues, qui couraient les rues en robes de grisette. Il ne pouvait être antique qu'en adoptant la conception que l'on avait autour de lui de l'antiquité, et il ne pouvait en avoir qu'une conception romantique, de même que Racine en avait une conception à la mode du XVIIe siècle.

Il y a lieu d'insister sur ce point; c'est là en effet que nous pouvons saisir comment il se fait que Pradier nous apparaisse romantique, quoiqu'il fût ennemi déclaré du romantisme, et que sans doute il se crût classique. Il en avait le droit dans une certaine mesure, car il était naturellement éloigné de cette emphase comme de cette passion pour la couleur locale ou pour l'accessoire étrange, que l'on rencontre si souvent dans les ouvrages romantiques.

Il recherchait avec soin la pureté du style, mais, jusque dans son application à réagir contre le romantisme, il s'avérait romantique par quelque côté, car, dans les époques de grande agitation doctrinale, il est incontestable que les adversaires ne peuvent parvenir à rompre tous les liens de parenté qui les unissent. Un classique de 1830 est plus loin d'un classique de 1730 ou de 1930 que d'un romantique, car à vrai dire c'est un romantique lui-même.

Au reste il semble bien que par ailleurs la doctrine antiromantique de Pradier n'ait pas été rigoureusement ferme. On sait en effet que l'une des idées auxquelles se décelait le romantisme avait trait à la représentation du costume contemporain dans les œuvres plastiques.

Stendhal avait énoncé ce principe avec sa verve coutumière dans *Racine et Shakespeare*, ce brillant essai qui donna le branle à toutes les controverses romantiques. Or, si Pradier s'est conformé aux règles classiques quand il a représenté Jean-Jacques Rousseau vêtu à la façon d'un philosophe antique, il s'est comporté en véritable romantique quand il a fait cette charmante statue du duc d'Orléans, vêtu comme on pouvait le voir, comme Ingres l'a peint, et comme ses contemporains l'ont rencontré.

Si Pradier s'était toujours comporté de cette dernière manière, on pourrait estimer qu'il était plus assuré de ses idées que ne l'était Stendhal, prétendant que le romantisme est incompatible avec la sculpture, à cause de cette obligation même où il se trouvait de reproduire le costume contemporain. A quoi Rude par exemple devait donner un brillant démenti avec sa belle statue du Maréchal Ney en uniforme, avec bottes et chapeau.

Mais heureusement Pradier n'était pas un théoricien très conséquent : c'est un de ses charmes. C'est un homme extrêmement vivant, très influençable, et, nous l'avons dit, tout à fait impulsif. Il était fort curieux de la vie. Il la représentait avec un réalisme si précis que ses contemporains s'en offusquèrent, et, chose à ne pas croire, qualifièrent parfois son art de répugnant. Ce fut un moderne en son temps. La vie actuelle le séduisait; car c'est ainsi qu'il faut interpréter le mot de Préault dont maint recueil d'anecdotes a gardé le souvenir.

Préault fut, on le sait, un homme de plus d'esprit que de talent. Ses mots étaient terribles : un Forain moins la qualité d'art. Pradier fut sa victime comme ses autres amis. « Il part, disait-il, chaque matin pour Athènes, mais il s'arrête au quartier Bréda. »

Nous ne saurions en faire grief à notre artiste. C'est dans le quartier Bréda qu'il prenait contact avec la vie actuelle, sans la fréquentation de qui il n'eût été qu'un froid pasticheur. C'est là qu'il reconnaissait les corps magnifiques que Dieu avait la faiblesse de confier à de belles filles qui ne savaient point les traiter avec de suffisants égards.

C'est là qu'il étudiait enfin quelque chose de son temps, sans la connaissance de quoi il n'eût jamais été un moderne — en

l'espèce un romantique. Et l'on sait bien qu'il n'y a que les modernes qui soient assurés de survivre et de vivre toujours.

V

L'ŒUVRE DE PRADIER

Ce qui surprend le plus lorsque l'on considère l'œuvre de Pradier, c'est l'étendue du registre dont il disposait. Il se mouvait avec une aisance parfaite dans toutes les régions de son art, abordant avec une tranquille audace la sculpture monumentale de la plus vaste ampleur et descendant par degrés à des œuvres dont les dimensions sont tout à fait restreintes. Quelques-unes de ses plus excellentes œuvres sont des statues qui ne dépassent point la grandeur humaine, et il a produit de nombreuses figures qui se réduisent aux étroites limites de la statuette ou du bibelot. On dit même qu'il lui advint, atteignant ainsi à l'extrême petitesse, de fouiller des camées dans des coquillages.

Or entre toutes ces créations d'aspects et de destinations si variés règne une frappante unité de style, et les membres les plus divers de cette famille d'œuvres portent la marque évidente du génie qui les a façonnés. Un air de ressemblance est épandu sur chacun d'eux. La grâce exquise qui est l'un des traits les plus séduisants du talent de Pradier n'est jamais absente de celles-là même dont la masse est le plus volumineuse, et sur celles dont les dimensions sont particulièrement exiguës, dans celles dont le caractère est des plus familiers, on retrouve encore quelque chose de cette sereine dignité où se reconnaît essentiellement ce qu'il devait à l'étude attentive des Grecs, ses maîtres d'élection.

Non moins que l'étendue de son registre, ce qui mérite tout particulièrement de retenir l'attention, c'est la flexibilité d'un génie qui sait se plier avec une parfaite convenance aux exigences des maîtres d'œuvre qui ont recours à sa collaboration. Il entre avec autant d'ingéniosité que de complaisance dans leurs vues, et, chose notable, sait demeurer à la place qu'on lui assigne sans essayer d'attirer à lui le principal de l'attention que doit réclamer l'ensemble où il fait sa partie.

Nous avons dit que ses œuvres décoratives se trouvaient dans les endroits parisiens les plus célèbres. En effet il a collaboré à l'Arc de Triomphe. Aux Invalides il a entouré de douze statues le tombeau de Napoléon. Sur la façade de la Chambre des Députés il a mis un bas-relief qui fait pendant à un autre bas-relief dû au ciseau de Rude. Rue Montmartre, derrière le palais de la Bourse, il a exécuté une statue qu'il tenait pour la plus belle de ses figures assises. Et cependant place de la Concorde on voit de lui deux statues de villes, Lille et Strasbourg, dont la qualité est remarquable. Rue Richelieu, à la fontaine Molière, il a dressé deux belles Muses qui rendent au poète leur hommage attentif. Au Palais du Luxembourg il a décoré l'horloge qui fait face aux jardins de deux bas-reliefs poétiques et délicieux, qui représentent le Jour et la Nuit. Dans les Champs-Élysées, pour le Cirque d'Été, aujourd'hui disparu, il avait fait la statue équestre d'une célèbre écuyère, mademoiselle Lejars, que l'on ne connaît plus que par la réplique que l'on en peut encore voir aujourd'hui à la façade du Cirque d'Hiver.

Je ne vois pas de sculpteur qui ait contribué à l'ornementation de la Ville par une si nombreuse série d'ouvrages remarquables. Les quatre renommées colossales de l'Arc de Triomphe auraient suffi à sa gloire, disait Delécluze. Elles ornent les tympans du monument, deux sur chacune des grandes faces qui regardent la Concorde et la Porte Maillot. Et Gustave Planche lui-même, assez peu indulgent d'ordinaire pour notre sculpteur, leur reconnaissant une incontestable supériorité sur le reste des ouvrages qui décorent le monument. Il est vrai que ce monument, de dimensions inusitées, qui nous apparaît aujourd'hui si sublime que nous ne pensons même plus à le juger, fut dans sa nouveauté furieusement critiqué. Ni son architecture, ni sa décoration ne trouvaient grâce aux yeux de ses juges. On tenait sa conception pour anarchique et incohérente. De proportions vicieuses, riche en détails de mauvais goût, il semblait maigre et sec, mesquin et d'une affligeante nudité. On accablait des mêmes reproches la grande composition de Rude, la *Marseillaise*, comme on la nomme communément aujourd'hui. Elle ne savait point plaire à ses juges contemporains. Or de nos jours elle bénéficie d'une

générale admiration, d'où toute sentimentalité n'est peut-être pas absente. C'est le type de l'œuvre indiscutée, et que l'on n'envisage point de discuter.

De telles variations du goût ne surprennent plus. On en a tant vu d'analogues! Mais elles aident à considérer avec sérénité celle qui a si totalement obscurci la réputation de Pradier. Les renommées de l'Arc de Triomphe pouvaient la soutenir, mais tout ce qui est sculpture, à l'Arc de Triomphe, la *Marseillaise* de Rude exceptée, est devenu un ouvrage anonyme. Le public les ignore donc. Nous ne sommes pas absolument sûr qu'il saurait où les chercher pour les étudier.

Ce sont quatre figures ailées de femmes qui s'appuient sur les archivoltes de l'Arc. Dans l'espace triangulaire qui leur est attribué, elles se logent avec aisance, sans se voir obligées à prendre des attitudes difficiles et contournées. Elles s'élancent avec une allégresse tranquille et étendent vers le sommet de l'Arc leurs bras qui présentent des palmes ou soutiennent leurs trompettes retentissantes. C'est dans ces Renommées, disait Planche le sévère critique, qu'il faut étudier l'art de produire de grands effets par une simplicité hardie.

N'est-ce point exactement l'idéal qu'avait pu se composer Pradier à l'école des Grecs? Il avait toujours la volonté de s'y conformer. Il y parvenait souvent. Les statues de la place de la Concorde, et spécialement celle de Strasbourg, le font voir. Ces figures semblent directement inspirées des déesses assises du Parthénon. On se souvient de l'impression qu'elles avaient produites sur Pradier et sur les autres élèves de la Villa Médicis, quand ils purent les voir à Rome après que lord Elgin les y avait apportées.

Quinze ans plus tard, quand il dut composer l'image de ses deux villes, l'ancienne impression rejaillit, et put fournir un thème admirable au travail qu'il entreprenait. La statue de Strasbourg semble tout particulièrement apparentée à celle des Trois Parques, en qui la critique la plus récente croit reconnaître la déesse Hestia. Elle a comme elle les jambes écartées et les genoux repliés chacun à un niveau différent. Le cou de la déesse mutilée semble indiquer que son visage était tourné vers la droite, comme est tourné vers la droite le

visage de Strasbourg, la seule des huit figures qui entourent la place dont la tête joue librement sur le col, la seule qui regarde ailleurs que droit devant elle. Le mouvement de l'épaule droite de la statue grecque laisse supposer que le bras brisé s'écartait du corps comme s'écarte du corps le bras droit de Strasbourg qui, dans un geste empreint de majesté populaire, vient poser sur sa hanche sa main serrée sur une clé symbolique : la clé de la France elle-même remise à la ville de l'Est, à la ville frontière chargée de la garder. Son attitude, pleine de résolution tranquille plutôt que de défi, semble attester qu'elle entend comme il faut le sens de sa mission. Elle est pleine de fierté juvénile. Les draperies dont elle est couverte montrent comme avait profité à Pradier l'enseignement de Phidias. Il avait un art merveilleux de suivre et de révéler le corps sous les voiles dont il le revêtait, tout en tirant des dispositions et des nœuds du tissu le parti le plus savamment décoratif qu'on puisse imaginer. Mais dans la disposition de la coiffure il se retrouvait tout à fait français, et français de 1830. La chevelure divisée recouvre chaque oreille d'un macaron de tresses. Derrière la tête un chignon compliqué dégage la nuque élégante et puissante à la fois, tandis qu'une petite couronne murale juchée sur le sommet de la tête avec coquetterie n'est pas sans analogie avec un toquet de théâtre : la toque de la princesse Negroni que, dans *Lucrèce Borgia*, en 1833, portait Juliette Drouet. Ce n'est cependant point la ressemblance de Juliette que l'on doit voir à la statue de Strasbourg. On a discuté sur ce point. Il semble en dernière analyse que ce soit sa femme dont il ait donné les traits à cette belle statue. Il lui arrivait d'ailleurs, et peut-être à son insu, d'être beaucoup plus français qu'il ne le supposait. Certaines statues, comme celles qui ornent la fontaine Molière, le font bien voir. Si la virtuosité dont il use à agencer ses draperies, si cet art achevé de faire sentir le corps sous les voiles révèle toujours le savant disciple de Phidias, le style général de l'œuvre montre que le disciple s'est singulièrement libéré. Dans la façon dont il accommode les ajustements, il fait preuve d'une ingéniosité et d'une coquetterie qui sont bien à lui. Que l'on remarque par exemple la robe de la femme qui représente la *Comédie légère*. Fermée à la base du cou qu'elle

laisse libre, elle s'entr'ouvre aussitôt pour découvrir un long fuseau de chair : le milieu de la gorge, le torse, le haut du ventre, cependant qu'une ceinture ingénieusement nouée compose un ornement imprévu au milieu de cette nudité polie. Dans cet arrangement voluptueux et coquet qui devait charmer Pradier, puisqu'il l'a plusieurs fois répété, il y a un agrément décoratif de beaucoup de prix. Il révèle aussi ce soin minutieux du détail qui est une des caractéristiques du pradiérisme, comme il l'est d'autre part de l'art d'Ingres. Même lorsqu'ils sont grands, ces maîtres ne renoncent pas à être ingénieux, et chez Pradier par exemple la disposition des coiffures, les guirlandes, les écharpes, les bijoux sont prétextes à mainte invention, surprenante et raffinée. Une imagination pleine de délicatesse et d'élégance en expose les trouvailles, démontre sa fertilité, et cette imagination ne craint pas de jouer et de se manifester, alors même qu'il s'agit d'ouvrages où l'élévation et la gravité sont requises.

Que l'on considère par exemple le tombeau de Napoléon. C'est à la volonté expresse de Pradier que les douze victoires qui l'entourent doivent de nous apparaître chacune différente des autres. L'auteur du projet se fût contenté d'une seule figure douze fois répliquée. Son programme eût été rempli. Il n'est pas besoin d'insister sur le supplément d'intérêt et de richesse que cette variété confère au monument. Il n'est pas besoin d'insister non plus sur le mérite dont le sculpteur fait preuve en individualisant ces figures, qui sans être identiques sont tellement semblables. Il a agi là comme la nature, dont il avait la puissance facile.

Peu d'entreprises d'ailleurs méritaient, autant que ce monument, que l'on fît un effort démesuré ou quelque prodigieuse dépense de talent.

Nous n'avons pas l'impression de nous tromper lorsque nous estimons que ces efforts, que ces talents ne furent point en vain prodigués. Mais là encore le jugement des contemporains dut être revisé par la postérité. Quoiqu'il ait été choisi entre quatre-vingt-trois projets présentés au concours, le dessein de Visconti, une fois réalisé, n'eut pas la fortune d'être approuvé.

Louis-Napoléon, lors de l'entrevue qu'il accorda au sculp-

teur Etex, ne craignit point de dire, s'il faut en croire son interlocuteur, que ce grand trou invitait à cracher dedans. Et il ajoutait : « Ce pauvre Visconti, je l'aimais beaucoup, mais il s'est complètement trompé cette fois. » (Il faut remarquer d'ailleurs qu'en termes moins vifs, Etex exprimait le même sentiment.)

Faut-il s'en étonner, ou bien faut-il en conclure que toute nouveauté choque, et que l'on ne gagne le sentiment de la beauté que par une longue accoutumance? C'est une idée à laquelle je souscrirais volontiers. Mais ce n'est point ici le lieu de lui donner les amples développements qu'elle comporterait. Suffit de noter qu'aujourd'hui, en 1930, il n'est personne qui ne soit accoutumé au tombeau de Napoléon Ier.

Nous ne décrirons pas ce monument universellement connu. Nous nous bornerons à constater que la contribution de Pradier à cet ensemble n'est pas une de ses moindres beautés. C'est assurément là qu'il a donné celle de ses œuvres monumentales qu'il faut placer au premier rang, comme elle est au premier rang de toute sculpture funèbre.

L'ancienne église des Invalides ayant été défoncée pour la réalisation de la crypte à ciel ouvert où devait se dresser le colossal sarcophage, douze piliers carrés furent établis pour la limiter et soutenir à la fois ce qui subsistait du sol primitif. Il s'agissait pour Pradier de donner douze figures qui vinssent décorer la face extérieure de ces piliers. Ce ne devait pas être des cariatides, puisqu'aucun rôle architectural ne leur incombait, mais elles furent si intimement liées aux éléments de la construction qu'elles semblent aussi indispensables qu'eux.

Ce sont des Victoires debout, ayant toutes les deux bras pendants contre les côtés. Elles sont engagées dans les piliers, dont elles ont à peu de chose près la hauteur, par leur dos ailé. Elles sont variées par leur aplomb, par le dessin du costume, par les attributs qu'elles tiennent à la main : le clairon, la foudre, le sceptre et les clefs, le glaive, les palmes et les couronnes. Elles sont variées aussi par leurs visages qui se ressemblent. Elles portent toutes une expression grave et recueillie, d'où quelque tendresse n'est pas absente. Ce sont des gardiennes sensibles. Leur grâce leur donne quelque parenté avec les allégories ou les déesses que Prudhon avait modelées

d'un pinceau si caressant. Elles sont admirablement faites pour que la lumière qu'elles reçoivent de très haut fasse régner sur leurs visages des ombres mystérieuses.

Elles constituent un cercle de beautés profondément émouvant, et elles ajoutent son trait le plus frappant à un ouvrage qui se proposait précisément de frapper les âmes jusqu'à les ébranler.

VI

L'ŒUVRE DE PRADIER (II)

Si les œuvres monumentales de Pradier nous le montrent capable d'aborder les sujets les plus pathétiques et de traduire les émotions les plus élevées, c'est une gamme de sentiments plus modérés qu'il a exprimée dans ses ouvrages de moindre dimension. C'est à eux qu'il doit ses succès les plus retentissants, et c'est là vraiment que sa nature intime se manifeste avec franche liberté et paisible abandon.

A vrai dire c'est bien dans cette catégorie d'œuvres conçues sans programme, sans destination précise, que le sculpteur s'abandonne au plaisir de sculpter, comme au caprice de l'inspiration non moins qu'aux mouvements naturels de son tempérament.

On sait que le tempérament de Pradier le tournait vers la Grâce et vers la Volupté : la Grâce et la Volupté fleurissent exquisément dans ces belles statues que les amateurs se disputaient et dont aujourd'hui les musées sont heureusement parés.

L'une des premières en date de ces œuvres moyennes est cette *Psyché* issue de ses amours avec la dame romaine qui nous demeure encore inconnue. Il avait tiré cette belle image d'un morceau de colonne en marbre pentélique qu'il avait dû trouver durant son séjour à Rome, et le bloc par sa forme détermina le mouvement de cette figure comme la forme du bloc avait déterminé le mouvement du *David* ou celui du *Moïse* de Michel-Ange. Mais ici, c'est une œuvre délicate et gracieuse qui jaillit de la pierre antique. Debout, ses voiles noués au-dessous des hanches laissent son torse nu. Un papillon qui s'est posé sur elle suffit à alarmer sa pudeur et elle

se cache de ses bras croisés devant sa poitrine, ramenant vers les épaules ses mains, dont l'une essaye de saisir les ailes de l'insecte palpitant, vers quoi se tourne le visage aux yeux tendrement baissés. Sa coiffure partagée sur son front est relevée sur le sommet de sa tête, en un nœud, à la mode de certaines têtes antiques, notamment de la belle *Vénus* accroupie dont bien des fois, en d'autres travaux, il s'inspira.

Sur toute cette statue flotte un délicieux air de grâce. Une élégance sans mièvrerie la caractérise. Très française d'aspect, elle est d'un style extrêmement pur, et beaucoup plus XVIIIe siècle que romantique : c'est peut-être l'une des œuvres de Pradier qui se ressentent le moins de l'influence du siècle.

On n'en saurait dire autant des deux autres statues qui dans une même salle du musée du Louvre, près d'elle et avec elle, composent un abrégé si heureux de l'œuvre de Pradier : la *Toilette d'Atalante* et *Sapho*.

Si *Psyché*, datée de 1824, nous apparaît comme l'une des plus anciennes parmi les œuvres moyennes du maître, *Sapho* est la dernière. Elle est datée de 1852. C'est l'année de sa mort. Elle figura voilée de crêpe au Salon qui venait de s'ouvrir. Certains de ses élèves rêvèrent de la placer sur son tombeau; l'idée avait de quoi séduire, car il y a quelque chose de funèbre dans la méditation profonde à laquelle est en proie cette figure admirable.

L'énorme succès de cette œuvre — dont le bronze est partout — a pu la populariser, il ne l'a point rendue vulgaire. Les bras aux genoux, la lyre à côté d'elle, pour user des mots dont se servit Daudet, quand dans *Sapho* il décrivit la statue pour laquelle avait posé son héroïne, elle demeure noble dans une attitude familière. Son naturel saisit : il s'explique d'ailleurs si l'on s'en rapporte au récit de Canonge. D'après lui, Pradier, entrant un matin dans son atelier de la rue de l'Abbaye, aurait surpris son modèle, une juive nommée Rachel, dans cette pose méditative et accablée qu'elle avait prise spontanément. « D'un geste il commanda l'immobilité, il avait son album de poche, et l'attitude, le caractère furent saisis, fixés en quelques traits. »

Si le hasard lui avait fourni la donnée première de cette statue, qui, disait-il lorsqu'il y travaillait, lui faisait accomplir

dans sa carrière un grand pas, — hélas, le dernier, — du moins est-ce son sentiment personnel qui avait ajouté au motif offert par la nature la poétique douleur qui en émane. C'est lui seul qui devait mettre une si poignante tristesse dans le sombre regard abrité par un front désespéré. Il n'appartenait qu'à lui d'unir dans un admirable accord à tant de grâce tant de tristesse. On y découvre d'ailleurs beaucoup de romantisme. Le visage au regard tourné vers l'intérieur de l'âme exprime un tourment incompatible avec la sérénité grecque, comme avec les grâces françaises du XVIIIe siècle, et l'habit antique, voile les formes de la muse contemporaine. On la reconnaît bien d'ailleurs. A sa chevelure crépelée et divisée, à son bandeau de front, à ses colliers, à ses bracelets comme aux traits de sa figure, comme à son front têtu, le souvenir célèbre de Rachel se réveille, et si une Rachel inconnue fut le modèle occasionnel de la statue, il semble bien que ce soit l'âme de la fameuse tragédienne qui l'inspire réellement. Au reste on sait l'influence qu'elle eut sur la société cultivée à laquelle elle se mêla. C'est l'influence qu'exercent autour d'elles toutes les grandes comédiennes : un ensemble d'actions et de réactions symétriques, car ces créatures vibrantes sont très exactement façonnées par l'époque à laquelle elles prêtent leur visage.

Nul reflet de la beauté de Rachel n'orne l'*Atalante* que l'on peut admirer non loin de la *Sapho*. Cependant sur cette figure nue le romantisme se décèle encore. La couronne qui coiffe la jeune femme et qui forme un gros bourrelet de fleurs suffit à déterminer incontestablement l'époque où elle fut modelée. Il modifie de la façon la plus singulière le style antique de la coiffure où il est posé.

Pradier modifie d'ailleurs notablement aussi le mythe qui l'inspire, malgré cette profonde étude de la mythologie qu'il avait faite, car la rude héroïne arcadienne, sous son ciseau caressant, devient une élégante et fine créature, la descendante exacte des nymphes de Falconet dont elle a les membres longs et les contours adoucis. Elle apparaît dans une pose analogue à celle de la Vénus accroupie : assise sur son talon droit, elle noue la sandale de son pied gauche ramené auprès de son genou droit. Le corps ramassé sur lui-même, elle occupe

peu de place dans l'espace; et son dos présente cette belle surface, au modelé délicieusement sensible qui n'enchante pas moins les artistes que les amoureux. C'est une des plus parfaites réussites du sculpteur.

Or cette œuvre qui nous paraît irréprochable encourut des critiques extrêmement rigoureuses. Gustave Planche prétendait qu'elle devait exciter une répugnance obstinée chez tous les esprits qui comprennent les devoirs de la statuaire. Il constatait en cette figure l'effet d'un réalisme qu'il ne pouvait admettre, y découvrait un manque de pudicité qu'il estimait incompatible avec l'éminente dignité de l'art, qui se dégrade *s'il assigne à la statuaire le rôle d'une courtisane.*

Assurément l'image d'*Atalante* est d'une vérité précise. Le fléchissement du torse en avant détermine sur le ventre de la jeune femme des plis profonds qui sont traités dans un sentiment fort chaleureux, et elle a cet épiderme frémissant que Pradier savait donner à ses statues. Mais enfin, quoi qu'en dise Gustave Planche, l'*Aphrodite* accroupie, dont il semble que le type date du IIIe siècle, nous semble elle aussi d'une vérité bien accentuée, et d'ailleurs cette attitude prise par le critique en face de l'œuvre d'art ne nous paraît point légitime. S'il découvre dans les marbres des traits capables d'exciter la convoitise, nous avons bonne envie de lui répliquer comme Dorine à l'Imposteur : « Vous êtes donc bien tendre à la tentation. »

Nous envisageons aujourd'hui d'une tout autre manière les œuvres d'art et, n'y cherchant plus jamais de vertus morales, nous ne sommes plus capables de les taxer d'immoralité par quelque endroit. Notre disposition d'esprit marque-t-elle un progrès sur celle de nos aînés? Je le crois bien sincèrement, car elle nous libère de toute préoccupation étrangère à l'art. Rien ne compte pour nous, si ce n'est la beauté des formes et le bonheur de l'exécution.

Dire que l'état d'esprit où nous nous trouvons est spécialement favorable à Pradier impliquerait qu'il pourrait avoir à souffrir qu'on l'étudiât d'un autre œil. C'est par ce réalisme où d'aucuns trouvent à reprendre qu'il montre encore ses profondes attaches avec le romantisme. C'est là qu'il démontre à nouveau ce violent amour de la vie que nous avons déjà fait voir en lui.

Nous ne décrirons pas ici, nous ne parviendrons même pas à citer toutes celles de ses œuvres dont l'examen corroborerait cette conclusion. A peine nous bornerons-nous à en nommer un petit nombre encore à la suite des trois pièces capitales que l'on peut voir au Louvre.

Et d'abord les *Trois Grâces*, ce groupe délicieux qui parut au Salon de 1831 et qui se trouve au musée de Versailles, aujourd'hui.

La représentation des *Trois Grâces* est l'un des plus charmants problèmes qui se puisse poser aux beaux-arts. Il s'agit de réunir trois filles nues, dont les beautés offrent un caractère analogue, sans qu'aucune monotonie se dégage de leur assemblée nécessairement symétrique. Pradier a résolu la difficulté avec sa coutumière aisance. Ses *Grâces* se présentent dans un heureux équilibre, en des attitudes naturelles et cependant concertantes. Il avait longtemps différé d'aborder ce sujet, craignant de passer pour un imitateur de Canova. De ce maître calomnié aujourd'hui, mais que Stendhal sentait mieux que tout autre, même que les Grecs, il faut admirer la grâce et l'habileté quoiqu'elles puissent engager l'art dans une voie bien dangereuse. Son influence apparaît naturellement dans les *Grâces* de Pradier. Moins mièvre et moins conventionnel que lui, Pradier nous montre des figures aussi aimables, mais plus réelles. Alors même qu'il idéalise la forme pour la diviniser, il demeure cet observateur de la vérité si strict qu'on lui reproche parfois son réalisme; alors même qu'il enferme les corps dans ces lignes décoratives qu'il rencontre avec tant de bonheur et d'élégance, il garde le contact de la vie.

Il atteint au style, pour ne pas dire qu'il stylise, mais il se maintient dans les bornes d'une juste vraisemblance. C'est par tous ces traits qu'il inspire à l'esprit l'idée de cette parenté avec Ingres, qui apparaît surtout dans la catégorie de ces œuvres moyennes que nous étudions en ce moment. Chez l'un comme chez l'autre de ces deux maîtres s'avère le souci de la ligne subtilement poursuivie et purement conduite. L'un comme l'autre se complaît à de précieuses arabesques. Ils établissent tous deux leurs compositions avec un soin diligent, et, l'un par Raphaël comme l'autre par Phidias, sont fascinés tous deux

par un grand idéal antique qui donne à leur art quelque chose de savant et d'un peu concerté.

Ils ont tous deux ce goût de la femme qui s'exprime par une sensualité insistante et toujours prête à partout se répandre. Ils ont un même souci du détail qui chez Pradier se traduit par une extraordinaire minutie du travail. Au contraire de nos sculpteurs d'aujourd'hui qui se complaisent à laisser voir partout où il se peut le bloc brut de la pierre qu'ils ont attaquée, il n'y a point d'endroit dans les œuvres de Pradier où n'ait passé et repassé son ciseau attentif et amusé. Il varie les tissus de ses draperies; il façonne le marbre jusqu'en ses parties les moins visibles. Des guirlandes de fleurs, ingénieusement décoratives, ornent et animent le socle des statues ou les pièces de soutien qui contribuent à leur équilibre. Les attributs de ses nymphes ou de ses héroïnes ne sont pas moins recherchés, et *Sapho* porte un collier de médailles qui, particularisées une à une, révèlent chacune son empreinte. Ingres, de même, avec une pareille minutie, représente le sujet d'un camée, les plumes d'un éventail, analyse les dessins d'une soie brochée, dénombre les perles d'une broderie avec cette patience que ses contemporains qualifient avec une gentille ironie de chinoise.

Mais cependant ni l'un ni l'autre, du fait de cette minutie, ne verse dans le mesquin, ni dans le petit. Il y a toujours dans leurs ouvrages un élan si juste, une idée fondamentale si simple que la surcharge des détails ne réussit pas à les faire perdre de vue. C'est par là qu'ils sont vivants, car on sait bien que ce n'est point le propre de la vie ni de la nature, de simplifier, ou d'effacer les détails.

Pour le démontrer une fois encore nous aurons recours à la *Chloris caressée par le Zéphyr* du musée de Toulouse. La minutie du travail se constate en ces draperies d'un faire précieux et savant que la jeune femme ramène autour d'elle, dans ces fleurs qui tombent de ses cheveux, sur son épaule, dans ces bouquets dont ses mains étaient pleines et dont elle se cache si ingénieusement.

C'est une invention charmante. Chloris frissonnante sous la caresse du vent amoureux cache ses beautés de ses mains pleines de fleurs, elle tourne la tête les yeux mi-clos comme

pour offrir sa joue sinon ses lèvres au baiser d'un amant qui la poursuit. Elle s'arrête pour se laisser rejoindre et ses voiles entr'ouverts, prêts à tomber, révèlent son beau corps.

Elle a le col gonflé des *Odalisques* ou des *Angéliques* d'Ingres. Une vie intense l'anime. On croit voir palpiter son beau sein dont la représentation réaliste choqua cette critique contemporaine que nous avons déjà montrée si facile à alarmer. Elle y voyait une représentation de la nature moderne, épuisée et amaigrie, « avec cet amollissement prématuré des chairs dont M. Pradier ne nous épargne aucun détail, depuis ces fossettes multipliées sur les articulations jusqu'à ces plis équivoques qu'il était réservé à l'analyse contemporaine de découvrir et de fouiller ».

Nous ne saurions assurément point souscrire à ce jugement assez mal favorable. Malgré l'acuité de son observation, le souci d'idéalisation qui animait Pradier nous est sensible et nous apercevons moins nettement les tares physiques que soulignait ce censeur. Mais il nous convient particulièrement de voir, à propos d'une statue dont le caractère est si fortement marqué qu'elle pourrait passer pour une des œuvres typiques du maître, soulignés par un juge qui n'est point prévenu, ces traits de modernité et de réalisme dont nous avions dit qu'il fallait reconnaître que Pradier est doué. Son humeur agressive vint à la rencontre de notre admiration réfléchie, et pour nous ce n'est pas peu que nous puissions distinguer, à travers ces réticences, ces traits mêmes que nous nous plaisons à rassembler quand il s'agit pour nous de démontrer le romantisme de Pradier.

VII

L'ŒUVRE DE PRADIER (III)

Une dernière partie de l'œuvre de Pradier nous reste à étudier, et si, faisant abstraction de tout le reste de sa production, ou bien l'oubliant, on la considérait isolément, alors on pourrait dire à juste titre que l'on a affaire à un petit-maître. En effet, pendant tout le cours de sa carrière, soit par manière de délassement, soit afin de fixer des idées capables de recevoir plus tard leur développement, Pradier se complut

à modeler tout un peuple de figurines où son art se pliait aux convenances d'un art intime et délicat. De la sculpture de chambre, dirait-on volontiers. Et il est bien regrettable que chaque art, à l'exemple de la musique qui seule se voit attribuer cette épithète, n'ajoute pas à son domaine une catégorie qui la porterait heureusement elle aussi. Les arts de chambre sont ceux qui se mêlent intimement à la vie privée, et leur registre est aussi étendu que celui des arts qui se manifestent sur les plus vastes théâtres publics, puisqu'ils comprennent les nobles quatuors de Beethoven au même titre que les petites peintures de Raphaël ou de Rembrandt, les improvisations passionnées de Chopin, comme les peintures de Watteau, ou les poésies de Verlaine, et toutes ces précieuses bagatelles, qu'elles soient de Mozart ou de Debussy, ou qu'elles soient en biscuit de Sèvres, en porcelaine de Saxe ou en terre cuite de Tanagra.

On a fait remarquer fort judicieusement que les fouilles ne commencèrent dans les nécropoles de Tanagra qu'en 1873, c'est-à-dire vingt et un ans après la mort de Pradier. Ces bibelots charmants furent donc sans influence sur lui. Mais la tradition de la petite sculpture était constante dans l'art français. Clodion, ni Falconet ne furent les premiers à modeler des sujets de pendule. C'est pourquoi l'on trouve étrange la proposition de Gustave Planche, qui assure que Pradier rendit à la sculpture le service incontestable de la populariser. Si les œuvres de Pradier eurent un succès exceptionnel, il ne semble pas que la sculpture ait jamais manqué de diffusion. Mais la méthode de travail de notre artiste favorisait précisément celle de ses travaux.

Il avait accoutumé d'émettre ses idées dans des proportions réduites. Il essayait ainsi l'effet de ses diverses créations et se réservait de reprendre pour les traiter en grand celles qu'adoptait l'assentiment général. C'est ainsi qu'il avait d'abord exécuté la *Sapho* assise en statuette qui se répandit par les bronzes de la maison Susse à qui Pradier fournit tant de modèles, comme il en fournissait à Salvator Marchi, le mouleur, qui les éditait en plâtre stéariné.

Il y a dans cette façon de faire quelque chose qui nous déroute aujourd'hui et qui est cependant d'une logique

extrême. Mais nous avons une telle habitude de voir le public méprisé par ceux qui s'adressent à lui que nous sommes extrêmement déconcertés à la vue d'un artiste qui se comporte d'une autre manière et qui recherche encore son approbation. Cependant c'était hier, et c'est l'attitude contraire qui est une nouveauté. Nouveauté néfaste, d'ailleurs, qui créa des malentendus souvent fort pénibles entre les artistes et le monde destiné à former leur clientèle naturelle. Elle provient de quelques déceptions impatiemment ressenties par des personnes qui, telles les Goncourt, souffrirent mal de ne pas voir payées de retour leurs avances au public. Elle provient aussi de quelques faits d'incompréhension un peu lourds, qui furent supportés sans humilité ni patience par ceux qui en étaient les victimes ou plutôt par leur petit nombre d'admirateurs. Ces derniers souffraient mal de se voir si peu nombreux, l'indifférence générale qui environnait un maître qu'ils chérissaient les blessait. Car on sent bien qu'en ce qui concerne un Mallarmé, par exemple, il prenait aisément son parti d'être méconnu, ne se souciant, ainsi que Flaubert, par naturelle élévation d'âme, que de sa propre satisfaction à l'exclusion de toute autre chose.

Il est pourtant — un autre artiste très élevé, M. Paul Valéry nous l'avoue, — extrêmement facile d'habituer le public à nous venir manger dans la main. Pradier, semble-t-il, y avait admirablement réussi. Tout ce qu'il modelait, charmait, puis venait animer les boudoirs romantiques, en attendant de se répandre dans le petit peuple et jusque dans les loges de concierge. Cet homme, dont la faculté émerveillait tous ceux qui l'ont approché et qui se délassait de sculpter en sculptant encore, s'était constitué un ample répertoire de figurines où il puisait, lorsqu'il voulait entreprendre une grande œuvre, comme un peintre dans ses carnets de croquis. C'étaient ses pensées, dirons-nous pour employer l'expression dont usait Watteau pour désigner ses beaux dessins.

Il faut cependant partager encore en deux catégories cette œuvre de petites proportions, ces pensées sculptées. Dans la première on rangerait les figurines susceptibles d'agrandissement. Dans la seconde, celles qui recevraient dans leur toute petite taille leur achèvement définitif.

Que dire des premières que l'on n'ait point dit des œuvres moyennes étudiées au chapitre précédent. La même élégance voluptueuse se remarque dans la série des statuettes qui apparaissait dans les statues de marbre; quant au souci de la ligne, il est plus apparent peut-être encore, car dans la liberté de l'improvisation il peut advenir que l'artiste se complaise à poursuivre une arabesque qui pourrait se prêter moins bien aux convenances du marbre. On peut le remarquer dans la jolie figurine de Léda attirant le cygne à elle : la jeune femme, étendue sur un rivage au bord d'une eau qui coule au-dessous d'elle dans les roseaux, se baisse et étend le bras pour saisir le bel oiseau qui bat des ailes. Il y a dans cette charmante invention un excès de pittoresque qui contredit sensiblement les nécessités de la statuaire.

Pradier se permet aussi dans ces menues bagatelles une complication théâtrale. Il leur donne un air de bibelot précieux qui pourrait paraître déplacé dans une œuvre d'une autre envergure. Du moins en juge-t-on de la sorte, lorsqu'on étudie ces objets tels qu'ils nous sont parvenus. Peut-être changerait-t-on d'avis, si Pradier avait eu le loisir de les exécuter en grand. Aussi le groupe du *Satyre* et de la *Bacchante*, qui est précisément de ces compositions auxquelles nous pensions en parlant de complication théâtrale, dut être repris, en un marbre aujourd'hui disparu qui appartint au prince Demidoff. Il est fort probable que la grande *Odalisque* du musée de Lyon, qui dans son ingrisme contourné a l'air, avec ses grands membres ramenés vers elle, d'un puissant animal au repos, fut réalisée postérieurement à la statuette qu'elle répète exactement, à quelques menus détails près. La *Danaïde* que nous ne connaissons qu'en statuette, et qui eut tant de succès sous cette forme, semblait destinée à devenir une statue aussi belle que l'*Atalante* ou que la *Psyché*.

On peut donc supposer que, parmi les pensées de Pradier, il y en a beaucoup plus que l'on ne pense qui se seraient prêtées à recevoir un développement ultérieur, si les circonstances lui en avaient fourni l'occasion, si le temps surtout, dont, par son labeur obstiné, il faisait un usage si abondant, ne lui avait manqué, à une heure où il apparaissait en pleine activité comme en parfaite maîtrise de lui-même.

Mais, sans nous arrêter davantage à l'examen plein de vanité de cette hypothèse, regardons celles des petites œuvres du maître qui n'auraient pu sans dommage se voir changées de proportions.

Il y a d'abord les charmants portraits sculptés dont il exécuta un certain nombre et qui de toute évidence n'étaient point des maquettes de statues, mais étaient bien par destination bornés aux limites étroites de la statuette.

Ce fut une mode bien charmante que celle dont ces jolis objets demeurent les témoins et qui a si heureusement fleuri vers le premier tiers du XIXe siècle. La *Juliette Drouet* de Chaponnière, l'*Aimée* d'Alton de Barre sont des spécimens typiques de ce genre séduisant. La mode féminine le favorisait, car les grandes jupes ballonnées ou à crinoline qui tombaient à terre avaient un grand caractère architectural et formaient une base satisfaisante à ces objets séduisants.

Pradier dans ce genre exécuta le portrait de la reine Marie-Amélie, debout en grande jupe à volants, les mains réunies à la taille, grande bourgeoise plutôt que royale sous sa coiffure de boucles et de rubans.

De Louise Colet, dont il avait par ailleurs fait un grand buste de marbre, il fit une statuette assez contournée. Cette singulière personne, qui parvint à se faire une place dans la vie de chacun de ses grands contemporains, ne pouvait épargner Pradier. Quels furent exactement leurs rapports, j'espère le dire un jour, mais on se souvient que c'est chez lui qu'au mois d'août 1846 elle rencontra Flaubert. Maxime Du Camp a relaté les mots de la présentation : « Vous voyez bien ce grand garçon là : il veut faire de la littérature, vous devriez lui donner des conseils... » qui nous paraissent d'une bouffonnerie énorme, parce que le recul du temps nous fait oublier que Flaubert n'avait alors que vingt-sept ans, quand Pradier en avait trente au plus.

Quoique le costume masculin ne fût point sculptural dans le même sens que l'était celui des femmes, par mesure de symétrie, non moins que par l'effet de cet esprit d'imitation de sexe à sexe qui est constant, en regard de la série des statuettes de femmes s'en déroule une autre de statuettes d'hommes. On y rangerait le *Bocage* de Maindron, le *Chaix d'Est-Ange*,

le *Montalivet* et le *Nieuwerkerke* de Barre, le *Dumas* de Chaponnière.

Pradier contribua à cette série par les portraits des fils de Louis-Philippe, ces beaux grands jeunes gens qui semblent les prototypes de l'élégance romantique.

Et puisque nous venons d'inscrire cette épithète, notons une fois de plus qu'il y a beaucoup de romantisme dans ce parti pris d'utiliser la sculpture à représenter des personnages venant à nous dans leur costume de tous les jours, que ce soit la robe bouffante et la coiffure en bandeaux ou à la girafe, ou bien que ce soit le pantalon collant et à sous-pieds de l'habit d'uniforme ou de soirée.

Ce n'est d'ailleurs pas ici, quand nous sommes presque au terme de notre étude, que nous devons chercher à fournir de nouvelles preuves du romantisme de Pradier.

Ce que l'art romantique admet de familier, ceux de ses traits qui annoncent le naturalisme, ce qui le met de plain-pied avec la vie, par quoi Gavroche ou Mimi Pinson ne sont pas moins romantiques que Belcolor ou que Dona Sol, n'est pas ce qui surprend le moins lorsque l'on entreprend d'étudier dans son détail ce mouvement et cette doctrine. On pourrait ne pas s'attendre à rencontrer ces traits chez Pradier, peintre de muses, de reines et d'héroïnes mythologiques, inventeur d'allégories. Ils y sont cependant, et viennent compléter sa physionomie singulière : comme tout grand romantique, Pradier était capable de chiffonner la chemise d'une grisette comme d'écarter le voile des déesses ou le manteau des nobles dames. Quand il l'a fait, ce fut pour en tirer une suite délicieuse de figurines qui donnent bien, quant à elles, le sentiment qu'il n'aurait pas été possible sans risque de modifier leurs menues dimensions.

Ces petites images familières sont d'un réalisme savoureux. Cet homme qui aima tant la femme, mais par qui l'on s'est habitué à la voir magnifiée, divinisée, héroïsée, se complaît à l'épier ici dans les plus simples gestes de sa vie intime. Ne se souciant plus de la hausser sur un piédestal, il note ses gestes usuels. La voici mettant ses bas ou quittant sa chemise. La voici s'apprêtant à repasser sa guimpe ou son bonnet et qui de sa joue approche son fer pour en mesurer la chaleur.

Debout, en chemise (Dieu! que les dames romantiques portaient de grandes chemises), la jambe nue haussée sur un tabouret à pieds tors, son livre de dépense sur le genou, elle porte sa plume au coin de la bouche, et réfléchit.

Ainsi, suivant la femme d'un œil attentif et malicieux, Pradier la surprend dans un état aussi éloigné de la grande nudité d'apparat que de la vie normale où tout l'attirail du costume, si complexe encore voici cent ans et si défensif, lui compose un autre apparat beaucoup plus incommode encore que le premier, le fameux *mundus muliebris*, le monde féminin.

Mieux qu'aucun autre il sut comprendre, ces exquises figurines l'attestent, que la femme peut être une sorte de petit animal apprivoisé et folâtre, pour employer un autre terme romantique, qui joue autour de vous, dans votre chambre, avec naturel et candeur, qui de la solitude anime les miroirs, que l'on peut caresser, auquel on peut toucher. Et l'on sait par ailleurs qu'il ne s'en fit jamais faute.

Faut-il aller plus loin, rapporter qu'il se complut à l'observer encore lorsque les rideaux de l'alcôve sont tirés (quelle heureuse périphrase nous permet le fait qu'à l'époque de Pradier régnait encore l'usage des alcôves et des rideaux), soit qu'elle dorme dans un délicieux abandon, soit enfin qu'elle se livre à des jeux indescriptibles? Contentons-nous de l'indiquer. Il n'y a guère de grand artiste que son inquiétude et sa curiosité n'aient amené à fournir quelque ouvrage au musée secret ou bien à l'enfer, comme disent les bibliophiles.

Cette dernière expression s'applique fort exactement à l'œuvre cachée de Rodin qui a représenté des couples en proie à un délire véritablement dantesque. Elle ne saurait convenir à celle de Pradier. Outre que cet héritier du XVIIIe siècle nous montre encore parfois quelque chose de ce libertinage qui suffit à certains yeux pour caractériser cette grande époque, il y a chez lui une sorte d'innocence et de candeur dans la volupté qui écarte toute idée de maléfice, et sous sa main caressante les femmes damnées elles-mêmes semblent relevées de l'anathème qui pèse sur elles.

C'est l'heureux effet d'une élégance d'âme bien précieuse, et c'est une philosophie aimable, celle qui conduit l'esprit non pas à ne s'étonner, mais à ne se scandaliser de rien.

VIII

LA FIN DE PRADIER

Si l'on envisage dans son ensemble la carrière de Pradier, que l'on en considère le déroulement paisible et favorisé, qu'on la voie telle qu'elle fut jalonnée par une suite de succès retentissants et flatteurs, qu'on en constate l'heureuse égalité, il semble vraiment que peu d'artistes aient, malgré les moments difficiles que celui-ci dut traverser, pu se vanter d'en avoir mené une plus satisfaisante.

Au spectateur, qui a si rarement l'occasion d'étudier une carrière heureuse, mais qui observe généralement la douloureuse vicissitude du génie en butte à l'incompréhension comme aux prises avec l'adversité, peut-être semblera-t-il qu'une chose fait défaut à cette belle vie, qui, sans aller jusqu'à la gâter, empêche qu'elle offre une image de la perfection. A Pradier semble avoir manqué l'inquiétude. Il a toujours travaillé avec assurance, et son œuvre s'élève en pleine clarté. C'est la certitude qu'il détenait qui rendait sa main si ferme et sa pensée si limpide. Si elle lui permit d'atteindre une certaine hauteur, du moins nous laisse-t-elle y atteindre aisément à sa suite quand il s'agit pour nous de le mesurer et de le saisir : il n'y a chez lui ni mystère, ni arrière-pensée. Il n'offre point d'énigme, on le comprend sans peine : on n'a qu'à l'interpréter. Notons d'ailleurs qu'il n'est pas seul à se mouvoir dans une pareille lucidité. Tous les grands maîtres du XVIIIe siècle font preuve d'une pareille évidence. Nous irons même plus loin, disant que l'art grec lui-même en est empreint, qu'il est caractérisé par là, et que nous n'y apercevons de mystère qu'au moment où nous perdons les clés qui nous permettaient d'en déchiffrer le sens exact.

C'est Michel-Ange qui a inoculé aux arts le poison de la morbidesse et du tourment : il leur ajoute un attrait si véhément que la perfection même sans lui peut arriver parfois à nous sembler d'une saveur un peu faible. Or l'on sait que Pradier n'aimait pas Michel-Ange, ce qui nous apparaît donc,

au point où nous en sommes arrivés, parfaitement logique et cohérent.

Cependant, et c'est à quoi nous voulions en venir, Pradier rencontra une heure de sa vie où il ressentit lui aussi un tourment qui l'amena à douter du mérite de son effort. Il voulut en quelque sorte remettre en question les principes qui l'avaient guidé durant sa carrière entière. Il y a là quelque chose d'extrêmement poignant.

Est-ce pour avoir médité sur son art plus sérieusement, plus profondément, qu'il ne l'avait fait jusqu'alors? Est-ce plutôt pour avoir ressenti une certaine lassitude, voire un dégoût, des éloges qu'il était coutumier de sentir monter vers lui, on ne le saurait dire exactement. A s'entendre continuellement nommé le père des *Grâces* et des *Voluptés faciles*, à se voir toujours *tenu* pour enchanteur et caressant, à comprendre qu'on le considérait comme tendre jusqu'à la mollesse, sinon comme efféminé, il dut aspirer à se montrer réellement mâle et à créer quelques ouvrages rudes et austères.

C'est alors qu'il conçut le groupe d'*Ulysse emportant le cadavre d'Achille*, dont le modèle est au musée des Beaux-Arts de Genève et qu'il se proposait, ce que la mort ne lui permit point, d'exécuter en proportions colossales. On sait qu'il ne redoutait point le colossal, mais au contraire qu'il le pratiquait avec familière aisance.

Le choix par Pradier d'un pareil sujet quand il avait déjà dépassé de beaucoup le milieu de sa vie, et qu'à son insu la mort s'apprêtait à le renverser, a de quoi faire songer. D'abord on le voit se soumettre instinctivement à cette loi obscure qui veut que les grands chefs-d'œuvre de la statuaire soient non point à l'image de la femme mais à celle de l'homme moins flatteuse, et par conséquent plus difficile à exalter. Maint exemple le démontrerait : les Égyptiens, les Grecs, Michel-Ange, Puget, Pigalle, Rodin sont là pour l'attester.

Pradier n'avait pas complètement négligé le modèle viril. Si son *Polyphème menaçant Acis et Galatée* semble annoncer déjà les intentions du *groupe d'Ulysse*, plus anciens son *Niobide* comme son *Cyparis* sont des éphèbes bien efféminés. Quelque chose de leur langueur persiste d'ailleurs dans le *cadavre d'Achille*, si doucement détendu, le pied si cruel-

lement traversé d'une flèche mortelle, qu'il se montre réellement digne de servir à représenter un des plus beaux épisodes de la fable.

Au même ordre et à la même époque de recherches appartient son *Homère* paisible et serein, moins oratoire que l'*Apothéose d'Ingres*, mais dont l'*auguste aspect* témoigne d'un sentiment voisin de celui qui inspirait Chénier.

Dans ces œuvres, que le sort a faites ses dernières, s'attestait un retour assez imprévu au style de David, comme si le maître, s'apprêtant à faire une nouvelle étude, revenait instinctivement aux disciplines de l'École. Assurément, s'il avait persévéré dans cette voie où il est si poignant de voir qu'il s'engageait, il s'en serait affranchi une seconde fois : tout permet de le croire, et surtout l'originalité du sentiment dont est empreint son dernier chef-d'œuvre, *Sapho*, qu'il parfaisait précisément dans le même temps qu'il élaborait ces nouveaux essais. Peut-être alors eût-il, dans cet ordre, donné son grand chef-d'œuvre : la pièce qui eût nettement dépassé la charmante égalité de son heureuse production. Il était capable de grandes conceptions et possédait tout ce qu'il faut pour les réaliser. Mais nous approchons ici d'un champ hypothétique où il est dangereux de s'aventurer. Au reste, à quoi bon, puisque la réalité ne toléra point qu'il le labourât davantage?

Cet éternel jeune homme, qui avait conservé, passé la cinquantaine, les manières et les façons de ses vingt ans, se sentait parfois pris du besoin de voir un peu de verdure, et de regarder couler l'eau. Il faisait mettre des provisoins dans un panier, emmenait avec lui les personnes qui se trouvaient dans son atelier, — modèles, élèves ou praticiens, qu'importe? — Il allait à une gare de chemin de fer, sautait dans un wagon, s'arrêtait à Saint-Cloud, à Sceaux, à Ville-d'Avray, dînait sur l'herbe, racontait des historiettes qui traînaient dans tous les anas, et rentrait le soir exténué, mais heureux de son escapade comme un collégien en école buissonnière.

C'est ainsi que, le 4 juin 1852, alors qu'il venait d'avoir soixante ans, il partit pour Bougival, devant y passer la journée chez son ami Eugène Forcade. Un instant avant son

départ, pour expliquer une de ses pensées, il traça rapidement dans son atelier de la cour de l'Institut sur un panneau de soubassement une figure de cavalier grec. Ce fut son dernier coup de crayon : c'était assurément un suprême souvenir des frises du Parthénon. Puis on partit.

La journée était belle, le soleil donnait une fête de lumière à la nature. Pradier alla chercher l'ombre encore jeune des grands arbres. Une jeune femme l'accompagnait, grâce à qui ses derniers moments de lucidité furent environnés et charmés de présence féminine. A peine s'étaient-ils écartés qu'elle accourut en poussant des cris de terréur. On s'élança : Pradier étendu sur l'herbe avait perdu connaissance. Une congestion cérébrale l'avait frappé. On le transporta dans une maison blanche bâtie par Charpentier, le père de l'éditeur des naturalistes. Quelques heures plus tard il y mourut.

PIERRE LIÈVRE

LES FOUILLES RÉCENTES EN AFRIQUE DU NORD

I

AFRIQUE FRANÇAISE

L'École française de Rome, que les pouvoirs publics ont eu la coquetterie de rajeunir en célébrant récemment, sous forme de cinquantenaire, les cinquante-sept années de son existence, ne s'est pas contentée d'applaudir à la résurrection de l'Italie ancienne[1]. Ne pouvant trouver sur place le champ d'activité que la Grèce offre depuis un siècle à son aînée d'Athènes, elle s'est vouée à la conquête archéologique de l'Afrique française, et, de la côte atlantique jusqu'au golfe de Tunis, de la mer au désert, elle ranime les « Villes d'or » englouties dans le sable. Commencée avant même la création de l'École, mais organisée par ses membres dès 1882, cette œuvre était assez avancée pour que la guerre ne l'arrêtât pas complètement; mais elle en a subi un dommage que les difficultés de la paix n'ont pas contribué à réparer. Notre archéologie africaine souffre de deux maux, qu'elle partage, dit-on, avec toutes les administrations de tous les pays et de tous les temps, mais qui, par une injustice du sort, croissent en proportion même de son développement. Un pays neuf, tel que l'Algérie du siècle dernier, offre aux fouilleurs des ruines à fleur de terre sur le domaine public et une main-

1. Voir l'article de M. J. Heurgon, *Revue de Paris*, 15 juillet 1931. Je tiens à remercier ici MM. Merlin, Albertini et Lantier des précieux renseignements qu'ils ont bien voulu me communiquer.

d'œuvre sans prétentions. Aujourd'hui, la conservation et l'entretien des ruines absorbent des sommes importantes; le commerce privé, aux ramifications nombreuses, accapare les découvertes fortuites et les disperse d'un bout à l'autre du continent; l'ouverture d'un chantier nécessite de longues recherches, des négociations laborieuses, des indemnités d'expropriation, des salaires à l'européenne,... sinon même des assurances sociales! Ces conditions nouvelles exigeraient un organisme approprié : une direction commune et de nombreux inspecteurs locaux choisis, au besoin, dans les cadres du personnel enseignant. Or, la formule actuelle est inverse : pas d'agents subalternes hors des rares villes qui possèdent un musée, mais, dans chacune des trois provinces, un directeur, sans liaison avec son voisin, et en Algérie même deux directeurs relevant de deux inspecteurs parisiens, un archéologue et un architecte, dont l'accord dépend moins de leurs pouvoirs que de leurs caractères. Ce concours de circonstances défavorables ne fait que rehausser la valeur des résultats acquis depuis la guerre, soit dans les cités dont l'exploration avait commencé avant 1914, telles que Carthage et Dougga, Cherchell et Tipasa, Timgad et Djemila, soit en quelques centres nouveaux, comme Volubilis.

A. Tunisie. 1° *Civilisation punique* : *Carthage*. — De tous les comptoirs phéniciens — 300 au dire d'Eratosthène — dont la création marque le début de l'histoire africaine, *Carthage* seule survécut et devint capitale; mais la cité de Didon et de Salammbô a refusé son secret aux émissaires venus du monde entier pour le lui arracher. Toutefois, si les ruines mêmes ont péri — *etiam periere ruinæ* — si les Carthaginois étaient trop utilitaires, les Grecs trop éloignés, les Romains trop hostiles pour nous laisser des descriptions précises qui autorisent une reconstitution, le sous-sol de la ville a récompensé la Direction des Antiquités et les Pères Blancs de leurs efforts conjugués. Les centaines de tombes exhumées depuis trente ans nous permettent de suivre l'extension progressive des vivants qui ont repoussé peu à peu les morts, comme des êtres impurs, sur les collines de la périphérie; elles nous enseignent l'évolution des idées et des rites funéraires; elles nous livrent le mobilier qui ornait la

maison du défunt avant de l'accompagner dans sa dernière demeure et qui, produits de l'industrie locale ou objets d'importation, reflète le goût fastueux, l'esprit matérialiste et superstitieux d'un peuple nouveau riche. Celui-ci, dépourvu de toute originalité artistique, donne d'abord à ses déesses le type hiératique des momies égyptiennes, en les couvrant de fards, de bijoux et de parures bigarrées; puis, il adopte la mode grecque des visages purs et des draperies plissées. Une autre fouille, conduite encore dans le sous-sol punique, près des deux lagunes où l'on croit reconnaître les anciens ports, invite à y localiser pour la première fois un sanctuaire des deux divinités principales, Baal et Tanit : à défaut de constructions, elle a dégagé quatre couches superposées d'ex-voto, dont les prêtres avaient dû débarrasser le temple, et qui s'échelonnent sur une profondeur de 2 m. 60 et une durée de trois siècles entre le VIIe et le IVe; parmi les stèles offertes à la divinité, l'une représente un homme qui tient un enfant nu dans le bras gauche et brandit le droit, et la plupart des vases contiennent des ossements qui ne laissent aucun doute sur la nature des victimes; l'âge seul semble diminuer dans les couches supérieures. Le sacrifice des enfants n'était encore dénoncé chez les Carthaginois que par leurs ennemis de Rome et par Flaubert, ce qui lui avait valu les protestations indignées de Fröhner et de Sainte-Beuve et les reproches de « carthachinoiserie » et d' « imagination sadique », auxquels il répondait sur un ton à demi sérieux : « Vous me répétez que la Bible n'est pas un guide pour Carthage (ce qui est un point à discuter); mais les Hébreux étaient plus près des Carthaginois que des Chinois, convenez-en! » L'archéologie confirme l'idée géniale qu'il avait eue de chercher en Orient le secret de la civilisation punique.

2° *Civilisation romaine* : a) *Carthage.* — Après avoir passé le soc de la charrue sur les ruines fumantes de *Carthage* pour les vouer à une exécration éternelle, Rome, un siècle plus tard, y installait une colonie, dont le plan, tracé au cordeau, vient d'être reconstitué *a priori*, afin de permettre une exploration méthodique. Près du centre, on a déjà découvert sur la colline Saint-Louis, l'autel, en marbre de Carrare,

consacré à la famille du fondateur, la *gens Augusta* : Apollon Citharède y voisine avec une Rome guerrière, et le départ d'Enée portant Anchise et traînant Ascagne fait pendant à une scène de sacrifice; ces reliefs évoquent, en dépit des mutilations, les légendes littéraires et les chefs-d'œuvre artistiques du Ier siècle. Dans le voisinage s'élevaient, outre un temple dédié à la Mère des dieux, les demeures des riches colons, pavées de mosaïques. L'une de celles-ci représente des chevaux de course dont les noms sont soigneusement notés; une autre, le couronnement d'Ariane, assise dans un navire, sous un dais à quatre colonnes, sur un trône doré à dossier multicolore, et accompagnée de naines qui, dans deux autres vaisseaux, chantent et dansent; la plus curieuse fait connaître la vie d'un grand domaine africain — les bâtiments d'abord : une maison avec loggia à l'étage et tourelles latérales qui lui donnent l'aspect d'un château fort; par derrière, dans un parc figuré par un palmier, les écuries et, semble-t-il, des thermes à coupoles; les maîtres, ensuite, dans leurs occupations favorites : en haut, la châtelaine, nonchalamment assise parmi les cyprès et les oiseaux de basse-cour; au milieu, le seigneur partant pour la chasse; tous deux dans le bas, elle se parant des plus beaux atours, lui surveillant les esclaves; les travaux enfin : pâturage et moisson, cueillette des olives et des fruits.

b) *Dougga, Bulla Regia, Thuburbo Majus.* — Sans avoir une telle valeur documentaire et artistique, une mosaïque de *Dougga* précise notre connaissance de la vie privée en nous présentant six esclaves de luxe, tirés à quatre épingles, porteurs des vases et des fleurs qui conviennent à un festin. Les fouilles poursuivies dans la même ville, qu'ombragent les oliviers et qu'animent les troupeaux berbères, ont donné d'autres résultats sur des sujets moins profanes : elles ont déblayé, au sud du Capitole, un temple à trois chapelles, élevé en 261 à la déesse de la Terre sur les ruines de maisons particulières, et, plus à l'est, un groupe de trois temples, dus à la générosité d'une riche et puissante famille. De l'autre côté de la Medjerda, les fouilleurs ont bravé le paludisme pour dégager, dans les ruines imposantes et solitaires de *Bulla Regia*, des thermes qui ont en façade soixante mètres

d'arcades, une vaste salle souterraine de forme polygonale, et de véritables palais ornés de mosaïques, où s'incrustent des scènes de chasse et de pêche. Enfin, pour nous borner à l'essentiel, les recherches commencées peu avant la guerre à *Thuburbo Majus*, sur la ligne de Tunis au Kef, ont abouti à la découverte des principaux édifices : aux quatre angles du Forum, qui mesure cinquante mètres de côté, se trouvent la Curie, siège du conseil municipal, le temple de la Triade capitoline, celui de Mercure, dont la *cella* carrée est précédée d'une cour à portique et à ciel ouvert, un marché avec boutiques et une halle de commerce; plus loin, après un groupe de maisons, sur des rues en escaliers, un sanctuaire de culte local, un portique, enfin — monuments essentiels d'une cité romaine — les thermes d'été et ceux d'hiver.

B. Algérie. 1° *Civilisation gréco-romaine : Cherchell.* — Si la Tunisie et le département de Constantine avaient été assez fortement marqués par l'empreinte de la civilisation carthaginoise pour supporter, dès le milieu du 1er siècle avant J.-C., l'annexion de Rome, celle-ci jugea prudent de préparer l'assimilation des peuplades occidentales par un régime transitoire de protectorat, et Auguste eut l'habileté de choisir un prince d'éducation romaine mais d'origine numide, égyptien par son mariage, hellène par ses goûts : pendant cinquante ans, le bon roi Juba II fit régner en Maurétanie une paix relative et une prospérité absolue, et il mérite le respect de la postérité, sinon par les naïvetés dont il émailla ses travaux littéraires, consacrés, en une cinquantaine de livres, aux matières les plus diverses — histoire, zoologie, art, botanique, philologie — du moins par les chefs-d'œuvre artistiques dont il peupla ses palais et ses temples. Le Musée de *Cherchell* qui commémore son souvenir, sous la brise marine et le feuillage des bellombras, s'est enrichi encore de quelques marbres depuis 1914; relevons un portrait du souverain qui, vers la quarantaine, commence à prendre de l'embonpoint, malgré l'idéalisation de ses traits; une tête de jeune femme coiffée d'une dépouille d'éléphant qui la désigne comme la déesse de l'Afrique et accentue la finesse de son visage; un nouveau torse d'Apollon dont l'original remonte, non plus, comme la merveille du

Musée, jusqu'aux confins de l'archaïsme, mais au siècle de Scopas et de Praxitèle; enfin une magnifique statue impériale, dont la cuirasse, joyau de ciselure, traduit dans le marbre, avec plus d'éclat encore que l'autel de Carthage, la glorification mythologique de la *gens Augusta* : Mars, vengeur de César, et Vénus Genitrix accueillent l'empereur qui tient une petite Victoire et qu'une autre couronne, tandis qu'un Centaure et un Triton lui offrent l'hommage de la terre et des flots.

2° *Civilisation romaine* : a) *Cherchell.* — L'élan donné à la bourgade barbare continua d'animer, après 41 de notre ère, le chef-lieu de la province romaine, comme en témoignent les mosaïques découvertes depuis peu : un jugement de Pâris; un combat de Centaures contre des fauves; un autre Centaure promu au rang de précepteur princier pour le jeune Achille, et, dans la même maison, deux aventures de ce héros, embusqué d'abord à Scyros sous un uniforme féminin parmi les filles du roi Lycomède, puis, après qu'Ulysse l'eut ramené à de meilleurs sentiments, déchaîné contre les Amazones et leur reine Penthésilée; enfin, un thème plus pacifique, saisi sur le vif, comme le domaine de Carthage ou les esclaves de Dougga : la vie champêtre en six panneaux, le labour et les semailles au milieu des oliviers, le sarclage et le binage d'un vignoble sous l'œil attentif du maître, la cueillette du raisin jeté d'une échelle dans des paniers d'osier, le foulage cadencé dans une cuve et la fermentation en tonneaux. Cherchell a conservé la tradition artistique de Juba, le despote éclairé.

b) *Trouvailles diverses.* — Beaucoup de trouvailles algériennes mériteraient encore une mention. *Timgad*, la « Pompéi africaine », s'est enrichie de nouvelles maisons; *Djemila*, de rues et, naturellement, de thermes, tandis que le théâtre complètement déblayé pouvait accueillir des artistes de la Comédie-Française et de l'Odéon dans les niches de la scène aux gracieuses colonnettes; le Forum de *Zana* vient d'apparaître à la lumière; avant de donner le jour au romancier mystique Apulée et l'instruction religieuse à saint Augustin, *Madaure* se révèle, d'après ses huileries et sa basilique judiciaire transformée plus tard en édifice chrétien, comme ayant été un centre important de l'économie africaine. Partout des inscrip-

tions — et même des tablettes en bois d'époque vandale — évoquent la vie religieuse, militaire, administrative des indigènes comme des colons, et quelques bronzes d'art attestent leur goût : un coffret de Lambèse où des personnages bachiques se détachent en incrustations de nielle et d'argent; une base de candélabre constituée par trois panthères rugissantes; un trépied, extensible et pliant, que surmontent des groupes originaux de Tritons et de Néréides.

3° *Civilisation chrétienne* : *Djemila, Tipasa.* — Mais c'est l'archéologie chrétienne qui a marqué le plus de progrès en Algérie, surtout à *Djemila*, où elle n'avait pas encore droit de cité il y a dix ans : elle dispose aujourd'hui d'un véritable quartier qui mesure déjà soixante-quinze mètres sur soixante-cinq, au sud des constructions romaines : autour d'une esplanade à portique, reliés en outre par des couloirs souterrains, se groupent deux basiliques à absides, l'ancienne du IVe siècle et la nouvelle du Ve, une chapelle et un magnifique baptistère à coupole, tapissé d'une mosaïque décorative et entouré d'une galerie circulaire pour l'aménagement des bains sacrés. Une telle floraison d'édifices chrétiens n'avait surgi encore qu'à Tipasa, où ils parsèment les champs d'absinthe; or, dans les deux cités, le même poème dédicatoire, avec quelques variantes locales, s'offrait sur mosaïque aux yeux du pèlerin : les deux évêques, Alexander et Cresconius, ont-ils puisé à un recueil de formules passe-partout? Le second semble plutôt avoir pris modèle sur son confrère de Tipasa, ce qui éclaire d'un jour nouveau les relations des premières communautés chrétiennes. De récentes fouilles, à *Tipasa* même, nous montrent les fidèles de sainte Salsa plaçant leurs morts sous la protection de la vierge martyre près de sa chapelle, et communiant avec eux sur une belle table d'agapes sous les espèces du poisson, symbole du Sauveur. Loin de ces grands centres, une pauvre église de campagne, ne pouvant s'offrir un reliquaire de luxe, s'était contentée d'une marmite grossière, en la sanctifiant par une double invocation qui, pour la première fois, assimile les martyrs au Christ. Enfin, une dernière mosaïque relie étrangement la religion nouvelle au paganisme par l'intermédiaire d'une glose hermétique : inscriptions et allégories traduisent l'espoir, pour une jeune

défunte, de franchir le cercle fatal en s'abreuvant de la pensée divine, et de recevoir par attouchement d'un messager céleste le gage d'une survie bienheureuse.

C. Maroc. *Civilisation romaine : Volubilis.* — Au Maroc l'œuvre grandiose du maréchal Lyautey exigeait la collaboration des archéologues; ceux-ci jetèrent leur dévolu sur *Volubilis*, où un arc de triomphe et une basilique judiciaire émergeaient du sol; ils sont aujourd'hui complètement dégagés, ainsi que le Forum, dont les nombreuses inscriptions révèlent une charte octroyée par l'empereur Claude, les mesures prises au IIIe siècle après J.-C. à l'égard des dissidents voisins, le culte rendu par des troupes de Bretagne aux dieux orientaux. En suivant le tracé des deux voies principales, on a pu repérer l'emplacement de plusieurs portes et dégager des maisons assez luxueuses pour renfermer quelques marbres comme une tête d'enfant au nez aquilin, à la bouche lippue, des bronzes d'art, un chien, une tête de mule formant applique, un éphèbe à cheval inspiré de l'archaïsme grec, enfin un bracelet d'or garni de monnaies à l'intérieur. D'autres sondages effectués en divers points du pays, et jusque dans la citadelle mérinide de Chella qui se dresse fièrement sur l'Atlantique et semble défier les Oudaïas de Rabat, prouvent que le Maroc s'engage résolument dans la carrière archéologique.

II

AFRIQUE ITALIENNE

Les territoires de Cyrénaïque et de Tripolitaine ont participé depuis dix ans à l'œuvre de résurrection entreprise dans tous les domaines par cette nation que l'histoire place à la fois parmi les plus anciennes et les plus jeunes. Soucieuse de relier le passé au présent et de se poser devant le monde comme l'héritière directe des Césars, Rome n'a pas ménagé son argent et sa peine en Afrique plus qu'en Europe : directeur général, superintendant, inspecteurs locaux, un tel état-major assurait la victoire sur tous les points stratégiques, réduits par la configuration du sol à quelques fertiles

oasis le long du littoral, entre les dunes sablonneuses et la plaine désertique.

A. Cyrénaïque. *Civilisation grecque : Cyrène.* — La plus ancienne, *Cyrène,* apparaissait dès l'antiquité comme la patrie des jolies femmes, des coursiers vainqueurs aux jeux pythiques, des céréales et surtout du silphium, dont une coupe grecque, au Cabinet des Médailles, nous montre la pesée et l'embarquement par des fonctionnaires royaux dans un décor indigène : plante miraculeuse, dédaignée du bétail, néfaste au chameau, appréciée des Athéniens pour sa graine pimentée et sa racine comestible en salade, recommandée par le dieu-médecin Aristée comme un remède infaillible contre les morsures de serpents venimeux et de chiens enragés! Ces dons précieux de la nature inspiraient aux habitants une profonde reconnaissance envers les dieux, qu'ils exprimaient dans une floraison de mythes, pieusement recueillis par les poètes de la Grèce : Eschyle accompagne dans sa course errante la nymphe Io, une des premières victimes de l'infidélité conjugale, qu'Héra transforme en génisse et menace de son taon, et qui finit par aborder en Libye où elle devient mère de peuples. Pour célébrer la victoire de son héros Arcésilas, Pindare chante les ancêtres communs de la ville et du roi : l'Argonaute Euphamos qui, sur les bords du lac Triton, reçoit du dieu une motte de terre, symbole de possession, mais, pendant le « retour si doux » vers Sparte sa patrie, la laisse par mégarde glisser du navire dans l' « onde amère », où « la vague capricieuse » la fixe en l'île de Théra; Battos le Bègue, que l'oracle de Delphes, consulté sur « sa voix malhabile » envoie fonder, sur « un blanc mamelon », où la vue d'un lion rugissant suffit à le guérir », une cité célèbre par ses chars »; enfin, Apollon Karneios lui-même, patron des Doriens, ravisseur de Cyrène, la vierge sans peur qui étouffe les lions dans ses bras vigoureux. Le jeune couple divin est évoqué encore par un dernier poète, Callimaque, initié aux mystères de la ville pour y être né et y avoir soutenu au IIIe siècle avant J.-C. la thèse du parti aristocratique favorable à l'union de Bérénice, « la quatrième des Grâces », avec Ptolémée d'Égypte : dans l'hymne qu'il destine aux chœurs sacrés du dieu, il peint Apollon et sa

compagne sur le rocher de Myrtousa qui domine la source Kyrè. Le myrte y pousse encore, les jeunes Bédouines s'y rendent à leurs fiançailles... et c'est de là que part le pèlerinage au sanctuaire ressuscité.

Une route taillée dans le roc et protégée par un énorme mur de soutènement, nous conduit, en effet, à une grotte transformée en un sanctuaire dédû aux Nymphes de la source. Nous franchissons ensuite, après un détour de la voie, les propylées du *temenos* proprement dit, longeons une jolie fontaine où l'eau tombait en cascade d'un bassin dans l'autre, et parvenons aux temples jumeaux des divinités infernales. Un escalier nous mène à une terrasse supérieure; là, en obliquant vers la droite, nous rencontrons bientôt l'autel d'Artémis, orné d'un relief archaïque où la déesse aide son frère Apollon à venger leur mère Léto de l'injure que lui a faite Niobé, trop fière d'une famille nombreuse! Près de l'autel, le temple d'Artémis fut élevé, dès la fin du VIIe siècle, sur le plan des sanctuaires préhelléniques, avec une cachette à offrandes, et paré dans la suite d'une délicieuse tête au sourire mélancolique. Il borde celui d'Apollon, monument grandiose de la foi cyrénéenne, agrandi et embelli au cours des siècles; dès le VIIe, ses murs, épais de un mètre quarante, enfermaient déjà deux chapelles de vingt mètres sur sept, divisées en trois nefs, et ils avaient eux-mêmes une enveloppe extérieure de trente-deux colonnes monolithes : le tout fait de tuf, de bois et de terre-cuite comme à l'Héraion d'Olympie, le seul sanctuaire qui remonte aussi haut. Devant le temple se dresse enfin le grand autel du dieu, long de vingt-trois mètres, paré de marbre, et embaumé, comme le décrit Callimaque, « de toutes les fleurs que les heures font naître sous le Zéphyre au souffle de rosée ».

Un pèlerin ne quitte pas le sanctuaire de son dieu sans lui laisser un gage de sa reconnaissance... plus ou moins anticipée! Ce peut être, dans les cas exceptionnels, un véritable monument, tels celui auquel les stratèges de la ville consacrèrent au IVe siècle une partie de leur butin, ou encore ce lion et cette colonne dressée sur un calice de silphium qui évoquent des souvenirs proprement cyrénéens. Plus souvent, le fidèle offre une statue, dont les fouilles ont dégagé deux curieux

spécimens. L'un exige un effort de bonne volonté pour se laisser identifier avec une figure humaine : c'est que, avant d'être corrodée par l'oxydation, déformée par les fissures, mutilée par les chocs, elle a été travaillée dans le fer, à la fin du VIIe siècle, double mérite aux yeux des archéologues. L'autre, au contraire, un bronze du Ve siècle, apparaît comme un chef-d'œuvre aux moins experts : cet homme aux traits accentués, la chevelure ceinte d'un bandeau, n'évoquerait-il pas le roi Arcésilas, héros de l'ode pindarique?

La famille apollinienne n'était pas la seule à recevoir les hommages de Cyrène : des statues recueillies en divers lieux attestent l'existence d'autres temples maintenant disparus. Dès 1910, les Américains avaient dégagé une jolie tête d'Athéna, énergique et sereine; puis, à la veille de la guerre, une Aphrodite Anadyomène avait révélé, dans son éblouissante nudité, la grâce praxitélienne. De la même école relèvent aujourd'hui deux jeunes Satyres : l'un, au repos, porte une peau de bête dont la rudesse fait ressortir la douceur de sa chair; le second, à la démarche sautillante, sourit à l'enfant Dionysos qu'il tient sur le bras — motif de fontaine gracieux et original; un autre est formé par une statuette d'Héraklès; un Éros tire de l'arc à la manière de Lysippe; un Hermès reproduit la pose du Doryphore, canon de Polyclète; mais le plus pur reflet de la grande sculpture grecque illumine une tête de Zeus, en marbre si poli qu'on la croirait d'ivoire, aux cheveux et à la barbe dorés, réplique possible de la statue chryséléphantine élevée par Phidias au maître de l'Olympe. Dans cette ville sainte, les morts n'étaient pas oubliés : leurs tombes, creusées dans le roc, s'ouvrent sur une colonnade digne des dieux, et un beau relief en tuf du Ve siècle montre Héraklès, le héros bienfaisant, ramenant avec douceur à la lumière du jour Alceste, l'épouse qui a pratiqué le dévouement conjugal jusqu'au sacrifice inclusivement, et sur laquelle semble peser encore l'ombre de la mort. C'est à Cyrène aussi que dut être conçu, au IVe siècle, un autre bas-relief, d'apparence sépulcrale, découvert à Bengasi : dans un décor architectural de triglyphes et de métopes, sous une inscription mutilée, se dressent cinq personnages, des guerriers semble-t-il, dont les traits sont relevés par une riche polychromie

où alternent le bleu, le jaune, le rose et le rouge : précieuse énigme de la dévotion cyrénéenne. Il restait à Rome le soin d'unifier ces tendances pieuses : elle en chargea la déesse Isis, qui, dans une modeste chapelle, au côté de l'Apollinion, accueillit les images de toutes les divinités dont elle résumait les caractères dans sa propre essence, et même des mortelles qui cherchaient dans l'initiation à ses mystères un gage de béatitude éternelle.

B. Tripolitaine. *Civilisation romaine* : a) *Sliten, Œa, Sabratha.* — Si la Libye orientale nous apparaît ainsi comme une province essentiellement grecque, la Tripolitaine, qui s'étend vers l'ouest entre les deux Syrtes, avait enfoui dans son sol les ruines de plusieurs cités romaines. A *Sliten*, près de la frontière tunisienne, la mosaïque d'une riche villa donnait aux habitants l'illusion d'assister aux combats de l'amphithéâtre, tandis que d'autres évoquaient, comme celles de Carthage et de Cherchell, la vie agricole et champêtre. L'arc de triomphe élevé par les citoyens d'*Œa*, l'ancienne Tripoli, à Marc-Aurèle et son collègue Lucius Verus laisse admirer, maintenant qu'il est dégagé, la richesse de ses sculptures où Apollon et Minerve se mêlent aux mortels. A *Sabratha*, où Apulée dut se défendre devant le proconsul d'avoir usé de sorcellerie pour gagner le cœur d'une veuve à héritage, on peut arpenter le Forum, gravir le Capitole, qui contenait sans doute des trésors dans ses nombreuses cachettes, se recueillir dans une des basiliques chrétiennes sur le banc du clergé, ou dans le baptistère près de la piscine à immersion, s'asseoir à l'amphithéâtre dont les combats duraient jusqu'à cinq jours, ou encore au théâtre devant les curieux reliefs en marbre du *pulpitum*, où des scènes historiques, dramatiques et religieuses alternent avec les Grâces et les Muses, admirer enfin au Musée plusieurs statues de l'art gréco-romain.

b) *Lepcis.* — Mais il manquait à ces villes l'heureuse chance de donner le jour à un empereur, comme il advint de Leptis — disons mieux, de Lepcis — où naquit, le 11 avril 146, Septime-Sévère. Celui-ci donna l'essor au commerce de la ville en l'exemptant de taxes, en la protégeant des pillards nomades grâce à une ligne de postes, en lui assurant des transports rapides transsahariens

par chameaux, et il couvrit la cité de marbres sur huit cents hectares. Protégées par un épais manteau de sable, les ruines n'avaient reçu que la visite indiscrète de quelques voyageurs, des Français surtout, trop épris de la beauté antique pour résister, quand elle s'offrait, à la tentation d'orner à la romaine places ou cathédrales de France. Mais ils laissèrent à l'Italie du XXe siècle l'honneur de la découverte scientifique. Le commerçant de l'antiquité pouvait sans crainte aborder Lepcis de la mer, guidé par un phare et par le temple de Jupiter Dolichenus; il trouvait, à l'abri d'un promontoire, une baie naturelle, aménagée en un bassin polygonal de cent douze mille mètres carrés, qu'un barrage du fleuve protégeait de tout ensablement, et dont les doubles quais, bien alignés, offraient des corbeaux d'amarrage, des escaliers et des docks. Le touriste qui préférait la voie de terre franchissait un arc à quatre faces consacré à la gloire de l'empereur qui, après le siège d'une ville, célèbre son triomphe dans un char ciselé, sous les traits de Jupiter, au milieu de sa famille, et offre un sacrifice devant Héraklès et la Tychè de Lepcis. De là, il suivait le *decumanus*, voie triomphale entre deux rangées de monuments, où l'œil de l'archéologue discerne un curieux sanctuaire de Vénus Chalcidienne aux colonnes de cipolin. Sur la droite se détache le chemin des thermes, créés par Hadrien, mais étendus et enrichis dans la suite : trois hectares de pièces, de portiques et de niches à statues : un vrai palais de porphyre, de brèche et de marbre, où le Carrare alterne avec le Porta Santa, le phrygien avec le cipolin, le pavonazzetto avec le jaune antique! Une salle des pas perdus, de trente mètres sur quinze, dont la voûte reposait sur des colonnes de huit mètres soixante-cinq, offrait au visiteur des bancs de pierre, dus à la générosité des notables, qui attestent, par la langue de leurs inscriptions, la survivance d'éléments puniques dans une cité impériale; il pouvait se livrer aux exercices de natation, suivre, en de somptueuses piscines, la progression habituelle des bains chauds, tièdes, froids, et faire sa réaction dans une palestre à deux absides et portique de soixante-douze colonnes. Partout il contemplait des chefs-d'œuvre : une quarantaine ont attendu de pied ferme leur délivrance sans même perdre parfois l'extrémité de leur nez ou la polychromie de leur

parure! A l'exemple de Juba, le roi amateur, et des pieux Cyrénéens, les puissants suzerains de Lepcis collectionnaient les répliques et les imitations du grand art, dont, à défaut des originaux, nous pouvons suivre ainsi l'évolution aux deux extrémités du rivage africain. Polyclète est représenté par ses deux chefs-d'œuvre, le porteur de lance et l'athlète couronné, et ses disciples par un autre athlète et par un Arès en pied qui, à la différence du Borghèse, dresse fièrement la tête; une Aphrodite semble avoir eu quelque ancêtre dans l'atelier de Phidias, alors qu'une autre déesse drapée a recueilli dans ses plis les divers motifs du ve siècle; Nikè et Apollon s'élancent dans les airs sous l'impulsion de Pæonios; cinq Asklepios, garants de bonne santé, marquent la transition du ve siècle au IVe. L'école de Praxitèle peut revendiquer deux Aphrodites nues et une autre qui l'est à demi, un Dionysos efféminé, un Satyre souriant, tandis qu'un Hermès est traité à la manière de Lysippe; il n'est pas jusqu'à une Isis et un jeune magistrat qui n'évoquent des types du IVe siècle. Le pathos pargaménien anime un Arès assis et un Marsyas désappointé de sa défaite; trois « putti » forment des scènes de genre hellénistiques. L'école néo-attique a produit une Amphitrite soucieuse accostée d'un hippocampe, et le groupe nouveau d'un Hermès, le pied gauche sur une tortue, un manteau rouge à l'épaule, souriant à l'enfant Dionysos qu'il tient assis sur la cuisse droite. Un Apollon, à la lyre ciselée, reflète les tendances les plus variées de l'art classique, tandis qu'un autre, d'allure archaïque, a eu la tête tranchée au IIe siècle après J.-C. et remplacée par celle d'Antinoüs, le favori de l'empereur Hadrien. Les traditions romaines, enfin, ne se manifestent pas seulement par cet éclectisme et cette libre imitation des modèles grecs; elles éclatent dans les portraits, d'un réalisme impitoyable.

Revenu sur le *decumanus*, le touriste remontait le cours des siècles en descendant vers la mer : un nouvel arc, élevé pour Trajan au début du IIe siècle, a moins de grandeur mais plus de grâce que celui de Sévère; un troisième commémorait, soixante-quinze ans plus tôt, sous le règne de Tibère, la réfection du pavement; l'ombre d'Auguste plane enfin sur une construction originale : dans une forêt de colonnes,

qui se profilent sur l'azur des flots, se dressent deux édifices octogonaux, l'un de pierre, l'autre de marbre qui abritent dans leurs flancs une série de boutiques : les commerçants puniques s'ingéniaient à célébrer en leur langue les titres honorifiques du premier empereur. Mais Septime-Sévère se devait d'offrir à ses concitoyens un Forum qui portât son nom, à droite du *decumanus*, un peu au delà des thermes : exécuté en marbre blanc, entre les années 210 et 216, il est bordé, sur cent cinquante mètres de long, par des portiques à arcades, en largeur, vers le sud-ouest par le Capitole aux vingt-sept marches et quarante-huit colonnes de granit rouge, vers le nord-est par une salle qu'ornent treize colonnes aux chapiteaux variés, des têtes de Méduse, une gracieuse frise, et qui s'ouvre elle-même sur un édifice grandiose, la Basilique, surprise de l'Exposition Coloniale. Encore était-elle amputée à Vincennes de treize entrecolonnements et d'une abside; à Lepcis, les trois nefs et les deux absides creusées de niches ne mesurent pas moins de quatre-vingt-douze mètres sur trente-huit. A ces dimensions colossales répond l'exubérance du décor : colonnes de cipolin, superposées à celles de granit rouge, chapiteaux corinthiens couronnés de deux griffons cornus, et surtout pilastres de marbre ouvragés où volutes d'acanthe et rinceaux de vigne abritent un caméléon, un singe, un perroquet, et les héros du thiase bachique : le jeune dieu titubant, Silène, Pan et Marsyas, Satyres et Faunes, Éros et Ménades, Agavé que l'extase a rendue meurtrière de son fils : monuments uniques, à mi-chemin dans l'espace et dans l'art entre Cherchell et Baalbek! Les distractions ne manquaient pas en cette ville née d'un caprice impérial : on avait le choix entre les représentations dramatiques au théâtre de l'ouest, à l'extrémité opposée, de l'autre côté du fleuve, les combats de gladiateurs ou de fauves dans l'amphithéâtre, et surtout les courses, au bord de la mer, dans un cirque long de quatre cent cinquante mètres, un des rares dont la terre nous ait conservé le squelette : écuries et gradins, arène que limitent les bornes fatales, et que divise en deux, dans la longueur, une plate-forme, creusée ici de bassins comme sur une mosaïque de Lyon.

Par ses monuments grandioses et sa parure éblouissante

de marbre, Lepcis la Grande affirmait, aux confins de la Barbarie, la volonté de l'empereur et la puissance de Rome. Par le redressement de ses colonnes et la richesse de son Musée, elle affirme aujourd'hui la volonté du *duce* et la puissance de l'Italie. Puisse-t-elle, avec Carthage, dont elle rappelle le faste, et Cherchell, aussi éprise d'art, symboliser demain l'émulation fraternelle et la collaboration étroite de deux nations voisines, soucieuses de ranimer et d'imiter leur mère commune!

P. WUILLEUMIER,
Ancien membre de l'École française de Rome,
Professeur à la Faculté des Lettres de Lyon.

L'année nouvelle a porté un coup terrible à notre archéologie africaine en arrachant un de ses chefs, Stéphane Gsell, professeur au Collège de France, membre de l'Institut, à une vie de labeur ininterrompu. Attiré vers Tipasa dès son séjour à l'École de Rome, il se donnait bientôt tout entier aux antiquités algériennes pour en devenir le premier directeur, puis, jusqu'à sa mort, l'inspecteur vigilant et actif. Soucieux de contrôler les textes par la vue directe des objets, il se rendait lui-même à la moindre ruine pour la décrire dans les deux volumes de ses *Monuments antiques*, la situer dans son *Atlas archéologique*, en relever le texte dans ses *Inscriptions latines*, l'utiliser dans les huit volumes de son *Histoire ancienne* : œuvre magistrale de critique judicieuse et de probité scientifique, qui fait ressentir plus durement encore cette perte irréparable.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

M. Horace van Offel, qui s'est fait un nom estimé dans le roman d'imagination, nous donne un livre pittoresque et émouvant, dont le sujet est le règne éphémère au Mexique, de l'empereur Maximilien et de l'impératrice Charlotte[1]. Il y a, selon la loi du genre, une histoire d'amour, et le héros du livre, le général l'Écuyer d'Alain, aime l'impératrice, avec qui il a grandi à la cour de Belgique. Peut-être cette fiction est-elle nécessaire au lecteur, charmé de prendre part à une passion si pathétique, inspirée par une personne royale, aux confins de la mort et de la folie. Peut-être aussi la grande force qui attire les êtres et maintient les étoiles est-elle commode à l'auteur, lequel dispose ainsi d'un moyen vraisemblable de faire commettre à ses personnages des actions héroïques et insensées. Au surplus cet amour d'enfance, silencieux, dévoué, chevaleresque, a ici un air de réalité. Il est obscur et dramatique comme l'événement. Quant au récit, il donne l'illusion de mémoires authentiques, qui seraient intéressants et variés. Ce vieux général belge, qui a passé si près de la mort, écrit un français, net, rapide et pur, comme un soldat doit écrire. On parcourt le plateau et la forêt, on assiste aux combats et aux exécutions, on est témoin de mille aventures. La crédibilité, comme dit M. Bourget, triomphe dans l'incroyable.

M. van Offel nous conte d'abord comment, au temps où il faisait son service militaire, il a vu, au camp de Beverloo, le monument des légionnaires belges tombés au Mexique. Il a

1. *La passion mexicaine* (Éditions des Portiques).

encore connu des « Mexicains » parmi les officiers et les vieux sergents. C'étaient, dit-il, des têtes brûlées, des hommes à longue barbe et à petite cervelle. Il a consulté les documents réunis au Musée de l'Armée, il a lu les écrits suspects des politiques et les souvenirs sincères des combattants. — Enfin il a inventé le général l'Écuyer d'Alain, qui lui confie en pleurant ses mémoires. C'est désormais le texte de ces mémoires qu'on va lire.

Celui qui les écrit est lui-même le fils d'un autre général, l'Écuyer d'Alain, dont la carrière reproduit l'histoire agitée de la Belgique. En 1805, capitaine d'un régiment hongrois, il s'est battu à Austerlitz contre les Français. A Eylau, en 1807, il s'est battu avec eux; en 1815, à Quatre-Bras, contre eux. En 1830, il vivait dans son hôtel de Bruxelles, quand les volontaires brabançons le tirèrent de sa retraite. Il se battit contre les Hollandais, fut blessé à Bautersen aux côtés de Léopold Ier, et devint l'ami du roi. En 1832, Léopold Ier épousait Louise-Marie d'Orléans; l'année suivante, l'Écuyer d'Alain épousait Aurore de Maldeghem. Le fils du général, c'est-à-dire l'auteur des Mémoires, fut élevé avec les enfants du roi, c'est-à-dire avec le duc de Brabant, le comte de Flandre et la princesse Charlotte.

Cette première partie du récit qui décrit la vie patriarcale menée à Laeken est fort jolie. Dans la mémoire du jeune l'Écuyer d'Alain, se sont gravés les portraits du roi parfilant un galon d'or comme au temps de sa jeunesse ou de la bonne reine visitant les pauvres. Le duc de Brabant aimait déjà les récits de voyage; le comte de Flandre avait déjà de l'aversion pour la politique, et rêvait d'être un artiste ou un savant; mais Charlotte au contraire, semblait née souveraine. « Son front pur, légèrement bombé, était taillé pour porter la couronne. Pas un graveur de médaille ne l'aurait aperçue sans songer aussitôt à graver son profil altier dans un métal inaltérable. » — Cependant elle n'était encore qu'une fillette ingénue, un peu espiègle, qui inventait sous les ombrages de Laeken des jeux imités de la Vie des Saints ou des Contes de fées. « Parfois elle se couchait sur un banc, à l'ombre d'une statue qui avait le doigt posé sur ses lèvres fermées. Va, disait-elle, va loin. Pars pour un long voyage, va à la guerre.

Quand tu reviendras je m'éveillerai et je dirai : que tu as été long à venir! »

La dernière fois qu'ils jouèrent ainsi, dans un coin du parc envahi par les ronces, entre les cèdres noirs, Daniel l'Écuyer d'Alain, en sortant du taillis, ne retrouva plus la princesse. Les serviteurs l'avaient emmenée en toute hâte. La reine venait de mourir à Ostende. Daniel fut mis au collège et n'entendit parler des princes que de loin en loin. Il entra à l'École militaire, puis fut nommé sous-lieutenant aux Guides. Le comte de Flandre, qui avait de la mémoire, le prit pour officier d'ordonnance. C'était en 1858. Charlotte avait épousé l'archiduc Maximilien d'Autriche.

Maximilien ne s'entendait pas avec son frère l'empereur d'Autriche. « François-Joseph, avec sa mentalité étroite de feldwebel couronné, jalousait Maximilien, poète, navigateur, grand liseur de philosophes. Du reste, l'Archiduc ne contentait personne, pas même sa femme. Nul ne voulait de son idéalisme et de ses projets indécis. » La guerre d'Italie le priva de son gouvernement du Lombard Vénitien. Il s'embarqua alors avec Charlotte sur la frégate la *Fantaisie*, pour une longue croisière en Méditerranée. « Comme deux cygnes inquiets, ils erraient sans but de rivage en rivage. » Enfin on apprit à Bruxelles qu'ils se fixaient à Miramar. Les lettres de Charlotte décrivaient le palais blanc jailli des écumes de l'Adriatique, dont l'odeur puissante se mêle aux orangers. L'archiduchesse s'irritait de ne jouer aucun rôle; Maximilien au contraire, nonchalant et fataliste, cultivait des roses, achetait des tableaux, des armes et des livres.

Un matin, en se promenant à cheval dans la forêt de Soignes, le comte de Flandre confia avec inquiétude à Daniel que Napoléon III proposait à Maximilien la souveraineté de cet empire latin qu'il voulait fonder dans l'Amérique du Nord. Charlotte voulait régner. Elle croyait qu'elle délivrerait de l'anarchie une nation opprimée. Un corps français, entra dans Mexico, dispersa les guerilleros de Juarez. Bazaine, qui le commandait, réunit les votes nécessaires pour appeler Maximilien au pouvoir. L'empire du Mexique fut proclamé à Miramar le 10 avril 1864. Quatre jours plus tard, les jeunes souverains partaient pour leur royaume. Le comte de Flandre

proposa à Daniel de l'envoyer en mission auprès de sa sœur. Charlotte répondit qu'elle serait très heureuse de voir le lieutenant l'Écuyer d'Alain à sa cour. Il partit vers la fin de l'année.

Il y avait à bord une vingtaine d'officiers français. Le jeune Belge ne se lia qu'avec le commandant Lebas, un brave à trois poils, du 3e étranger, qui le présenta à madame Gautier, veuve d'un colonel tué au combat de Camaron, et à sa fille Véronique, qui, artiste dans une famille de soldats, a eu la médaille d'or au Salon de peinture de 1863. — Quant aux autres Français, d'Alain les a si peu vus pendant la traversée, qu'ils ont pris ombrage de cette réserve. L'affaire s'arrange, mais non sans que Daniel ait fait le pari d'aller de Vera-Cruz à Mexico, du port de débarquement à la capitale, sans escorte.

Ce pari nous vaut un voyage fort pittoresque. Dans le train qui le mène jusqu'à Camaron, Daniel fait la connaissance du curé de cette ville, et le padre le mène au presbytère, où habitent ses six jolies nièces. Celle qui se nomme Panchita, en lui apportant le chocolat le matin, lui donne une recommandation pour son frère, Jésu Ramirez, dit le Tigrero, qui tient la campagne. Et voici notre lieutenant qui part de Camaron, avec deux muletiers. Il couche au Paso del Mascho, au pied du mont Chiquihaite, et le lendemain il se dirige sur Potero en suivant un barranco, c'est-à-dire un ravin creusé par un torrent, sous un tunnel de verdure. « Ici un vol de perroquets au plumage d'émeraude, là un essaim d'oiseaux-mouches qui étincelaient et bourdonnaient dans les airs. C'était un gaspillage d'objets précieux, de coûteuses fantaisies, élytres d'or, ailes de soie, émaillées de grenat, de carmin, de pourpre, corolles d'ambre, de nacre, de corail, perçant la dure écaille des cactus, naissant, mourant, se flétrissant là, pour rien, dans la sauvage solitude. »

A Potero, il prit la route de Cordova, qui monte, à travers les citronniers et les caféiers, vers les crêtes aiguës des Cordillères. Il y avait une garnison à Cordova. Les officiers, tunique déboutonnée, le bonnet de police sur l'oreille, buvaient l'absinthe et jouaient au billard. Daniel, s'étant reposé vingt-quatre heures, rencontra le lieutenant de Villebois,

celui-là même qui lui a proposé le dangereux pari d'aller seul à Mexico, et qui vient partager le danger avec lui. Il va d'ailleurs tout près de là, au quartier général de Bazaine, à Buene Vista. Les deux jeunes gens escaladent les plateaux du haut Mexique. La flore somptueuse des tropiques reculait devant l'austère armée des sapins. La lumière mettait un cimier vermeil au casque neigeux du Citlatepelt. « Orizaba, la ville des fleurs, aux toits rouges, nous récompensa des peines que nous venions d'endurer pour l'atteindre. Nous y passâmes toute une journée, dans le parc central, où fleurissent des cèdres-cyprès, des érables de la Floride et des magnolias de la Louisiane. Le soir nous apporta les délices de l'éternelle fête mexicaine. »

Le lendemain, dans les défilés des Cumbres, ils rencontrent sept pendus, qui témoignent du passage du colonel du Pin, chef redoutable des contre-guerillos, — et un huitième gaillard, promis au même sort, et à qui ils octroient généreusement la vie sauve. Le bandit se nomme : c'est ce même Tigrero, frère de Panchita. Sur ces entrefaites, le colonel du Pin paraît. « Il était petit, trapu, barbu, un peu contrefait, avec des yeux vifs et méchants. Il n'y a pas d'espèce plus redoutable que les militaires nabots, qui sont cruels par vanité blessée. Celle de du Pin éclatait dans son costume ridicule, en large sombrero, des bottes molles armées d'énormes éperons, et une pelisse rouge, surchargée de soutaches, de broderies et de médailles. » — Tout féroce qu'il soit, il tient la parole que d'Alain a donnée à Jesu Ramirez. On débarrasse un cheval de bat. Le bandit l'enfourche et disparaît en tirant sur l'officier belge un coup de son propre revolver, qu'il lui a volé avec sa montre.

Nous voilà à San Bartholo, chez le colonel du Pin, qui y commande deux compagnies. « Les soldats, assis à la turque autour de grands brasiers, jouaient aux cartes, ayant devant eux des piles de pièces d'or et aussi des bagues et des bracelets. Comme du Pin nous l'avait promis, il y avait parmi eux quelques filles, à moitié nues, qui dansaient, jouaient du jarabé et fumaient des cigarettes, qu'on ajoute à cela les armes en faisceaux, les selles jetées à terre, les larges sombreros, les faces barbues de toutes les couleurs... »

L'itinéraire conduit ensuite les deux officiers à Puebla, où ils sont reçus par le colonel Jeanningros, de la Légion étrangère, — puis à Rio Frio, où l'hôtesse, la veuve Puissant, les avertit que les guerillos rôdent autour de la capitale. La vallée qui entoure Mexico les émerveille. « Rien n'était comparable à ces champs blonds, à ces lacs bleus, à ce ciel lumineux, bloc d'azur immobile où glisse le vol suspendu des vautours. » — Il leur faut visiter Bazaine, dont d'Alain dessine vigoureusement le portrait : « C'était un gros homme, sans distinction, mais bien en uniforme. On devinait le vieux troupier qui sait sangler son ceinturon, porter l'épée et accrocher ses épaulettes. Il faisait craquer ses hautes bottes vernies et affectait de parler avec finesse. Dans son visage épais, que les moustaches tombantes et la barbiche en pointe ne parvenaient pas à amincir, luisaient deux yeux troubles, d'inégale grandeur et légèrement bridés. » Le maréchal dont le train est princier, reçoit d'Alain à un déjeuner, égayé par les toilettes claires des belles créoles, lui parle politique et le mène visiter un camp. Au retour, embuscade et fusillade, où Bazaine montre un courage tranquille.

Voilà enfin Daniel à Mexico, puis à Chapultepec, ce rocher de porphyre où Montezuma tenait sa cour, et où l'impératrice réside. « Elle était devenue très grande et elle se tenait toute droite dans une noble attitude. Mais c'était toujours Charlotte, avec son front obstiné et pur et ses yeux voilés d'ombre. » Elle nomme d'Alain son frère, lui demande de combattre avec elle et lui tient longtemps la main.

Ces heureuses journées que Daniel vit à Tacubaya, juste à mi-chemin entre Chapultepec et Mexico, forment le milieu du livre. Il a retrouvé madame Gautier et Véronique. Il voit l'impératrice tous les jours. Que de menaces pourtant! Le faible empereur rêvant et buvant à Cuernecava, des embuscades aux portes du palais (d'Alain retombe un soir entre les mains de Tigrero), enfin l'impératrice en proie à l'idée fixe. « Ce qu'on ne sait pas, dit-elle, c'est que je suis empoisonnée. M'entendez-vous, Écuyer d'Alain? Qui a trempé la main dans ce forfait? Oui, empoisonnée par une herbe indienne. Qu'attendez-vous pour me défendre, me venger? Mieux vaut l'Empereur mort que l'Empereur avili. »

Jalousie, fièvre, colère, terreur, folie, nous sommes au point culminant du livre. Ici, selon les sacro-saints usages littéraires, aurait dû prendre place la passion de la souveraine et de l'ami d'enfance. Mais celui-ci, dans l'introduction, a recommandé à M. van Offel, sur l'honneur, de ne rien dire qui puisse offenser la mémoire de l'impératrice Charlotte. Fidèle à cette promesse, l'auteur a montré l'impératrice comme un fantôme offensé, en proie aux puissances terribles qui abolissent le bien et le mal. Quant à Daniel, tenté par des paroles insensées. il rêve un instant de devenir une sorte de maire du palais. Mais cette tentation n'a que l'innocent effet de l'engager à suivre, comme capitaine-adjudant du régiment belge, la colonne du colonel de Potier. Des ordres absurdes de Snissen, qui commande les Belges, obligent le groupe où combat d'Alain à rétrograder sur Tacambaro, poste indéfendable, où dix officiers sont tués, et la moitié de la troupe mise par terre. Le reste capitule. Villebois est parmi les morts; en expirant, il a donné à son ami un dernier avertissement. « Aimer les reines porte-malheur ». Mais déjà les projets de Daniel sont bien loin. Il est un malheureux prisonnier, traîné de ville en ville, toujours au moment d'être fusillé. A une lettre qu'il envoie à la souveraine, et où il parle comme un amant, en termes à peine voilés, arrive une froide réponse calligraphiée par un secrétaire de la cour. Le 25 octobre (il avait été fait prisonnier au mois de mars), il s'échappe, avec quelques compagnons. Mais ils sont trahis, repris et vont être passés par les armes, quand le coquin qui commande les exécuteurs, sur une promesse de dix mille piastres, consent à les ramener devant le général Palacio, qui traite leur échange avec Bazaine. Le 6 décembre Daniel est remis en liberté. Il court à Chapultepec. On lui répond que l'impératrice est souffrante et ne peut lui donner audience. L'empereur est vieilli, malade, découragé. Daniel lui-même paie sa captivité d'un accès de fièvre. Un jour enfin il revoit Charlotte. Elle le tutoie, elle lui dit qu'elle aime, et en même temps, elle est absente et glacée. Quelques jours plus tard, elle part pour l'Europe. Une lettre du comte de Flandre apprend qu'on désespère de lui rendre jamais la raison.

L'Écuyer d'Alain reste au Mexique jusqu'à la fin de l'aven-

ture. Il assiste aux derniers moments de Maximilien. Alors seulement il regagne l'Europe. On le conduit près de Charlotte, qui tresse sans fin une guirlande de fleurs. Elle reconnaît son ami d'enfance. Elle lui parle comme autrefois dans le parc de Laeken. « Je ne veux plus que tu t'en ailles », dit-elle. Quand il est là, elle s'apaise. La famille royale le prie de rester. « Vous seul, vous pouvez sauver Charlotte des soins mercenaires. » Il accepte. — « Ainsi, conclut-il, je devins et je suis resté, pendant soixante ans, le gardien d'une princesse démente. »

***

Le prix du premier Roman a été donné en 1931, à madame Jeanne Nabert pour *le Cavalier de la mer*. Le livre vient seulement de paraître. L'achevé d'imprimer est du 15 juin[1].

C'est un livre très vigoureux, dont je crois reconnaître le décor. Bourg-le-Cap, dit l'auteur. Probablement Pont-Croix, entre Douarnenez et Audierne sur la presqu'île qui mène à la pointe du Raz et où s'ouvre la baie des Trépassés : « La petite ville occidentale blottie au flanc de la colline, battue des vents ou baignée des brouillards du large; le haut clocher pointu de l'église abbatiale, perdu dans les nuages, ou reflété, flèche renversée, dans le miroir de la marée au fond de l'estuaire... Nul cadre n'aurait pu mieux convenir à un secret amour, ni mieux s'accorder à la plus véhémente passion que le camaïeu gris de ce paysage taciturne. » — Quel voyageur, dans une de ces petites villes mortes, si communes en France, longeant dans les rues raboteuses les antiques maisons qui se guettent, n'a songé aux violentes ardeurs, recuites entre ces murs? C'est un rêve de cette espèce que madame Nabert nous a conté. Ou plutôt elle nous l'a fait raconter par une femme à la journée, moitié servante, moitié lingère, nommée Catherine Dall. Ce récit de bonne femme, dans le style le plus écrit et le plus fort, n'est point parfaitement vraisemblable.

Madame Nabert a imaginé que, peu après 1870, un médecin de la marine, après mille aventures, mais jeune encore et dans toute sa force sauvage, se retirait à Bourg-le-Cap, avec sa flûte et son singe, et elle a dessiné son portrait avec

1. Plon.

une rudesse pittoresque. On ne voit dans tout le livre que ce Dr Guyonwac'h, tumultueux, truculent, jurant, chantant, et poussant dans l'écume son cheval Lucifer. « Un grand bel homme, taillé en athlète, le teint coloré et les yeux perçants des marins, des yeux juvéniles pourtant, avec leur couleur si bleue et leur expression si curieusement rêveuse quand la colère ne les faisait pas brusquement étinceler... Comprenant assez mal encore notre langue bretonne, il entrait en fureur quand nos paysans n'entendaient pas son français. Les consultations devenaient le plus souvent des scènes furieuses, de véritables pugilats où il ne se possédait plus. Je l'ai vu gifler une Bigoudène, qui, faute de comprendre l'ordre indigné de Guyonwac'h, n'avait pas immédiatement dénoué les langes trop serrés d'un bébé. » — Mais les gens aiment à être battus, et ce médecin, qui menait ses malades à coups de pied, mais qui faisait des cures merveilleuses, fut l'idole du pays.

Et pourtant il y a des raisons de croire que ce personnage bruyant et plein de vie n'a pas été mis d'abord par l'auteur au centre de l'ouvrage. Il s'y est mis, mais il a usurpé la place. Celle qui devait l'occuper est une figure effacée, passionnée et fidèle, mademoiselle Sainte du Houlbec, fille pieuse et timide, qui dès le début s'éprend de Guyonwac'h, l'adore en silence, au milieu de ses désordres, cherche à se dévouer pour lui, entreprend en secret les démarches les plus folles, donne des signes discrets, mais certains d'hystérie, et finit par se jeter d'un escalier, sans qu'on sache si c'est pour le sauver ou pour être soignée par lui. Que cette passion muette et obstinée soit le sujet même du livre, l'auteur nous en avertit en écrivant au frontispice cette phrase de Renan : « Parmi les traits d'idéalisme du caractère breton, il en est un que je me suis reproché de n'avoir pas suffisamment expliqué... : c'est la capacité de vivre et de mourir d'une seule idée, l'amour inexprimé, toujours égal à lui-même, persistant jusqu'à la mort. »

Seulement, si l'auteur avait voulu que mademoiselle Sainte restât au premier plan, il ne fallait pas qu'il nous montrât Guyonwac'h, débordant de vie, de joie et de fureur. Celui-ci usurpe toute la scène. Il se marie, il est veuf, il se remarie avec une fille de Cherbourg, Thomine, trop jolie, qu'il dégoûte et

qui le trompe. Il perd son renom, vit comme un sauvage, passe de colères brutales à des raccommodements furieux. Tout ce tableau d'un drame domestique, qui a toute une ville pour témoin et pour chœur, est tracé de la façon la plus vivante et la plus pathétique.

Ce n'est pas seulement la maison Guyonwac'h qui s'effondre. Les familles de Bourg-le-Cap, hobereaux ruinés ou chiffonniers enrichis meurent, émigrent, sombrent dans des catastrophes. Et quand Thomine a quitté son mari, quand celui-ci, sans foyer, sans clients, dans une maison sordide tenue par une ivrognesse qui fume la pipe, n'ayant pour maîtresse qu'une fille à matelots qui sent la sardine, est devenue une brute à moitié sauvage, que pensez-vous qu'il arrive? — La vie continue à tourner, et peu à peu tout reprend sa place. Un beau jour Thomine revient au foyer, et l'âge qui la mûrit en fait une âpre et économe bourgeoise. Guyonwac'h après tant de traverses, vieillit comme un chêne, et ne meurt qu'à plus de quatre-vingts ans. Et ces passions, ces batteries et ces frénésies finissent dans la paix du cimetière.

HENRY BIDOU

HOMMES DE THÉATRE

CHARLES DULLIN

OU L'INVENTEUR DE FORMES

Il y a, entre la vie et l'œuvre de Charles Dullin, entre, d'une part, ses origines, sa formation, ses traverses constantes, ses victoires toujours disputées, et, d'autre part, son idéal, ses conceptions, sa double activité théâtrale de metteur en scène et de comédien, des correspondances mystérieuses, mais si anciennes, si persistantes et toujours si étroites, qu'il est impossible de séparer, chez lui, l'homme de l'artiste, lorsque l'on veut tenter de déterminer, comme nous nous proposons de le faire ici, les caractères de son action et de son influence.

L'existence de ce maître, qui occupe aujourd'hui, dans l'histoire du théâtre, une place éminente, participe de la fable. Dullin est, comme on dit — ou comme on disait — un directeur d'avant-garde, il représente donc ce que la scène française peut offrir actuellement de plus moderne, de plus audacieux dans le moderne, et cependant il semble un héros des vieux contes. Ses antécédents, sa personnalité présente, où le passé survit comme une flamme vénérée, fidèlement entretenue, tout, en lui, fait songer à ces anciens almanachs que les colporteurs de jadis vendaient au seuil des fermes. Lui-même est une figure issue de ces grimoires populaires, annonciateurs des soleils et des pluies, où les prédictions de Nostradamus s'entremêlaient à des recettes de cuisine, à des chansons, à des énigmes, à des formules compliquées pour

la fabrication des onguents. Chaque fois que je me trouve en face de Dullin, je le considère avec un respect un peu craintif, car à l'admiration profonde que ce chercheur de formes m'inspire se joint l'idée qu'il cache, derrière son sourire aigu, derrière les inflexions de sa voix bizarrement douce et mordante, derrière la malice aussi de sa feinte candeur, de très anciens secrets. Qu'on n'aille pas croire que je me divertis, en ce moment, à composer de Dullin, en manière de frontispice à cette étude, une image littéraire. Je suis allé tout droit à ce qu'il y a, dans cette individualité supérieure, de plus authentique, de plus enraciné. Cela est si vrai que le comédien, chez Dullin, a toujours saisi avec empressement toutes les occasions d'incarner — de réincarner plutôt — les rôles de vendeurs d'orviétan, de sorcier de village, de magicien, de thaumaturge. Il y a là comme un retour volontaire, quoique inconscient, vers des modes d'existence excentriques dont il porte en son cœur le regret. Un personnage ne lui plairait point, qui n'eût, par certains côtés, quelque chose d'insolite, d'inquiétant. Jusque dans l'interprétation du théâtre classique, cette préoccupation de Dullin demeure visible. Son triomphe dans le répertoire moliéresque, n'est-il pas l'*Avare*? Non que l'avarice, grand Dieu! soit le propre du Directeur de *l'Atelier*, qui a toujours eu de l'argent le plus complet mépris, mais, la figure d'Harpagon est d'une vérité si poussée, si outrée dans la noirceur qu'elle confine au fantastique.

***

Charles Dullin naquit en 1885, dans un hameau de la Savoie. Ses parents eurent dix-neuf enfants. Il est le dix-neuvième, et dernier. N'est-ce pas que cela débute comme un conte, un *Petit Poucet* des Alpes? Comme l'on comprend que M. Henri Béraud, qui possède un sens si vif de la légende et en sait manier si franchement les couleurs, ait pris plaisir naguère à retracer, dans ses *Retours à pied*, sa rencontre avec Dullin, à Lyon, en 1903, et les souvenirs de leur commune jeunesse! Mais, en 1903, Dullin avait dix-huit ans. Le premier chapitre de son histoire était déjà clos. De celui-ci le regretté Régis Gignoux (lui-même Lyonnais, je crois) a parlé dans

une de ses chroniques de *Comœdia*. Il a dit comment le petit Charles, de santé trop frêle pour travailler aux champs et sur le point d'être mis en pension au collège, s'échappa un jour de la maison paternelle. Le gamin cédait à l'appel de la route; le mirage vers lequel, déjà, son instinct l'entraînait, c'était le monde de la féerie, une féerie, comme dans Shakespeare, unie aux souffles de la forêt, aux scintillements des étoiles. Le fugitif avait voulu rejoindre des « Bohémiens en voyage », tresseurs de paniers, diseurs de bonne aventure, baladins, entrevus la veille sur la place du village, et qui avaient levé le camp dans la nuit. On le retrouva transi de froid, au revers d'un talus. Ramené au logis, il y fut, sans doute, dorloté par la mère et fouetté par le père, chacun réagissant à sa façon contre l'angoisse passée. Mais ni les caresses, ni les corrections ne peuvent dissuader une âme forte d'accomplir son destin. A mesure que l'enfant grandissait, le rêve séculaire enclos sans sa jeune tête devenait plus précis, plus urgent. Le voilà maintenant qui tourmente l'adolescent, le pousse aux résolutions extrêmes. Charles gagne à pied Chambéry. Un peu plus tard, il est à Lyon.

Chambéry! Lyon! Quelle attirance ces deux villes n'ont-elles pas exercé de tout temps sur les fils de la montagne! Avec leurs fumées, leurs lumières, au fond de la vallée, elles semblaient, de loin, faire signe au voyageur; elles étaient les deux portes ouvertes sur le vaste univers! Et dans la foule des petits Savoyards leur marmotte sur l'épaule, ne distinguez-vous pas, par une belle journée d'il y a deux cents ans, un garçon aux yeux noirs, enfui au matin des Charmettes, et qui porte son message à la Terre? Ainsi Dullin s'apparente à toute une longue lignée de nomades — et qui dit nomades dit insatisfaits — parmi lesquels il en est un qui domine les temps nouveaux. Quand nous voyons Charles, son baluchon au dos, arriver à Lyon, peut-on ne pas penser à Jean-Jacques et à cette nuit d'été qu'il dormit si bien sur les rives de la Saône ou du Rhône, dans le renfoncement d'un mur de terrasse, bercé au chant des rossignols? Lugdunum, assis entre ses deux fleuves, le grand lieu de passage, l'antique carrefour où le songe étouffe! Du moins, c'est le songeur qui le croit. Mais tant de songes, depuis la fondation de la cité, se sont

plaint d'étouffer ici, dans les rues noires du centre et aux long des pentes de la Croix-Rousse, qu'on est en droit de se demander s'ils n'y couvaient pas plutôt, en hiver, sous l'épais matelas des brumes.

C'est dans ce lieu que M. Henri Béraud, âgé de dix-sept ans, dont le père, comme on sait, était boulanger à l'enseigne de *la Gerbe d'Or*, connut Charles Dullin, devenu commis drapier, après avoir été saute-ruisseau. Là encore, tout se déroule selon la tradition des vieilles imageries. Tous les nomades partis à la recherche d'un rêve ont connu de pareilles haltes, rongé leur frein en des emplois obscurs, avant de poursuivre leur chemin. Le soir, Charles disait des vers dans un petit café : Baudelaire, Laforgue... Dans sa mansarde de canut, à la lecture du second acte de *Peer Gynt*, ou du *Tête d'or* de Claudel, il avait de grands enthousiasmes, qu'il partageait avec Henri Béraud. N'est-ce pas admirable de voir comme ces jeunes gens avaient déjà un goût sûr? Livrés à eux-mêmes, sans autre guide que leur instinct, ils vont étancher leur soif de poésie aux bonnes sources. Un jour enfin, ils rompent leur chaîne. Ensemble, ils prennent le train pour Paris.

Là commence une période de misère affreuse. A Lyon, dans la servitude des tâches médiocres, l'âme avait encore une consolation : l'espoir de s'évader, d'atteindre Paris précisément, Paris, rêve immense et vague, qui hante, au fond des provinces, les nuits et les veilles de tous les ambitieux, nobles ou vils, Paris où se font les renommées. En outre, à Lyon, le commis drapier avait, du moins, son pain assuré. A Paris, tout change. Ville énorme, en effet, mais dont l'énormité elle-même accable, quand on y accède sans ressources, sans recommandation, inconnu. A tout provincial, quel que soit son vœu, qui débarque dans ces conditions, Paris produit l'impression d'une multitude d'escaliers aboutissant chacun à une porte; il suffirait au nouveau venu de franchir une de ces portes pour que son rêve se réalisât, mais elles sont toutes fermées.

Quel était alors le souhait de Dullin? demandera-t-on. — Eh! mais, celui qu'il n'a cessé d'avoir, depuis qu'il a vu sur la route passer les « bohémiens » : jouer la comédie! Pourtant pas une fois ne lui vint à l'esprit l'idée qu'il dût, pour parvenir

à ses fins, suivre la voie régulière. Non seulement il n'aspirait pas à entrer au Conservatoire, mais si quelque tentateur lui eût offert de le préparer à subir victorieusement l'examen d'admission, l'ex-commis drapier eût rougi de colère. Voila, déjà, qui est étrange. De son village savoyard, de sa soupente lyonnaise, Charles apportait donc à Paris autre chose que les fantasmagories dont sa tête était pleine : il apportait des négations. Notez qu'il ne connaissait presque rien de la doctrine à laquelle il déniait toute valeur. C'est à peine si, certains soirs, aux *Célestins*, assistant aux représentations données par les troupes de passage, il avait pu soupçonner, d'après les intonations fausses des acteurs, les vices de l'École officielle. Mais il lui suffisait de savoir que cet enseignement fût officiel, pour qu'il lui parût mauvais, haïssable. Ici, la prévention esthétique était fortifiée, chez le jeune homme, par des sentiments d'un autre ordre, demeurés vivaces, aujourd'hui encore, chez le maître, en sa maturité. D'abord, sur les sommets des Alpes, les génies de la solitude avaient inculqué au petit berger un farouche amour de l'indépendance. Puis, dans les ruelles de la Croix-Rousse, il avait senti rôder les âmes des anciens ouvriers en soie, qui, à l'automne de 1832, s'étaient fait tuer sur les barricades, autour du drapeau noir. Dans sa chambre de canut, avec l'humidité des murs, la leçon des martyrs l'avait pénétré, de sorte qu'il gardait, dans les os quelque tendance aux rhumatismes, et, dans le cœur, d'autres pointes. D'où une méfiance insurmontable à l'égard de l'Autorité, à l'égard des Puissants, des « Gros », de tous les gens en place, et une sympathie ardente, douloureuse, déchirée, pour les déshérités.

Avec tout cela, cité Bergère, l'apprenti-écrivain Béraud et l'apprenti-comédien Dullin mouraient de faim, littéralement. « Les Lyonnais, a dit M. Henri Béraud, ont avec les Israélites ceci de commun qu'ils vivent toujours dans l'avenir, qu'ils subissent sans effort, partant sans grand mérite, les vicissitudes du présent. » Voilà une vue profonde, sauf la petite restriction touchant le mérite, dictée à l'auteur par la modestie, puisque les vicissitudes dont il parle étaient aussi les siennes. C'est l'époque où Charles reparut un soir à son garni le visage illuminé de bonheur : il venait d'être engagé au théâtre des

Gobelins, à soixante francs par mois, et allait débuter sur cette scène dans *les Aventures du capitaine Corcoran*. Puis vinrent des représentations en d'autres théâtres de quartier : Montparnasse, Montrouge, puis un bref passage à l'Odéon, trop bref pour qu'Antoine ait le temps de remarquer, perdu dans une troupe nombreuse, ce long visage émacié. Puis l'hôpital, le retour au pays... Retour, lui-même traditionnel, car le mépris de la loi commune a aussi ses lois, ses fatalités; c'est l'apparence de la défaite; l'instant où le plongeur touche le fond avant de remonter. Mais la remontée, pour Dullin, tardera encore. Convalescent, bientôt il repart. N'est-il pas allé jusqu'à dire des vers dans une ménagerie? Du Baudelaire dans la cage aux lions! Ne l'a-t-on pas vu, à la Foire de Neuilly, donner une parade à la porte d'une baraque? au *Lapin agile*, enfin, réciter du Villon?

Certes, il fallait avoir beaucoup de courage pour résister à de pareilles épreuves, beaucoup d'espérance et de foi pour oser encore, de si bas, regarder si haut vers l'avenir. Ce sont là vertus du caractère. Nul doute que le caractère de Dullin, comme celui de tous les novateurs qui doivent se tracer à eux-mêmes leur voie, n'ait été, dès son jeune âge, solidement trempé. Cependant, ce qui nous intéresse, par-dessus tout, dans cette noire série d'expériences, où le burlesque des situations se mêle parfois aux tristesses d'un effort décevant, c'est leur valeur d'apprentissage — non point en général, car d'autres que notre héros eussent sombré dans l'aventure — mais en particulier, et par exception, pour Dullin. L'enfant était né rêveur, l'esprit enclin aux visions, amoureux de spectacles, de musiques, de danses et de chants. Baladin, oui, dans toute la force prestigieuse du terme, saltimbanque, dans toute la magique acception du mot, bref, comédien dans les moelles, l'adolescent était bien tel. Quelque obscur pressentiment d'un univers féerique l'avait tiré hors de son village, comme la réverbération lointaine du soleil qu'il soupçonne sans le voir, fait sortir de son trou le cerf-volant avide de lumière. Mais tandis qu'il s'élançait, en quête de reflets et d'échos, la vie impitoyable l'avait saisi et pressé de toutes parts. Au monde des formes vaporeuses, elle avait opposé ses angles. Charles s'était aperçu que l'homme est un loup pour l'homme. De ce

moment, il avait commencé par jeter autour de lui un regard circonspect; d'abord pour se mettre en posture de défense et parer les coups autant que possible; ensuite, car on ne peut toujours éviter les atteintes du sort, pour considérer en face l'événement. Bientôt, il advint que, dupé encore ou déconfit en plus d'une rencontre, il prit plaisir à exercer cette faculté d'observer que les circonstances avaient éveillée en lui. Il devint psychologue, sans cesser d'être un rêveur. Féerie et réalité, les deux pôles de son esthétique étaient désormais trouvés.

Peut-être, à cette époque, dans la confusion de la lutte atroce qu'il devait soutenir quotidiennement pour assurer sa subsistance, entendez pour ne pas mourir d'inanition, les deux termes de l'antithèse sur laquelle plus tard se fonderait l'action de Charles Dullin n'étaient-ils pas encore clairs dans son esprit; et, à coup sûr, même si l'on admet qu'il les entrevoyait alors vaguement, il ne pouvait concevoir les développements que cette découverte essentielle, si inhérente à sa personne qu'elle se confondait avec sa connaissance de lui-même, allait prendre par la suite. Mais il n'est pas besoin qu'un idéal soit net, résolu et ordonné en formules dans l'intelligence, pour vivre à l'intérieur de l'être et déjà rayonner au dehors. Cela est vrai principalement chez l'artiste, et *a fortiori* chez le comédien, qui dispose, pour s'exprimer, d'autres moyens que le raisonnement, la théorie et toutes les démarches de la pensée discursive : à savoir le jeu, l'intonation, le magnétisme qui se dégage de ses yeux, de son corps entier, cette révélation pathétique enfin qu'il nous fait de son âme propre à travers les paroles d'un texte.

Un soir que Robert d'Humières, par hasard, se trouvait au *Lapin agile*, il entendit un acteur inconnu, que « Frédé », le maître de l'établissement, en le présentant au public, avait appelé Charles Dullin, réciter la *Ballade des pendus*. Trois jours plus tard Dullin est engagé au Théâtre des Arts. Il débute dans *le Carnaval des enfants*, et, bientôt après, dans le rôle de Smerdiakov des *Frères Karamazov*, adaptation Jacques Copeau et Jacques Croué, il remporte un triomphe.

***

La rencontre de Jacques Copeau avec Charles Dullin devait avoir dans la carrière de celui-ci — et il en ira pareillement avec Louis Jouvet — une portée décisive. Ces trois hommes se sentaient, à l'égard du mercantilisme théâtral et des conséquences qui en résultaient pour la production dramatique elle-même, une égale aversion. Sentimentalement, ils s'accordaient pour estimer que la scène française, en péril de glisser dans la vulgarité ou d'épuiser sa vigueur dernière dans le ressassement de formes vieillies, devait être rénovée de fond en comble. Mais Copeau, l'aîné des trois et, de plus, écrivain, critique, esprit rompu au maniement des idées et aux méthodes d'examen, avait déjà, lorsqu'il fonda le *Vieux Colombier*, un plan de campagne, une doctrine, alors que Dullin et Jouvet en étaient encore aux suggestions de leur instinct. D'aucuns, sous prétexte de rechercher la part d'influence qui revient à chacun dans les tendances nouvelles qu'on a vues s'affirmer chez nous au théâtre postérieurement à la guerre, se sont plu à opposer les trois amis, dans l'espoir secret de susciter entre eux des rivalités rétrospectives, car les gens malintentionnés prêtent facilement à autrui les bassesses ou les mesquineries dont ils sont capables. C'est là un petit jeu auquel nous n'aurions garde de nous livrer, non point seulement par scrupule, encore moins par réticence, mais pour la raison tout intellectuelle que ce mode d'enquête est absolument vain. La primauté de Copeau, à l'origine du mouvement de rénovation, est un fait. Elle se confond avec l'autorité directoriale exercée par lui sur une compagnie à laquelle Dullin et Jouvet ont appartenu pendant des années. Outre qu'il y a une certaine discipline de travail, une certaine attitude envers l'œuvre à interpréter, que Dullin et Jouvet ont certainement apprises au *Vieux Colombier*, il est probable qu'ils ont, l'un et l'autre, profité des leçons de Copeau, dans ce sens que Copeau — en se cherchant lui-même, d'ailleurs — les aura aidés à dégager leur génie personnel, à clarifier leurs dons.

C'est en 1919, je crois, à New-York, où il avait rejoint le *Vieux Colombier* l'année précédente, après de longs mois passés

dans les tranchées de première ligne, que Dullin se sépare de Copeau. Brouille? schisme? Rien de tout cela. Mais l'individualité de Dullin s'est simplement accusée. Il aspire cultiver son propre champ.

Le temps de guerre — lui-même me l'a conté — avait été pour Charles un temps propice à la méditation. Dans les intervalles entre les *Heures H*, les loisirs, au front, ne manquaient pas. Récapitulations, résumés, inventaires, bilans, le soldat Dullin, les pieds dans la boue et l'œil au créneau, avait pu entreprendre, mener à bien, en son âme, ces opérations délicates. Même là, dans ce dur destin du troupier offert en holocauste à des divinités terribles, il avait mystérieusement retrouvé une illustration nouvelle, agrandie de sa chère antithèse « Féerie et réalité », balance éternelle de sa pensée. Nuits féeriques, en effet, traversées d'éclairs, toutes fleuries d'immenses bouquets, de gerbes retombantes, et, dans le même instant, la pluie, le froid, l'ordre reçu, le devoir inflexible, la mort proche...

Donc, à partir de 1921, Dullin possède un théâtre à lui : *l'Atelier*; ou plutôt c'est *l'Atelier* qui le possède, tire sa vie de la sienne, se nourrit de son énergie, de son imagination, de ses trouvailles. Nous ne referons pas, année par année, le tableau d'un labeur où la courbe ascensionnelle de l'esprit en quête de son idéal n'a pas toujours coïncidé avec le graphique de la situation financière. J. Priel et Lucien Arnaud, deux fidèles, sont les historiographes désignés d'une entreprise à laquelle ils se sont eux-mêmes voués tout entiers. Nous leur devons déjà une esquisse de ces luttes acharnées, depuis l'ouverture de l'École nouvelle du comédien, les premiers essais offerts au public dans une salle privée, les étés laborieux à Néronville, les pittoresques tournées en province, jusqu'à la glorieuse série de revers et de triomphes qui ont fait la réputation universelle de *l'Atelier*, après son installation place Dancourt, dans les locaux de l'ancien Théâtre Montmartre. Que MM. Priel et Arnaud veuillent bien donner à leurs annales tout le développement qu'elles méritent. Si, dans la foule des souvenirs, leur mémoire venait à oublier quelque détail, madame Marcelle Dullin, la compagne dévouée du maître, serait là pour le leur rappeler.

Sans qu'il soit besoin de dresser une nomenclature complète des œuvres représentées, il suffira peut-être de mentionner : *Huon de Bordeaux, Petite lumière et l'Ourse*, d'Alexandre Arnoux; *la Volupté de l'Honneur*, la première pièce de Luigi Pirandello jouée sur une scène française; du même auteur, toujours dans la traduction de Benjamin Crémieux : *Chacun sa Vérité, Tout pour le mieux*; *Antigone*, de Jean Cocteau; *Voulez-vous jouer avec moâ*, qui rendit célèbre le nom de Marcel Achard; *Je ne vous aime pas*, du même auteur; *le Veau gras*, de Bernard Zimmer, où se révélait un tempérament satirique de premier ordre; du même encore, *les Zouaves*, et une prestigieuse adaptation des *Oiseaux*, d'Aristophane; *le Dieu de vengeance*, de Salomon Asch; *la Femme silencieuse*, de Ben Jonson; le triomphal *Volpone*, du même auteur, dans la magistrale adaptation de Jules Romains et Stephan Zweig; de Jules Romains encore, une œuvre originale et forte : *Jean Musse ou l'École de l'Hypocrisie*; *la Danse de vie*, d'Herman Ould; *la Comédie du Bonheur*, de Nicolas Evreinov, un des plus grands succès de *l'Atelier*; *Pas encore, les Tricheurs*, deux œuvres âpres et belles de Stève Passeur; et les soirs agités de *Tsar Lénine*.

Parmi les jeunes auteurs dont *l'Atelier* a révélé ou consacré le talent, il faut citer en première ligne Armand Salacrou, avec *Patchouli* et *Atlas Hôtel*; Raymond Rouleau, avec *l'Admirable Visite*; Roger Ferdinand, avec *Irma*; Jean Blanchon, avec *Harakiri*; et récemment encore André de Richaud, avec *Village*.

Comment Charles Dullin, toujours hanté de féeries, n'aurait-il pas fait appel, dans nombre de ses mises en scène, au concours de la musique? A Honegger il demande la partition d'*Antigone*; à Georges Auric les trois partitions de la *Femme silencieuse*, des *Oiseaux* et de *Volpone*; à Marcel Delannoy, celle de *la Danse de vie* et de *Tsar Lénine*. Enfin, grâce aux spectacles de *l'Atelier*, les noms de décorateurs nouveaux, tels que Michel Duran (lequel s'est manifesté, depuis, comme l'un des mieux doués parmi nos jeunes auteurs dramatiques), d'André Barsacq, d'André Vakalo, deviennent familiers au public.

***

Si l'on admet, comme nous, que la formule « Féerie et réalité » est la clé de toutes les recherches poursuivies par Dullin dans le domaine de la mise en scène, on retrouvera, dans les présentations variées qu'il a données d'œuvres si différentes, la continuité de son dessein. Cette unité fondamentale une fois reconnue, tout s'éclaire. Les tendances que nous avons notées chez l'enfant, chez l'adolescent, chez l'homme, les voici qui reparaissent transposées, magnifiées sur le plan esthétique. D'un sujet donné, exprimer toute la poésie qu'il contient, y découvrir tout ce qu'il offre d'issue au rêve et, en même temps, rester vrai, direct, familier, c'est un problème à deux faces (et à deux faces en apparence inconciliables), que Dullin s'applique chaque fois à résoudre théâtralement, techniquement, par les moyens les plus simples, dans un espace exigu, avec des ressources toujours limitées, souvent réduites à l'extrême. Comment y parvient-il? Plutôt que de nous reporter à la mise en scène particulière de tel ou tel des ouvrages que Dullin a montés, il nous semble bien plus intéressant de chercher à dégager les lois générales, communes à toutes les mises en scènes que cet étonnant inventeur de formes a réalisées.

Premier terme de l'antithèse : la féerie. Comment l'organiser? Ce que Dullin tend à rejeter de sa composition, c'est tout ce à quoi, dès son âge le plus tendre, quand il a suivi les « bohémiens », il voulait échapper : les murs, les plafonds, les systèmes clos, l'épaisseur, la fixité, l'étroit cube d'air à demeure, la maison, la prison, la cage, tout ce qui, sous couleur d'abriter, borne, contient, arrête, étouffe. Mystérieuses affinités! C'est à la tente du nomade, c'est à la hutte du berger que Dullin souvent emprunte les éléments de ses constructions scéniques, non point qu'il reproduise absurdement sur la scène, pour y encadrer toute action dramatique, les lignes d'une tente ou d'une hutte, mais ce qu'il recrée avec d'autres formes, c'est la rêverie qui s'apparente au frisson de la toile ou du branchage, à leur couvert provisoire, à leur fragilité : besoin de partir, d'aller au delà, inquiétude de l'horizon. D'où, ces plans divers, ces parois légères, ces frêles

escaliers. Mais, dira-t-on, si le sujet porté au théâtre est un drame qui se passe dans une cave? — Alors, Dullin renchérira sur les moyens propres à donner l'impression d'écrasement. Il exprimera, non plus la délivrance, mais ce qui y met obstacle, les fatalités dont il a lui-même souffert. En poussant l'architecture scénique aussi loin que possible à l'opposé des idées d'évasion, il exprimera d'autant plus intensément la quête douloureuse d'une fuite, l'élan de l'âme qui correspond au battement de l'aile contre les barreaux, à la nostalgie du lion dans sa fosse. Dans ces occasions, au moment même où il semble renoncer à la féerie, il la rejoint par les voies du fantastique : la rêverie se mue en hallucination. Rappelez-vous ces perspectives d'entonnoirs, ces chambres pareilles à des boîtes, ce jeu d'angles obscurs et de « cônes affligeants », que Dullin nous montra dans *le Dieu de vengeance*, dans *Chacun sa vérité*, ailleurs encore. Cela dit, toute mise en scène étant l'évocation d'un monde, il est à remarquer que les conceptions de Dullin influent sur le répertoire même qui, par destination, est le sien; elles sont liées à la catégorie d'ouvrages qu'il lui convient le mieux d'illustrer; bref, commandent le genre de son théâtre. Son domaine, c'est le mystère clair ou le mystère sombre; mais ce qui en est exclu, ce qui n'est pas « sa partie », c'est l'entre-deux, la zone d'où le mystère est absent, celle qui n'est ni féerique, ni fantastique, où il n'y a place ni pour la rêverie, ni pour l'hallucination : la comédie du « boulevard », la comédie bourgeoise. En effet, si déjà le mur et le plafond inspirent à Dullin quelque méfiance, combien doit lui répugner le meuble d'un salon, avec le tapis moelleux, le vase de fleurs, les petits abat-jour, la « causeuse » de jadis au coin du feu, le divan d'aujourd'hui dans le retrait propice aux confidences galantes, et tout ce qui s'ensuit : le laquais portant la carte de visite sur le plateau, la soubrette accorte et son fin tablier. Notez que, dans ce décor, le psychologue, l'homme d'esprit peuvent très bien triompher. Dullin n'en disconvient pas. Il n'ignore point que Marivaux, et parfois Musset, tournent leur compliment ou aiguisent leurs flèches « sous des lambris ». Mais le genre mondain, la médiocrité délicate, installée dans la soie, est le contraire de la féerie. Voilà pourquoi il s'en détourne.

Puisque, aussi bien, c'est le rêve qu'il crée, on comprend toute l'importance que souvent il accorde, dans ses compositions — et qu'il y accordera de plus en plus, peut-être — aux trois éléments suivants : la lumière, la musique, la rythmique (pas ou danse). Ce point pourrait être développé. Mais on aperçoit si clairement les effets d'un tel parti pris qu'il est inutile d'insister.

Ce qu'il nous faut indiquer, en terminant, c'est comment Dullin organise le second terme de l'antithèse : la réalité. Simplement par le jeu de l'acteur. Le grand comédien qu'il est lui-même a donné maint exemple saisissant de ce phénomène étrange : la rentrée brusque du réel dans le songe. Dans les compositions de Dullin, tout est féerie alentour du personnage. Bien plus, le personnage lui-même, extérieurement, est parfois féerique, car il peut l'être par son costume, qui fait partie de l'atmosphère, de l'ambiance. Mais, si le personnage est immobile, dans son expression, s'il bouge, dans son moindre geste, s'il parle, dans toutes ses intonations, la réalité reparaît, la vie, en un mot, éclate. L'adoption de ce système a pour conséquences, en ce qui touche l'éducation de l'acteur, la répudiation de toute déclamation, l'horreur du factice, du convenu, de tout ce que précisément l'on cultive au Conservatoire. Ici, la leçon d'Antoine continue à porter ses fruits. Le naturalisme n'est plus. Mais jusque dans le rêve, dans la féerie, le naturel est la loi de l'interprète. Être vrai, être humain, c'est le principe essentiel, la base de l'enseignement que Dullin dispense à sa compagnie. Toutes tendances qui, réunies, fondues, emportées dans le mouvement d'un spectacle, font des soirées de *l'Atelier* quelque chose d'unique à Paris.

FRANÇOIS PORCHÉ

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.